

## PROLOGUE

Bonjour à toi, ô lecteur vénéré. Tu as choisi mon livre parmi des milliers, voire des millions. Je désire ici te conter (ou plus justement compter) mes humbles mésaventures. Si tu as choisi en fonction du titre en espérant trouver un ouvrage érotique, tu seras déçu. Je ne traite pas non plus de l'historique du *French Cancan*. Prends plutôt le jeu de mot ambivalent : « en l'air » dans le sens « cassée », « surélevée » pour la guérison.

Ce récit se base sur mes souvenirs transcrits dans mon journal intime. Certains événements peuvent avoir été déformés par le temps car je n'ai pas pris note au jour le jour. Mon entourage m'a aidé à combler mes trous de mémoire. Cette histoire se concentre essentiellement sur une période de cinq mois, les plus longs et les plus décisifs de mon existence. Un concentré de chance, de malchance, de douleur, d'amour, de catastrophes. Il ne m'est jamais arrivé autant de choses en si peu de temps : un accident, une agression, l'amour, un changement de carrière et même le permis de conduire. Ma vie a pris un tournant à nonante degré à une vitesse de cent à l'heure. J'ai lutté pour ne pas quitter la route et finir dans le fossé.

Mon récit s'articule en six étapes tel une partie de cartes :

- La première s'intitule *Comme un château de cartes* car ma vie a été ébranlée par l'accident. Toutes les fondations se sont fissurées : santé, travail, sentiment de sécurité, argent, habitudes sportives, indépendance. J'ai pu constater que j'avais bâti mon quotidien sur des bases peu stables. Tout s'est écroulé en trois semaines. Avant qu'ait lieu la nouvelle donne ...
- *La carte passe* symbolise la période qui m'a été indispensable pour me reconstruire physiquement et psychologiquement, en acceptant de mettre les clés de mon indépendance au clou pour quelques temps, de faire appel à mes proches et d'abandonner un travail trop précaire.
- J'ai tiré enfin *une carte chance* sur laquelle était inscrit nouveau job, le pied à l'étrier pour retrouver argent et reprise en main de mon existence.
- Le permis ou *carte rose* était un atout en dormance, que j'ai ressorti de ma manche, tenue par une échéance très serrée. Ce fut la carotte qui m'a fait avancer plus vite que prévu.
- *La carte des menus* évoque la période de tournée des restaurants d'abord à des fins professionnelles pour terminer par une véritable invitation de la *dame de cœur*. Celle-ci me représente. Je suis un peu Raiponce dans sa tour ou la Belle au bois dormant dans ses ronces. Paul, que je vous présenterai en détail dans le récit, m'a accompagnée pour traverser les diverses embûches sur mon chemin. Il a été à mes côtés, tel un fidèle valet.
- Enfin, *le valet devient Roi*, comme Paul prend une place importante et définitive à mes côtés. J'accepte de partager ma vie solitaire. Main dans la main, on risque moins de trébucher et de tomber trop bas.

Avant de débiter mon histoire, je vais me décrire physiquement afin que tu puisses visionner les événements qui vont suivre comme si tu regardais un film. Je mesure 1 mètre 55 (certains m'appellent modèle réduit), cheveux châtain foncé, yeux bleus, corpulence moyenne (on dirait une description de personne recherchée !). Je n'ai aucune particularité physique : pas de nez crochu, pas de tache de naissance ni de cicatrice apparente ; du moins, je n'en avais pas jusqu'à ce beau (uniquement au niveau du temps, pas de la chance) jour de mai ensoleillé ...

## COMME UN CHÂTEAU DE CARTES !

Lundi 5 mai : Et Dieu créa la galère !

Tout commence un lundi après-midi. Il fait chaud pour un jour de mai. J'ai décidé de faire quelques petites foulées dans mon nouveau survêtement acheté en promotion la semaine précédente. Je m'arrête au passage pour piétons car une voiture arrive. Le chauffeur freine pour me laisser galamment traverser. Je le remercie d'un hochement de tête. Mais, arrivée au milieu de la chaussée, je sursaute au bruit strident de pneus qui crissent sur le macadam et un grand boum de tôle froissée. Puis, un long silence dans le noir de l'inconscience.

J'entends peu à peu des voix, des sirènes hurler autour de moi. Tout cela me ramène à la réalité. J'ouvre les yeux et me retrouve face à un homme qui me parle mais cela semble être une autre langue car je suis encore dans une sorte de brouillard. Malheureusement, celui-ci se dissipe rapidement lorsque je ressens une vive douleur à la jambe droite. Je me raidis, la tête crispée vers l'arrière. Rapidement, un homme en blanc s'approche de moi et m'examine le visage en tamponnant avec des sortes de mouchoirs qui sentent bizarre. Mais moi je n'ai pas mal à la tête ! Qu'il s'occupe de ma jambe ! Au cri de douleur que je pousse, il comprend que le problème urgent est ailleurs.

« Votre jambe ? On s'en occupe. ».

Je hoche la tête tout en crispant mon visage. Enfin, il découpe mon pantalon. Un tout nouveau ... si c'est pas malheureux ! J'aurais préféré ne pas regarder ce qu'il y a en dessous ; je vois un morceau d'os sortir sur le côté intérieur de ma jambe qui n'a plus rien de droit. Tout ce sang. Le gars en blanc crie : « Amène une attèle ! ».

Je me rends compte que l'accident bloque toute la circulation de la rue. Des policiers s'occupent de dévier les voitures. Quel bazar ! Et moi qui suis toujours sur le carreau en train de gémir et de crier. On m'installe une perfusion et j'ai droit à une injection contenant un produit sensé enfin me soulager. Les infirmiers n'attendent pas qu'il fasse son effet pour commencer à bricoler ma guibole. Ils me la soulèvent le plus délicatement possible (ce qu'ils croient !) pour mettre en dessous une sorte de tuyau qui se gonfle et se referme par des bandes velcro afin de l'immobiliser pour le transport. Ils me posent ensuite une minerve pour me bloquer le cou. J'entends alors : « On l'embarque ! ».

Eh ! Mais je ne suis pas responsable de l'accident, je suis la victime innocente. Ils s'y mettent alors à trois, les deux en blanc et un extra, pour me soulever et me déposer sur la civière qui finit dans l'ambulance. Puis, j'entends pin, pon, pin, pon. Je n'avais jamais remarqué que ça résonnait si fort, il faut dire que c'est la première fois qu'on m'embarque.

Je dois sûrement être arrivée à l'hôpital car les portes s'ouvrent et mon lit temporaire est emporté à l'intérieur d'un bâtiment qui sent l'éther à plein nez. Puis, le plafond d'une salle blanche et à nouveau trois personnes pour me soulever et me déposer sur une table d'examen. Un bel homme s'approche et me sourit. Moi, je souris mais jaune.

« Vous avez mal au cou ?

- Non. »

Il me retire la minerve et me fait tourner la tête. Ensuite, il ouvre l'autre tuyau. « Non ! ». Une infirmière arrive. Zut, moi qui voulais rester seule avec lui. C'est raté. S'il vous plaît, arrêtez de chipoter à ma jambe, vous me faites mal. On me découpe la basket. Et des compresses toutes rouges en une seconde, et des pansements pour faire plus propre. Une infirmière me pose des questions pour remplir le formulaire d'admission. Elle me réclame ma carte de mutuelle. Je n'en ai même jamais vu la couleur ! C'est à ce moment-là que je remarque la disparition de mon sac banane. Il doit être resté sur le macadam après avoir cédé sous le choc. Il n'a même pas eu droit à une civière, lui ! Peut-être ai-je été victime d'une

nouvelle technique de voleurs qui vous renversent pour piquer votre portefeuille. J'en fais part à la dame en blanc.

« Nous demanderons aux policiers s'ils ont retrouvé votre sac. Devons-nous prévenir quelqu'un ? Votre famille ou la personne avec qui vous vivez.

- Je suis célibataire et je préviendrai moi-même mes proches plus tard. Merci. »

Je ne sais pas comment ils annoncent les accidents aux familles. Je préfère m'en charger. Et encore, je pense ne même pas le dire à ma mère et ma sœur. J'y réfléchirai plus tard. L'urgence est ailleurs.

« Quel chirurgien orthopédiste choisissez-vous ?

- Je n'en connais aucun. Mais ne me donnez pas un débutant, un borgne ou celui qui n'a pas dormi depuis quarante-huit heures !

- Ce sera le docteur Lesage. Il est très compétent. Il soigne les sportifs.

- Son nom est rassurant. Je fais moi-même pas mal de sport. Confiez-lui ma jambe.

- Alors, signez ici.

- C'est quoi ? Mon testament au cas où ça tourne mal ?

- Non, vous nous donnez l'autorisation de réaliser l'opération nécessaire. »

Je ne lis même pas et appose ma signature en bas. Elle sort ensuite de la salle. Le médecin prend la parole :

« Bon. On va vous faire passer des radios avant l'opération. A quelle heure avez-vous mangé ?

- A midi, comme la plupart des gens civilisés

- Il faudra patienter jusqu'à 18 heures pour l'anesthésie. Allez, courage. »

Des radios ? Moi, j'aime bien la musique. Mais ce n'est pas la même chanson ici. On m'embarque à nouveau sur un autre lit. Ouille ouille ouille à chaque transfert. Puis, je me retrouve dans une pièce toute seule face à une machine qui fait des photos de ma jambe à la demande d'un bonhomme que j'entr'aperçois dans une cabine peu éclairée. Ensuite, on me charge dans l'ascenseur jusqu'à l'étage appelé *orthopédie*. Dans la chambre, une vieille infirmière m'aide à retirer ce qui me reste de vêtements pour enfiler un truc très sexy : une combinaison verte qui s'enfile par devant, me laisse les fesses à l'air et n'est pas plus longue qu'un short qui aurait pris feu.

Et puis commence une longue attente jusqu'aux 18 heures fatidiques. Je cogite à mort et l'anxiété me serre la poitrine. Je sens des larmes couler sur mes joues malgré moi. L'infirmière fait une entrée soudaine. Je sèche d'un revers de main mes yeux et renifle. Voyant mon émoi, elle s'approche :

« Vous avez mal ?

- C'est supportable.

- Vous avez peur ?

- Oui.

- J'ai vu beaucoup de gens défiler dans ces lits. Certaines avec des blessures très graves et elles s'en sont très bien remises vous savez.

- Vous auriez dû me mettre dans une chambre avec quelqu'un de très amoché. Ca m'aurait peut-être remonté le moral. Se dire qu'il y a pire, ça console !

- On va bientôt vous monter au bloc.

- D'accord, merci. »

Peu après, un homme entre dans ma chambre. Il se présente comme anesthésiste. Il me pose diverses questions : si je suis fumeuse, cardiaque, allergique, sous traitement, etc.

« Avez-vous des problèmes récurrents ?

- Euh ... la malchance, ça compte ?

- Non. Je ne m'intéresse qu'à votre santé.

- J'ai une très bonne condition physique. Enfin ... elle l'était !

- A tout à l'heure. »

Enfin, en route pour l'inconnu. Je me souviens de néons blancs au plafond et puis un grand trou noir quand on m'injecte de l'extrait de Morphée dans les veines.

J'émerge de l'obscurité pour découvrir celle de ma chambre. Mais cette dernière est moins rassurante que celle de mes songes. Alors me reviennent de vagues souvenirs de ce qu'ils appellent la salle de réveil : des têtes qui passent, une machine qui me bloque le bras toutes les cinq minutes pour prendre ma tension, mes gémissements et à nouveau le trou noir. Quelque chose me gêne au niveau du bras. C'est le tuyau du-goutte-à-goutte relié à deux pochettes de liquides. Une question surgit : qu'est ce qu'ils m'ont fait ? Je n'ose pas bouger de peur de réveiller une douleur endormie. Je décide de profiter du calme environnant pour sombrer à nouveau dans l'inconscience.

Mardi 6 mai : Un inconnu vous offre des fleurs ...

Fufufufufu. Des oiseaux chantent dans l'arbre en face de ma fenêtre. J'ouvre les yeux et me retrouve nez à nez avec une infirmière assez âgée. Elle est en train d'installer un thermomètre sous mon bras.

« Bonjour. Bien dormi ? ».

Je grommelle un « Moui.

- Je repasse tout à l'heure. ».

Et elle s'en va en émettant à chaque pas le bruit caractéristique de sabots orthopédiques et de pieds en transpiration qui se décolle de la semelle, sans que j'aie eu le temps de formuler une quelconque question. Elle revient dix minutes plus tard avec un plateau de petit déjeuner. Elle installe une petite table qui m'arrive au-dessus du ventre et me relève le dossier du lit.

« Bon appétit »

Et elle repart à nouveau en secouant violemment mon thermomètre. J'espère ne jamais être réincarnée en thermomètre d'hôpital ! Est-ce que j'ai faim ? En tout cas l'odeur me plaît. Je beurre les deux tartines et les avale goulûment. Puis émerge à nouveau cette fameuse question du « *qu'est-ce qui se passe sous le drap devant moi ?* ». Allez, je me jette à l'eau : je tire doucement sur la masse blanche amidonnée à l'excès. Je découvre d'abord qu'ils ont été assez sages pour ne pas m'amputer. C'est déjà ça ! Ma jambe est enrubannée comme un cadeau de Noël avec une armature en métal qui est serrée sur mon genou par deux petites ceintures en velcro et qui se prolonge jusqu'en dessous de mon pied, lui-même ceinturé, bloquant ainsi l'ensemble. Mon genou et ma cheville ont tous deux doublé de volume et changé de couleur. Du blanc légèrement rosé qui caractérise la peau de la plupart des nord européens, ils ont viré au rouge, bleu et violet. On dirait un tableau impressionniste. Au-dessus, il y a une sorte de serre sans carreau qui empêche la couverture de poser sur ma jambe. Je remarque aussi que je porte toujours cette belle blouse verte. Je n'ai pas beaucoup le choix : c'est ça ou mon T-shirt de la veille parfumé à la sueur moisie et mon pantalon découpé et taché de sang. C'est une autre infirmière qui entre maintenant. Elle est de mon âge.

« C'était bon ?

- Heu, oui. Merci.

- (en remettant le drap en place) Vous vous demandez sûrement ce que le docteur Lesage vous a fait ?

- Oui, un peu.

- Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

- Un accident de la circulation.

- Vous conduisiez ?

- Non, je traversais.

- Ces chauffards ! Ils sont responsables de pas mal des patients qui atterrissent ici. Quand ce ne sont pas eux qui sont blessés.

- A quelle heure passe le médecin ?

- Sûrement vers 10 heures après ses opérations. Vous avez mal ?

- Non. Ma jambe est comme engourdie.

- Si vous avez besoin de quoi que ce soit, sonnez.

- Oui, il me faudrait des vêtements.

- Vous avez quelqu'un à appeler pour vous en apporter ? »

Je réfléchis longuement car ma famille, se réduisant à ma mère et ma sœur, se trouve à plus de cent kilomètres d'ici. Voyons dans les amis. Il y a bien Didier avec qui je travaille au café mais je ne connais pas son numéro personnel. Un truc à ajouter sur ma liste des choses à faire : élargir mon cercle d'amis. Quelle galère ! Je réponds :

« Euh, non.

- Je vais regarder ce que je peux vous trouver. ».

Un quart d'heure plus tard, elle revient avec une robe de nuit taille XXXL.

« C'est tout ce qu'il y avait de convenable. Ce sont des affaires que les gens oublient et ne viennent jamais réclamer. On les lave et on les garde en cas de nécessité.

- Comme pour moi !

- Je vais chercher un bac avec de l'eau, du savon et un gant de toilette pour vous débarbouiller.

- Attendez, pourriez-vous m'aider à aller aux toilettes ?

- Interdiction de vous lever. Je vous apporte une panne. ».

Elle apporte une sorte de grand bénitier en métal qui doit se placer sous les fesses. Pour cela, je m'accroche au triangle situé au-dessus de ma tête et soulève mon derrière. Pas très pratique comme position. L'opération terminée, c'est loin d'être de l'eau bénite que l'on vide. En me lavant le visage, je remarque pour la première fois un pansement sur la droite de mon front, là où ma tête doit avoir heurté le capot de la voiture. Cette séance de décrassage m'a réveillée complètement. Mais il n'y a pas que moi ! Peu à peu, je ressens une douleur sourde sous les pansements cachés dans les draps. Je me penche pour que l'infirmière atteigne mon dos et là, j'ai l'impression de recevoir un coup de marteau sur le tibia. Je sursaute violemment et me raidis dans le lit, les yeux fermés.

« Ah ! Votre jambe vous rappelle sa présence. Je vais chercher quelque chose. »

Elle m'injecte une substance dans la fesse droite. Je n'ose plus faire un mouvement, de peur de recevoir encore un coup de marteau. Je lève juste les bras pour enfiler ma nouvelle robe de nuit. Au moins, je n'ai plus les fesses à l'air pour quand le docteur passera. Justement, le voilà qui entre sans frapper. Il est accompagné d'un jeune homme aux cheveux noirs comme le plumage des corbeaux.

« Bonjour. Je suis le docteur Lesage et voici mon assistant le docteur François. Il était présent hier à l'opération. On vous a posé des plaques vissées sur votre tibia et votre péroné qui sont fracturés au niveau de l'impact et plus bas, à la cheville. Vous avez une luxation du genou avec une déchirure ligamentaire partielle. Nous n'avons pas pu vous poser de plâtre pour l'instant car nous n'avons pas su refermer totalement la plaie. Voilà ! On se revoit demain. ».

Et ils sortent tous les deux. Ce n'est pas très rassurant comme propos. Je préfère ne pas penser à ce qu'ils ont vu là dedans. Les médecins doivent sûrement avoir une autre notion de la « beauté intérieure » que le commun des mortels.

Les minutes passent mais me paraissent des heures. Je comprends pourquoi on nous appelle les patients. Les mots de Lesage tournent dans ma tête : fracture, déchirure, luxation. Rien qu'à les prononcer, ça fait mal. Plein de questions me viennent à l'esprit ; je les lui poserai demain.

J'entends quelqu'un frapper timidement à la porte.

« Entrez ! »

Une femme d'une cinquantaine d'années pénètre dans ma chambre. Elle porte de grosses lunettes à écailles. Ses cheveux d'une couleur incertaine (sûrement à cause de multiples colorations ratées) sont séparés par une raie au milieu et attachés en chignon serré. Elle est grande mais a perdu quelques centimètres en raison d'un dos voûté par le poids des années. Elle s'avance vers moi avec une farde à rabats serrée contre elle.

« J'espère que je ne vous dérange pas.

- Non. Je suis très occupée à m'ennuyer.

- Je suis chargée de compléter votre formulaire d'entrée. Avez-vous vos documents d'identité ?

- Non. Ils sont restés sur le lieu de l'accident.

- Les ambulanciers sont de vraies têtes en l'air.
- Ils avaient d'autres chats à fouetter.
- Je vais me débrouiller. Le plus important pour moi est de savoir auprès de quelle mutuelle vous êtes affiliée.
- Aucune.
- C'est impossible. Voyons ... quelle est votre situation ? Vous habitez encore chez vos parents, je suppose ...
- Non. J'habite seule depuis quatre ans.
- Travail ou chômage ?
- Je travaille
- Donc, votre patron paie des cotisations qui vous permettent de bénéficier des prestations dans le cadre des soins de santé. Vous devez juste choisir une mutuelle. Vous ne le saviez pas ?
- Si mais ... le problème est que je n'ai aucun contrat de travail. Je bosse, on me paie. C'est tout.
- C'est plus délicat. Sans l'intervention d'une mutuelle, vos factures vont atteindre des montants astronomiques : les prestations du chirurgien, de l'anesthésiste, les soins, les médicaments, le séjour. Il faut trouver une solution. D'autant plus que vous ne saurez plus travailler et vous n'avez droit à rien. Je vais demander l'intervention de quelqu'un du C.P.A.S. Ils sauront quoi faire.
- Le Centre Pour Accidentés Sociaux ?
- Non. Ils aident tout le monde.
- De toute façon, vous allez devoir rester ici un certain temps, j'espère qu'on trouvera une solution avant votre départ. Bonne journée, Mademoiselle. »

C'est comme si le ciel me tombait sur la tête. Si mon boss avait accepté de me déclarer, je n'en serais pas là ! C'est pas faute d'avoir demandé. Mais radin comme il est ! Je feuillette les quelques brochures qu'elle m'a laissées : les tarifs, un historique de l'hôpital, un questionnaire de satisfaction.

Enfin, le repas de midi : une sorte de blanc de poulet avec des pommes de terre ultra cuites et des épinards d'un vert étrange. C'est peu engageant mais je suis affamée. En cinq minutes, le contenu comestible du plateau est vidé. L'estomac plein, je me mets à somnoler. Lorsque j'ouvre à nouveau les yeux, il est déjà trois heures de l'après-midi. J'entends du remue-ménage dans le couloir et un bruit de chariot à roulettes qui s'approche de la porte de ma chambre. Paf ! Le derrière d'une infirmière fait irruption. Elle traîne avec elle, poussée par une deuxième femme en blanc, une sorte de dessert à café avec plein de pansements, produits de toutes les couleurs, piqûres, etc. Le parfait petit nécessaire pour torturer les patients. Elle annonce presque joyeusement :

« C'est l'heure des soins ! »

J'ai un pincement au cœur : elle va réveiller le monstre qui dort sous le drap. Elle commence par ouvrir les petites ceintures qui m'enserrent le genou et le pied afin de retirer l'armature. Puis vient la séance de déballage du cadeau de Noël plutôt douloureuse en ce qui me concerne. En-dessous des pansements apparaît une grande compresse tachée de sang séché. Après que l'infirmière plus âgée ait tout retiré de la peau, je vois les cicatrices : une me longe le côté droit du tibia et est rectiligne, l'autre, située au niveau de l'impact, a une forme de V. Mais dans le bas du V, il reste un trou béant qui laisse entrevoir la chair et l'os. Quant aux couleurs, elles sont dignes d'un Picasso : du rouge de l'éosine désinfectante, du bleu des hématomes. Je dois faire une tête horrifiée car j'entends :

« N'ayez pas peur. C'est impressionnant mais ça cicatrisera. »

Et après désinfection, j'ai droit à une superbe piqûre dont l'aiguille est aussi longue que mon pied. Puis re big compresse et re-bandages pour finir avec la remise en prison de ma

jambe. Je ne suis pas mécontente que ce soit terminé. Avant qu'elles partent, je réclame un peu de drogue pour calmer la bête qui s'est remise à grogner. On me donne un gros bonbon blanc.

Je mets en pratique l'accouchement sans douleur afin de calmer celle de ma jambe : je respire rapidement puis une fois profondément. J'ai vu ça dans un film car je n'ai pas d'enfant. Malheureusement, cette technique a l'air aussi inefficace pour moi que pour l'actrice en plein travail. A ce moment-là, j'entends frapper à la porte. Zut ! Moi qui n'ai pas encore perdu les eaux (ou plutôt les os). Je me sens obligée de répondre :

« Entrez ».

Un homme brun entre avec un bouquet de fleurs à la main et un petit sac en plastique. Je me souviens de la publicité dont le slogan était : « *Un inconnu vous offre des fleurs ...* ». Par contre, je ne sais plus quel produit était vanté : un shampoing ou un parfum ? Comment s'est-il trompé de chambre ? Sa femme va lui faire une scène de jalousie. Apparemment, c'est bien à moi que sont destinées ces fleurs car l'inconnu continue à s'approcher doucement comme s'il avait peur de provoquer un tremblement de terre. Moi, après les soins, je n'ai plus rien à craindre.

« Vous vous êtes trompé de porte. Mais j'accepte les fleurs pour vous faire pardonner.

- Vous ne vous rappelez pas de moi ?
- Je devrais ? J'ai pris un drôle de coup sur la tête. Aurais-je oublié que nous sommes mariés ?
- Je n'ai malheureusement pas cette chance.
- Vous n'êtes pas marié ?
- Non.
- Fiancé ?
- Non plus.
- En relation sérieuse avec une personne ?
- Même pas. Et vous ?
- Ecoutez ... si aucun autre homme ne fait son entrée avec un bouquet de fleurs comme le vôtre, c'est que je suis célibataire. Mais comment nous connaissons-nous ?
- Je ne vous ai vue la première fois qu'hier.
- Vous avez assisté à l'accident ?
- J'étais aux premières loges. C'est malheureusement ma voiture qui vous a heurtée. »

Oui, c'est ce visage qui se tenait au-dessus du mien après le choc et le trou noir. Tiens, il parle français. Soudain monte en moi une envie de le gifler mais je me contiens et fais apparaître mon mécontentement en fronçant les sourcils.

« Vous venez m'achever ? Ou vous comptez simplement effacer vos remords avec des fleurs ? A moins que vous ne veniez pour remplir le constat. C'est simple, vous faites un croquis de moi avec une flèche vers le tibia droit.

- Non, je viens vous rendre votre sac et vous expliquer ce qui s'est passé. Lorsque je vous ai laissée traverser, une voiture est arrivée en trombe mais le chauffeur n'a pas vu que j'étais à l'arrêt et m'est rentré dedans. Le pire, c'est que quand il vous a vue par terre, il a reculé et pris la fuite. J'ai juste eu le temps de reconnaître le type de voiture, une 4 X 4 noire de marque Mercedes, conduite par un homme. Je n'ai pas vu le numéro de plaque ni le visage du chauffeur à cause de ses lunettes noires. La police fait des recherches. »

Il me tend mon sac banane et son bouquet de roses rouges. Donc ce n'était pas un voleur mais un gentleman quand même. J'aurais pourtant préféré avoir eu affaire à un rustre qui m'aurait laissée plantée sur le trottoir.

« Merci. (en inspectant mon portefeuille) Tiens ... Je ne vois plus le gros billet qu'il me restait.

- Je vous jure de ne rien avoir pris !
- C'était une blague
- Je suis heureux de constater que vous avez le sens de l'humour malgré ce qui vous est arrivé.
- Le centre de l'humour n'étant pas dans la jambe, le mien est intact. Comment avez-vous trouvé mon numéro de chambre ?
- Grâce à votre nom sur votre carte d'identité. J'ai vraiment eu peur quand votre tête a heurté mon capot et que vous êtes tombée inconsciente. J'ai cru que vous étiez morte.
- Non, non. Aïe ! (un coup de marteau sur le tibia).
- Vous avez mal ? »

Je mets un petit temps pour répondre avec un gémississement:

« Il est rare que les fractures soient indolores.

- Je dois appeler une infirmière ?
- Non, ça va passer.
- Qu'a dit le médecin ?
- Il m'a dit : « *Bonjour, je suis celui qui vous a charcuté. Je vous ai remis la jambe droite et ça va vous coûter un maximum. Au revoir.* »
- Vous êtes un peu déroutante.
- A propos de route, j'aurais préféré ne pas croiser la vôtre hier. Vous n'auriez pas dû me laisser traverser.
- Je suis un garçon courtois.
- Votre excès de courtoisie m'a nui. »

Il me prend alors discrètement la main en disant :

« Je suis désolé. »

Je peux lire la sincérité dans son beau regard vert.

« Je m'appelle Paul. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, dites-le moi. »

Je lui demanderais bien de m'apporter des vêtements pour ma sortie que j'espère prochaine mais il risque de voir le capharnaüm qui règne chez moi. Tant pis pour ma fierté, je préfère ça à devoir partir d'ici en robe de nuit.

« Moi, je m'appelle Delphine.

- Je le sais, j'ai vu votre carte d'identité.
- C'est vrai. Pouvez-vous aller chez moi pour prendre quelques affaires ? J'espère sortir demain mais mes vêtements ne sont plus portables.
- Pas de problème. Où habitez-vous ?
- Vous le savez si vous avez lu ma carte d'identité.
- J'ai oublié.
- 12 rue des Lilas. »

Je lui tends la clé que je porte toujours au cou.

« Mais ne faites pas attention au bazar.

- De quoi avez-vous besoin ?
- Un t-shirt, un pull, un pantalon. Oh non ... plutôt une jupe longue (C'est plus pratique à enfiler !). Vous trouverez tout dans mon armoire à l'étage dans la grande chambre.
- Parfait ! J'y vais et je reviens. A tout de suite. »

J'ai presque eu envie qu'il m'embrasse. Ensuite, une heure passe, puis deux. Je me demande s'il en a profité pour dévaliser ma maison ou est-ce qu'il a dû combattre un dragon avant d'atteindre mon armoire pour mettre autant de temps à me ramener quelques affaires ? Enfin, on frappe à la porte. C'est lui avec un sac en plastique qu'il me tend.

« Merci ».

Il a choisi mon T-shirt jaune à pois verts, une jupe brune, et mon petit pull bleu marine. Pour associer les couleurs, il repassera son examen. A moins qu'il soit daltonien ...

« Vous n'avez pas eu trop difficile à trouver ?

- Non, mais votre porte est dure à ouvrir.
- Oui, c'est à cause de l'humidité.
- Bon, maintenant je vous laisse. Vous sortez quand ?
- Je ne sais pas. Je pense demain.
- Quelqu'un va venir vous chercher ?
- Euh ... non
- Ok, je m'en charge. Enfin, si vous êtes d'accord.
- Oui, bien sûr.
- Je passerai de toute façon demain vers 14 heures.
- A demain et merci.»

Je soupire longuement et me mets à rêvasser jusqu'au souper : des tartines au jambon et une tasse de soupe. A 20 h, c'est le changement d'équipe dans les infirmières. Une grande blonde aux yeux verts entre et se présente.

« Je suis Caroline, l'infirmière de nuit. En cas de besoin, la sonnette se trouve derrière votre tête. Désirez-vous un calmant ou un somnifère ? (Pour qui, moi ou ma jambe ?).

- Je veux bien un calmant.
- Vous avez pris le dernier à quelle heure ?
- Je ne sais pas.
- Je vais vérifier car il faut au moins quatre heures entre chaque prise. Je reviens. »

Gloups, un bonbon. A minuit, je suis toujours les yeux désespérément grands ouverts. J'aurais dû choisir le somnifère. Il n'est peut-être pas trop tard. Bip : une lampe s'allume au-dessus de ma porte. La fée Caroline me donne une pilule blanche qui m'emmène en trente minutes chrono au pays des rêves.

Mercredi 7 mai : Evasion de l'hôpital

« Bonjour ! »

Déjà l'heure du thermomètre ! J'ai l'impression de m'être endormie il y a cinq minutes. C'est l'odeur du café chaud qui finit de me sortir de ma torpeur. C'est la même infirmière que la veille qui m'apporte le bassin rempli et tous les accessoires de toilette.

« Comment ça va aujourd'hui ? »

- Ca va. Merci. »

Sauf que l'on dirait la réplique de la journée d'hier. Après ma toilette, elle me demande :

« Qu'est-ce que vous préférez pour ce soir ? Gouda ou pâté de foie ? »

- Je sors cet après-midi.

- Ca m'étonnerait.

- Je vais négocier cela avec le docteur Lesage. J'ai mes raisons pour vouloir partir. Et votre dilemme gastronomique m'en offre une supplémentaire. Notez ... le pâté en cas d'échec total des négociations. »

Elle coche une case sur sa liste et ressort. Un cachet avant la visite du médecin ... tiens, le voilà justement. Va-t-il me redonner ma liberté spontanément ? Ou vais-je devoir lui forcer la main pour éviter les tartines au pâté ?

« Alors, comment vous sentez-vous ? »

- J'ai connu des jours meilleurs. Au fait, quand comptez-vous me libérer ?

- Retirer votre atèle ?

- Non, me laisser rentrer chez moi.

- Il faudra environ deux semaines pour que les plaies externes cicatrisent. On pourra alors vous plâtrer. Tant que ce ne sera pas le cas, vous devrez rester. Nous devons surveiller qu'aucune complication ne se déclare.

- Mais, je veux sortir. Si je vous signe une décharge, c'est bon ?

- A vos risques et périls !

- D'accord ! (Il croyait me faire peur ?)

- Vous habitez seule ?

- Oui.

- Vous vous rendez compte que vous serez incapable de vous débrouiller pour de nombreuses choses ?

- Je m'organiserai.

- Je vous garde ici jusqu'après le week-end.

- Non, je veux sortir aujourd'hui. Ca ne changera rien. Je peux aussi bien me reposer chez moi. Ca me coûtera moins cher.

- Bon, il va falloir entamer un régime lait – yaourt – fromage. Si vous n'aimez pas, il faudra vous forcer pour reconstruire tout ça. Contactez aussi un service d'infirmières à domicile pour venir chaque jour changer vos pansements. Il existe également des services d'aides ménagères si cela s'avérait nécessaire. Est-ce que vous travaillez ?

- Oui.

- Dans quoi ?

- Je suis serveuse dans un café.

- On vous fournira une attestation d'incapacité de travail pour trois mois. »

Apparemment, il n'a pas rencontré la femme aux cheveux multicolores.

« Vous m'offrez de longues vacances ! »

- Ce ne sera sûrement pas suffisant, on avisera.

- Pourquoi ça ne le serait pas ? J'ai toujours entendu qu'il fallait trois semaines pour que les os se ressoudent.

- En cas de fracture simple, oui. C'est plus compliqué pour les fractures ouvertes et multiples.
- Combien de temps pour que je retrouve toutes mes facultés ?
- Comptez environ deux semaines pour cicatriser la plaie, six semaines de plâtre, deux semaines avec une attèle. L'usage de béquilles vous sera nécessaire environ quatre mois. Mais vous pourrez commencer la révalidation au retrait du plâtre. Ces délais s'entendent si aucune complication ne survient. Vous connaissez le programme maintenant.
- Donc, dans quatre mois, je pourrai à nouveau refaire tout ce que je faisais avant : courir, sauter, nager, grimper.
- Non, c'est le délai pour récupérer la marche. Pour la course et le reste, ce sera plus long. Donc, du repos, du repos et encore du repos. Vous attendrez pour faire votre ménage de printemps. »

Mais qu'est-ce qui me veut lui ? Je ne suis pas une femme d'intérieur. Je préfère sortir plutôt que d'astiquer les cuivres.

« Je veux vous revoir mardi prochain pour un bilan. C'est très important.

- Oui. (Bien mon général, à vos ordres !)
  - On vous fera signer la décharge et vous pourrez sortir cet après-midi, après les soins.»
- Oh non, je les avais oubliés ceux-là ! Lesage sort, l'air très contrarié.

Après le repas de midi, j'enfile déjà mon t-shirt. Heureusement, il est très long et, avec les couvertures, il cache le fait que je suis sans sous-vêtement car je n'ai pas osé demander à Paul de m'en ramener. A 14h, il vient me chercher mais le chariot de tortures n'est pas encore passé. J'ai parlé trop vite, le voilà. Paul est gentiment prié d'attendre dehors. Heureusement, sinon il m'aurait vue en tenue légère, ce n'est pas sérieux lors d'une deuxième rencontre. Je ne compte pas la première que je qualifierais plutôt de « rentre-dedans ». L'infirmière me questionne :

« C'est votre fiancé ?

- Euh, non.
- Votre frère ?
- Non plus. C'est mon bourreau.
- Quoi ?
- Rien, c'est une blague. C'est mon ... cousin.
- Pourquoi est-ce qu'il vous vouvoie ?
- On vient d'une famille très aristocratique. »

Quand l'infirmière a terminé ma momification, elle m'aide à enfiler ma jupe, laisse ma chaussure gauche, puis laisse Paul entrer. Il me retrouve assise, dans l'expectative.

« On y va ? Je suis parké devant l'entrée.

- De ma chambre ?
- Vous êtes comique. »

Je suis peut-être impayable mais j'ai un gros problème : comment parvenir jusqu'à son véhicule ? Plusieurs solutions : sautiller sur une patte, ramper, à moins que mon prince charmant ne me porte dans ses bras. Là, une femme en blanc m'apporte deux grandes béquilles. Vous savez, ces modèles qui vous arrivent jusqu'en dessous des bras. Je pensais qu'on en voyait plus que dans les films américains.

« Voilà, vous en aurez grand besoin. Voici aussi vos documents de sortie. Signez ici pour la décharge. N'oubliez pas de régler l'acompte à la comptabilité avant de partir.»

Je tends à Paul un sac en plastique (celui qu'il m'avait apporté la veille) contenant ma superbe chemise de nuit, ma chaussure droite découpée (en souvenir), mon T-shirt rose et mon sac banane. Il emporte aussi son bouquet de roses de la veille. Pour la première fois depuis deux jours, je reprends une position verticale avec l'aide de Paul. Mais ce n'est pas du goût de mon côté inférieur droit qui me l'exprime violemment. Je reste figée un moment.

« Vous pourriez aller lui dire qu'elle a oublié de me donner le mode d'emploi de ces machins. »

Paul sourit. Je prends alors appui sur mes deux bâtons. Pas facile de trouver son équilibre. Il me faut quelques mètres pour affiner ma technique : lancer mes deux jambes en même temps, en ne me reposant à l'atterrissage que d'un côté sans chavirer quand je repositionne mes béquilles plus loin. Dans le couloir, nous croisons Lesage qui donne ses dernières recommandations à Paul :

« Promettez-moi de la ramener dare-dare en cas de fièvre, douleur intense, saignement ou perte de connaissance. »

Paul acquiesce de la tête en ouvrant de grands yeux. Lorsque le médecin s'est éloigné, il me glisse discrètement à l'oreille :

« Vous êtes sûre que vous pouviez sortir ? Ils vous ont fait signer une décharge.

- Mais oui ! Vous savez, ils veulent toujours garder les gens plus longtemps pour récolter plus d'argent. »

Enfin l'ascenseur qui nous ramène au rez-de-chaussée. Je traverse le hall d'entrée. Des gens sont assis dans des fauteuils. Une femme me dévisage de haut en bas, tandis que son mari me sert son plus beau sourire. Je n'aime pas cette sensation d'être observée surtout dans des vêtements pas du tout assortis. Nous cherchons le bureau de la comptabilité. Il se trouve à côté de celui des admissions. Je sonne, un voyant vert s'allume. Paul m'ouvre. Nous atterrissons dans un petit local où une dame corpulente nous accueille. Je m'assieds sur le bord de la chaise.

« Je viens régler l'acompte.

- Votre nom et votre numéro de chambre, s'il vous plaît.

- MOREL, chambre 418.

- Vous payez comment ?

- Par carte. »

J'introduis le petit rectangle de plastique dans une machine, tape mon code secret en priant pour que le solde restant, cumulé avec mon découvert autorisé suffise à payer la somme demandée. Après un long moment, j'entends un bip et le message « SOLDE INSUFFISANT » s'affiche. Je deviens rouge comme une pivoine.

« Je suis désolée. Je pensais avoir assez. Mais je vous promets de passer vous régler demain. Gardez ma carte bancaire et ma carte d'identité en gage de ma bonne foi. »

A ce moment-là, ma jambe, posée sur le talon, me signale douloureusement qu'elle proteste contre la position que je lui impose. Il faut dire qu'elle a été habituée à plus d'égards depuis lundi. Paul se rend compte de ma souffrance.

« Il vaut peut-être mieux que je vous ramène dans votre chambre. La douleur faisait partie des symptômes alarmants signalés par le médecin.

- Il a parlé de douleur intense. Ici, ce n'est que mon lot quotidien ! »

Paul sort sa carte de banque de son portefeuille et l'introduit dans la fente de la petite boîte. Il tape son code et le paiement est directement accepté. Nous pouvons enfin sortir de là.

« Je tiens à vous rembourser à la maison. J'ai oublié de prévoir le poste « accident » dans mon budget mensuel.

- Ne vous en faites pas pour ça. C'est ma façon d'essayer de vous sortir du trou dans lequel je vous ai poussée. Venez. »

Je finis par atteindre péniblement le carrosse promis. C'est un ancien modèle de petite cylindrée rouge. Avec une telle couleur, on ne risque pas de remarquer les traces de sang de ses victimes. Je remarque que le pare-chocs arrière a disparu et que le coffre a perdu la moitié de sa surface. Sur le capot, il y a une bosse, je suppose que c'est la trace qu'a laissée ma tête. Paul m'ouvre la portière avant. Un regard suffit pour lui faire comprendre qu'il ne faut même

pas essayer. Alors, il tente l'arrière gauche. Je m'assieds et demande un coup de main à mon taximan. Il m'attrape par le mollet. Je crie :

« Aïe ! Zone rouge ! »

Il s'arrête net.

« Je ne voulais pas vous faire mal.

- Il fallait y penser avant de me laisser traverser. C'est trop tard. En attendant, évitez le mollet ... trop sensible ! C'est comme si vous me tordiez la jambe. Prenez plutôt l'attèle au niveau de la cheville. »

Il hésite avant de s'y coller maladroitement. Je me glisse alors doucement en arrière le long de la banquette. Quand toute mon anatomie semble être à l'intérieur, on se met en route. Mais à chaque coup de frein, il me faut retenir ma jambe qui menace de m'entraîner avec elle par terre. Je regarde la route afin d'anticiper les arrêts. On fait une pause à une pharmacie pour aller chercher tout ce qui est noté sur l'ordonnance. Je tends le papier à Paul avec un billet.

« Vous avez une vignette de mutuelle ?

- Non.

- Je m'arrangerai. »

Il ne prend que l'ordonnance et referme rapidement la portière pour éviter d'entendre mes protestations. Il ressort de l'officine avec quatre sachets bien remplis.

« Vous avez fait un hold up ?

- Non, j'ai pris en double tout ce qui pouvait l'être. Ainsi, vous serez tranquille plus longtemps. J'ai trouvé un arrangement avec la pharmacienne pour la vignette manquante. Elle a tout mis à mon nom.

- Combien je vous dois ?

- La promesse de vous soigner correctement. Ca suffira. »

Je reste muette. La voiture redémarre. Nous approchons d'un passage pour piétons où une jeune fille attend. Paul ralentit.

« NON ! Ne la laissez pas passer ! »

Surpris, il appuie à nouveau sur l'accélérateur. La fille nous dévisage d'un air mauvais.

« Vous exagérez. Je n'ai pas l'habitude de créer des accidents. C'était la première fois.

- Evidemment, il a fallu que ça tombe sur moi ! Je n'ai pas l'habitude non plus d'être renversée.

- Vous êtes mauvaise parce que n'y suis pour rien. Je suis aussi victime que vous dans cette histoire. Je me demande pourquoi ce type s'est enfui.

- Il avait sûrement peur d'arriver en retard à son rendez-vous ou d'être accusé de coups et blessures involontaires.

- Il ne doit pas avoir grand-chose à sa bagnole. C'était un mastodonte.

- Oui, il n'a sûrement pas grand-chose non plus aux jambes !

- Vous êtes vraiment une marrante.

- C'est vrai, j'aurais dû faire une carrière de comique. J'en serais pas à devoir servir dans un café répugnant.

- Vous êtes serveuse où ?

- Au *Grincheux*. Dans les sept nains, c'est celui qui ressemble le plus à mon patron.

- Vous aurez l'occasion de ne pas y aller pendant un certain temps.

- Pas de travail, pas d'argent aussi.

- Vous avez droit aux indemnités de maladie.

- Pas quand on travaille au noir.

- Mais, vous ne pouvez pas servir des clients dans cet état !

- Je ne sais pas. J'ai jusqu'à vendredi pour y réfléchir car je ne travaille que les week-ends. Ah, on arrive chez moi. »

Je crains d'avance l'opération « *Sortez-moi de là* ». Tout au bout de mes pieds se trouve la porte donnant sur la chaussée. Comme c'est une rue à grand trafic, j'opte pour le côté trottoir. Paul me saisit sous les bras et me tire. Le pauvre ! Encore une chose pour ma liste : maigrir de quelques kilos pour éviter un lumbago à ceux qui veulent me soulever. Je pose ma jambe gauche à terre et termine de sortir le reste de mon corps avec l'aide de Paul, non sans mordre sur ma chique. Ma voisine est à sa porte et observe avec intérêt. Cette femme est au courant de tout ce qui se passe dans le quartier. Je la surnomme « la commémère ».

« Alors, quel malheur vous est arrivé ?

- Un chauffard.
- Il faudrait tous les mettre en prison ces délinquants.
- Vous pouvez appeler la police tout de suite parce c'est lui.
- Et vous montez dans sa voiture ?
- Il fallait bien que quelqu'un me reconduise. Allez, bonne journée Madame Brouche. »

J'imagine déjà ce qu'elle va raconter aux autres voisins : « Vous vous rendez compte ! Elle sort avec un criminel en cavale ! ». Je ris en ouvrant ma porte.

« Ne faites pas attention au désordre ! Ah oui, c'est vrai. Vous êtes déjà venu hier.

- Où ça le désordre ? Je ne vois rien. »

J'observe la pièce. Tout est rangé : plus de vêtements qui traînent sur le divan, plus de verres sur la table, l'évier est vide et il y a même des fleurs dans un vase sur la cheminée. Je reste trente secondes bouche bée.

« Je comprends maintenant pourquoi vous avez mis autant de temps à me ramener mes affaires.

- Le bouquet, il vous plaît ?
- Oui beaucoup.
- On peut mettre le deuxième dans le même vase. Allez vous allonger. »

Sur mon canapé, il a mis un oreiller et une couverture.

« J'ai pensé que vous aurez du mal à gravir vos escaliers pendant quelques temps. Alors je vous ai installé un lit d'appoint.

- C'est bien pensé. Merci.
- Je vous ai positionnée de sorte que vous puissiez voir la télé.
- Je ne suis pas très accro au petit écran.
- Quelque chose me dit que vous allez le devenir. Il y a peu de passe-temps lorsqu'on doit rester allongé.
- Je suis très inventive. »

Mais avant de me coucher, je vais fouiller dans mon armoire. J'en sors un livre intitulé « *Comment réussir dans la vie en 10 leçons* », aux éditions *Arnaques et compagnie*. J'aurais besoin d'au moins vingt leçons et d'un professeur particulier car rien n'a fonctionné. C'est dans cet ouvrage que je cache mes économies. J'aurais dû lui préférer : « *Comment devenir riche en 10 leçons* » mais il était sold out. Je sors deux billets que je tends à Paul :

« Voici pour l'acompte, la pharmacie et le carburant pour hier et aujourd'hui.

- Vous surestimez mes frais. Gardez-les, vous en aurez besoin.
- Je n'ai pas envie de discuter. Prenez-les. »

Et je fourre les billets dans la poche de sa veste. Il m'aide à m'installer comme un pacha dans les fauteuils. Le moelleux des coussins adoucit un peu mon mal.

« Pourriez-vous m'apporter de l'eau ?

Il ramène un verre et une bouteille. Ma soif étanchée, il me dit :

« Je dois vous laisser, je repars au boulot. Voilà mon numéro de téléphone. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, appelez-moi ! Je passerai vous voir demain. »

Et il sort en claquant la porte. J'ai oublié de lui demander son métier. Je fantasme alors en le pensant agent secret étranger (il a un peu le type méditerranéen) en mission pour retrouver une arme nucléaire volée par des terroristes belges (ça doit exister). Ou peut-être est-ce un grand avocat ? Je ne pense pas, avec la voiture pourrie qu'il a !

J'ai encore la bouche sèche. Je soulève la bouteille et découvre les billets que Paul a discrètement glissés dessous. Que faire ? Si je les lui rends, il sera peut-être vexé. J'ai besoin de cet argent, il ne faut pas se cacher la vérité.

Je dois aller aux toilettes. Pas facile de trouver une bonne position. La meilleure solution est de laisser un marchepied pour me permettre de pouvoir être complètement assise sur la lunette. J'en ai justement un qui traîne dans la cour. Je le pousse jusqu'à la toilette et y pose un coussin pour en parfaire le confort.

Ensuite, je retourne m'installer dans le canapé. Ma jambe pèse une tonne et personne n'est là pour la soulever. Je cherche la meilleure façon de la prendre : par l'attèle ? Non, le mieux, c'est de croiser mes mains sous le genou et de basculer mon buste en arrière pour faire contrepoids. Je n'y parviens pas tout de suite. Comment des gestes aussi simples peuvent-ils devenir presque impossibles à cause d'un seul membre blessé ? Enfin allongée, je cogite.

Zut ! Il faut que je téléphone à Bernard, mon moniteur d'auto-école, je suis sensée prendre ma dernière heure de conduite avant de passer mon permis pratique à 10 h demain. Heureusement, le combiné est à portée de main.

« Allô, auto-école Express.

- Bonjour, je désirerais parler à Bernard.
- Je vous le passe. (Une musique d'attente)
- Allô ?
- C'est Delphine. On devait se voir demain matin pour l'examen.
- Tu as un empêchement ?
- Oui, il va falloir reporter à au moins deux mois.
- Qu'est-ce qui se passe ?
- J'ai eu un accident.
- Ecoute, je vais tout annuler et tu me recontactes dès que ça va mieux.
- Merci, au revoir. »

Me voilà seule et interdite de sport : la pire des punitions. Si on m'avait prédit cet accident, je ne l'aurais jamais cru. Tout le monde pense que les malheurs n'arrivent qu'aux autres. C'est une façon de pouvoir affronter son quotidien sans trop se poser de questions. Lorsque quelque chose se produit, c'est la faute à « pas de chance », la fatalité. Personnellement, je considère plutôt ce genre d'épreuve comme un signal. Maintenant, il me faut le décoder. Ma vie n'est-elle pas un modèle ? Loin de là ! La sonnette d'alarme a été tirée et mon train s'est arrêté brusquement. Je ne peux pas rester en gare indéfiniment. Y a-t-il un autre aiguillage possible ? Cet homme a-t-il un rôle à jouer ?

Toutes ces considérations s'embrouillent dans ma tête car mon esprit s'assoupit. Je ne résiste pas et glisse vers une sieste fortement réclamée par mon corps tout entier. A mon réveil, je n'ai aucune notion du temps écoulé. En tout cas, d'après mon estomac, on doit approcher l'heure du souper. La première étape consiste à se lever. Mais je comprends rapidement, qu'avant toute manœuvre supplémentaire, j'ai grand intérêt à faire l'inventaire des sacs de la pharmacie. Ca me rappelle le chariot de torture de l'hôpital. Je trouve une petite boîte au drôle de nom mais le terme « *antalgique* » me parle et me promet le réconfort. Un cachet ingurgité avec le reste d'eau dans mon verre et j'attends que ses effets se fassent ressentir. En espérant que Lesage n'aura pas eu la mauvaise idée de me prescrire un placebo pour me faire revenir rapidement dans son service. Après un quart d'heure, je constate que mes craintes ne sont pas fondées et que je peux enfin envisager d'aller me restaurer. L'expression est grande pour un souper bien frugal avec ce que je trouve dans mon frigo et

qui ne nécessite aucune préparation complexe. Ca se résume en un reste de salade de riz agrémenté d'une demi-tranche de jambon. J'en viendrais presque à regretter le pâté de foie qui se morfond dans une assiette posée sur le plateau de la chambre 418 et que personne ne mangera !

Tant pis pour la vaisselle ! Je ne rêve que de me recoucher. Je prends au passage ma chemise de nuit gracieusement offerte par l'hôpital. Debout, je laisse glisser ma jupe par terre. Pour le reste, je me change dans le canapé. Il est maintenant près de vingt heures. Que faire à part allumer la télé ? Paul avait raison de me positionner dans le bon sens. Le journal télévisé est quasi inévitable. Ce ne me remonte pas le moral ! Des guerres, des attentats, des accidents ... mais on ne parle pas du mien. Par contre, une vedette se plante en vélo et elle fait les gros titres ! La météo annonce des températures estivales et un temps superbe pour les jours à venir. Idéal pour sortir mon vélo ... dans d'autres circonstances bien entendu. Ensuite, j'ai droit à une comédie romantique américaine : de bons sentiments, des acteurs magnifiques, des gens aisés financièrement, un coup de foudre impossible qui parvient à se faire reconnaître par l'entourage comme une bénédiction. Je ne peux m'empêcher de penser à Paul. Il est clair qu'il ne me laisse pas indifférente. Cette sensation ne m'avait pas titillée depuis longtemps. Etrangement, je me sens en sécurité à ses côtés nonobstant le fait qu'il m'ait renversée. Je suis heureuse qu'il ait également flashé sur moi. Je le verrai demain ... il me l'a promis. Le soleil qui se couche voit ma douleur grandir à nouveau. Nonchalamment, j'éteins la télé, avale une seconde pilule et m'endors en visionnant le visage rassurant de Paul.

## Jeudi 8 mai : Un nouveau visage

Une nuit de sommeil peu réparatrice remplie de cauchemars dont le contenu m'est inconnu au réveil mais qui me laissent des sueurs froides dans le dos et sur le front. J'avale mon cachet miracle pour domestiquer la douleur sauvage qui rend difficile toute tentative de remise en position verticale. J'attends que cette douce drogue se diffuse dans mes veines pour aller me débarbouiller. Un coup d'œil dans le miroir : ce n'est pas fameux. Mes cheveux sont plaqués sur ma tête, lourds de transpiration. Mais comment me shampooiner ? En plus, ils m'arrivent jusqu'au milieu du dos, je ne les ai pas coupés depuis mes douze ans, l'âge où l'on se rend compte que l'on est plus féminine avec des cheveux longs. Je passe une demi-heure à les laver, rincer et sécher tous les trois jours. Trêve de coquetterie, il me faut simplifier le quotidien : je suis prête à adopter la coupe garçon manqué. J'ai de la chance d'avoir mon voisin d'en face qui est coiffeur. Je compose le numéro affiché sur sa vitrine.

« Allô, Gilles Coiffure, bonjour.

- Je désirerais prendre un rendez-vous.
- Pour quel jour ?
- Aujourd'hui, c'est possible ?
- Vous habitez loin ?
- Non.
- Alors, vous pouvez venir tout de suite, je n'ai personne.
- Parfait, je suis là dans quinze minutes. »

Il me faut bien ça pour m'habiller et me rendre présentable. Je traverse la rue et entre dans le salon vide de clients. Gilles est un homme d'une quarantaine d'années, chauve et un peu efféminé. A ma vue, il pose sa tasse de café et vient à ma rencontre.

« Ah ! Ma petite voisine.

- C'est moi qui vous ai téléphoné.
- Vous ne mentiez pas, vous n'habitez pas loin ! On va commencer par un shampooing ?
- Oui. Ce n'est pas superflu.
- Attendez, je reviens. »

Il se rend dans la partie privée de l'habitation et revient avec un tabouret et un gros oreiller. Il prépare le tout et m'invite à prendre place sur une chaise du coin « laverie des cheveux ». Une fois mon derrière et ma jambe installés, il commence : mouillage, shampooinage, rinçage, après-shampooinage et dernier rinçage. C'est agréable de se faire bichonner ! Sauf le repose-tête qui me laisse un semblant de torticolis. Ensuite, il me faut déménager pour la séance de coupe devant le miroir. Le tabouret et l'oreiller me suivent.

« Qu'est-ce que vous désirez ?

- Quelque chose de court et pratique à entretenir. Laissez juste une frange suffisante pour cacher la bosse que j'ai au front.
- Je vois. »

Et il commence à tailler de bon cœur mes longues mèches brunes. Très vite, on ne peut quasi plus deviner la couleur du carrelage en dessous de mon siège. Tout en travaillant, Gilles se confie :

« J'ai entendu l'accident de loin. Je remontais cette rue. Je me suis précipité. Quand je suis arrivé près de la voiture, je vous ai reconnue. Ca m'a fait un choc ! J'ai appelé les secours et la police car le jeune garçon avait l'air perdu. Il était penché sur votre visage et tentait de vérifier que vous respiriez encore. Pendant ce temps, j'ai pris le triangle rouge dans son coffre et je l'ai posé à l'entrée de la rue pour dévier la circulation. L'ambulance est arrivée rapidement. Je vous ai entendue crier. Ca m'a soulagé de savoir que vous étiez vivante. »

Je ne sais pas quoi lui dire, il a l'air ému. Ses yeux brillent comme s'il allait se mettre à pleurer. Je me sens mal à l'aise comme si j'étais une petite fille à qui l'on reproche d'avoir

fait quelque chose de dangereux. Mon ventre émet un gargouillis horrible qui rompt le lourd silence.

« Désolée, je n'ai pas eu le temps de déjeuner.

- Vous aimez les pains au chocolat ?
- Oui, mais j'ai tout chez moi. Merci. »

Pourtant, il court en chercher deux dans sa cuisine et me les apporte avec une tasse de lait. Comment sait-il que j'entame un régime lacté ? Je n'ose refuser et avale le tout de bon appétit. Une cliente entre à ce moment. C'est une dame d'une soixantaine d'années dont les cheveux arborent de francs reflets mauves.

« Bonjour, Madame Quarré. Asseyez-vous, je suis à vous tout de suite.

- Tu t'es reconverti en salon de thé, je vois.
- Non, mais cette jeune personne s'est presque évanouie. En plus, elle a été victime d'un terrible accident, il faut qu'elle se reconstruise.
- Il n'y en a que pour les jeunes, comme d'habitude.
- Désirez-vous un café ?
- Non, il me donne des aigreurs d'estomac. »

Quelle râleuse ! Je cache mon fou rire dans le petit pain au chocolat. En moins de trente minutes, mes cheveux sont coupés, séchés, placés avec du gel. Je ne me reconnais plus dans le miroir. J'ai l'air d'une adolescente. Etant de petite taille, avec un cartable sur le dos, je pourrais passer pour une étudiante. Je me lève du siège avec un bras de Gilles en dessous du mien. Je serre les dents pour ne pas trahir le coup de marteau sur le tibia.

« Vous voulez que je vous aide à rentrer chez vous ?

- Non, non. C'est une question de redémarrage. »

Je me dirige ensuite vers le mini bureau qui lui sert de caisse. Gilles me pose une main dans le dos : « Rentrez vous reposer maintenant.

- Mais j'ai de quoi vous payer.
- Ne vous en faites pas, je suis au courant. (en pointant le doigt vers la maison de la comémère) »

Qu'est-ce qu'elle a pu lui raconter ? Je fais mine de savoir de quoi il s'agit et sors du salon. Le vent me souffle dans le cou et me fait frissonner. Il ne faudrait pas que je m'enrhume en plus.

Que faire ? Les consignes du docteur Lesage sont : repos, repos et ... repos. Facile à dire. Et moi qui ne sais pas rester en place. J'aime la marche, la course à pied, le vélo, la natation et le roller. Voyons ... que trouver comme activité pour tuer le temps ? J'observe autour de moi : des télécommandes sur la table. J'allume la chaîne stéréo. J'ai horreur de la radio parce qu'ils n'arrêtent pas de papoter et on n'entend ni le début ni la fin des morceaux. Et le lecteur CD avec ce bon vieux Michaël Jackson. Ce n'est malheureusement pas aujourd'hui que je pourrai perfectionner mon « moonwalk » ! Bon, la télé maintenant : du foot, des papotages, de la vente de produits miracles (pas de jambes de bois ? Non, alors je zappe), des mauvaises nouvelles (j'ai déjà eu mon quota pour l'année !). Zut, comme je regrette de ne jamais m'être constitué une collection de cassettes vidéo. J'éteins mon petit écran. C'est quoi ça qui dépasse en dessous du canapé ? Un journal intime avec cadenas et clé. C'est le beau cadeau que m'a offert Didier, mon collègue au café, pour mon anniversaire : « *Comme ça, quand tu voudras te défouler contre le patron, t'as qu'à écrire.* » Bon, j'ai envie de raconter tout ce qui m'est arrivé ces derniers jours, c'est digne d'un film. Je vais commencer par le titre : *Les malheurs de Delphine* (ça fait plagia et je suis loin de faire partie des petites filles modèles), *Quelle galère* (mon expression favorite), *Journal de Delphine Jones* (Bridget était beaucoup plus âgée que moi !). Je chercherai plus tard ! Je commence à écrire les lignes que vous êtes en train de lire. Mais en plein milieu de mon inspiration, Driiiiing ! Le téléphone sonne. Je sursaute, pousse un grand soupir et attrape le combiné.

« Allo ?

- Delphine, c'est Maman ! Comment ça va ?
- Euh, bien et toi ?
- Cela fait trois jours que j'essaie de t'avoir. Où étais-tu ?
- Chez ... une copine.
- Tu t'es fait une amie, c'est bien. Comment s'appelle-t-elle ?
- Paul ... ette.
- Dis, tu viens toujours la semaine prochaine à la maison ?
- (Mince, j'avais oublié !) Ben, tu sais ... je compte tapisser ma chambre.
- Tu peux reporter ça d'une semaine.
- Non, Paulette vient m'aider car elle est en vacances.
- Bon, c'est pas grave. Je te laisse. Bisous.
- Bisous aussi. Au revoir. »

Ouf, je l'ai échappé belle. Si je lui avais dit ce qui m'est arrivé, elle aurait envoyé ma sœur pour m'emmener de force chez elles. Il faut que je vous explique un peu ma vie. Je suis native de la capitale. Quand j'avais 10 ans, mon père a été gravement blessé dans un accident de la route. Il a survécu encore quatre mois. Ma sœur, Valérie, est huit ans plus âgée que moi. Ma mère, infirmière, nous a surcuvées toutes les deux. A 18 ans, j'en ai eu marre et je suis partie de la maison pour m'installer avec quelqu'un ici à plus de cent kilomètres de la demeure familiale. Mais ce garçon en a trouvé une plus belle que moi (eh oui, ça existe !) et m'a laissé le loyer et les charges. J'ai pu décrocher un petit boulot de serveuse le week-end. Malgré les nombreuses suppliques de ma mère, je suis restée ici. Tous les mois, ma sœur vient me chercher en voiture et je passe deux ou trois jours avec elles ; le temps de me disputer une dizaine de fois avec Valérie. Elle est kinésithérapeute. Son cabinet et son domicile se situent dans la maison de mes parents. A l'âge de douze ans, elle a eu un accident de ski lors de nos vacances annuelles à la montagne. C'est pendant ses semaines de révalidation qu'elle a fait connaissance avec la kinésithérapie et a choisi d'en faire son métier plus tard. Quant à moi, lorsque l'on me posait la question sur mes envies de carrière, je parlais de devenir bonne sœur ou encore Dame pipi. J'avais peu d'ambition et je n'ai même pas terminé mes études secondaires. J'étais pourtant loin d'être mauvaise élève mais j'ai toujours eu du mal avec les contraintes. C'est mon côté rebelle qui désespère encore toujours ma pauvre mère !

Comme j'ai le téléphone en main, je contacte le service d'infirmières à domicile. J'ai l'impression de commander une séance de tortures. Bon, elle vient ce soir vers 17 h. En dessous de l'ordonnance se trouve le document pour obtenir les indemnités d'incapacité de travail. Je me décide de tenter d'amadouer mon patron.

« Allô ! (d'un ton peu engageant à la conversation)

- Patron, c'est Delphine.
  - Qu'est-ce qu'il y a encore ? »
- Comment ça « encore », je ne lui ai jamais rien demandé et je ne suis jamais malade !
- « J'ai eu un accident lundi et je ne saurai pas venir ce week-end.
- Tu t'es retourné un ongle ? »

Et il se met à émettre un rire moqueur.

« Non, j'ai une jambe cassée. Alors, si vous pouviez me remplacer quelques jours.

- Ecoute, si je dois te trouver une remplaçante, faut plus revenir pour travailler. OK ?
- OK. »

Quel sale type ! Bon, il va falloir que je m'entraîne pour parvenir à tenir un plateau d'une main et une béquille de l'autre, le tout en avançant sans renverser le contenu des verres. J'attrape une béquille et me lève. J'avance mon côté droit (jambe + béquille) et tout en m'appuyant à droite et sautillant à gauche, je fais un pas qui ne me donne pas envie de recommencer. Je reste figée, les yeux fermés de douleur, en me demandant si je continue mon

entraînement ou si je m'affale à nouveau sur le canapé. Je prends la deuxième option afin de me perfectionner théoriquement. Le problème est que mon pied touche le sol lorsque je tanguer vers la droite. En observant mes cannes de près, je remarque qu'il est possible d'en régler la hauteur. Je rajoute donc quelques centimètres avant de me relever. Comme j'ai un peu surestimé ma taille (la béquille m'arrive jusqu'aux oreilles), je figole les réglages ; ce qui me permet d'avancer de manière plus digne.

Tant que je suis debout, il faut que je m'organise : un coup d'œil dans le frigo me rappelle que je comptais faire les courses lundi après-midi après mon footing. J'enfile mon sac à dos de randonnée et me rends au supermarché. J'atteins le rayon lait où je fais le plein. Mais un pot de yaourt a été renversé. Je glisse et me retrouve le derrière par terre. Je suis à côté des œufs, j'hésite à m'accrocher au rayonnage de peur de faire une omelette géante.

« Un coup de main ? »

On m'agrippe au-dessous des bras et je me retrouve à nouveau sur mes deux (ou plutôt un) pieds.

- Merci. »

Je vois alors une petite dame d'au moins septante ans qui me sourit en s'éloignant. C'est le monde à l'envers. Les vieux doivent aider les jeunes à se relever. Arrivée à la caisse, je vide mon sac à dos sur le tapis roulant. Zut, je connais cette caissière, c'est un vrai moulin à paroles.

« Bonjour. Alors, qu'est-ce qui vous est arrivé ?

- Je suis tombée dans l'escalier (un bon mensonge vaut mieux qu'un long discours avec des comment ? où ?).

- Il faut être plus prudente. »

Contente de rentrer, il me faut descendre quelques vêtements pour m'éviter de faire des allers retours dans l'escalier chaque jour. Une fois vidé, j'enfile à nouveau mon sac. Face aux marches, comment m'y prendre ? Avec les bâtons, cela s'avère périlleux. Je les jette en haut de l'escalier, je m'assieds et monte douloureusement en marche arrière. Une fois mon sac bourré de jupes, T-shirts, je redescends.

Paul a dit qu'il viendrait me voir en fin d'après-midi. A 16 h 30, il est là ; il finit tôt le travail. Peut-être est-il professeur ... Sa première réaction est de regarder mes cheveux en restant la bouche ouverte.

« Entrez, vous allez gober les mouches !

- Pourquoi avez-vous coupé vos magnifiques cheveux ? »

Mince, il ne va peut-être plus vouloir me revoir.

« Mon ex aussi adorait les longs cheveux. D'ailleurs, il est parti avec une fille qui les avait dix centimètres plus longs que moi ! Mais, dans ma situation, les cheveux courts sont plus pratiques pour l'entretien.

- Je vous aurais aidée à les laver.

- C'est trop tard, même avec de la super glue, on ne pourrait pas les recoller ! Mais je peux éventuellement porter une perruque si c'est si horrible!

- Non, je m'y habituerai. »

Après m'être installée confortablement, j'entame la conversation :

« Ouf ! Je peux enfin souffler un peu. J'ai commencé par un passage chez mon voisin le coiffeur. Il m'a dit qu'il est arrivé sur le lieu de l'accident peu après et qu'il a appelé les secours. Vous ne l'aviez pas encore fait ?

- Je ne pense pas, j'étais tellement paniqué.

- C'est compréhensible.

- Vous voulez que je fasse quelques courses pour vous ?

- Non, c'est déjà fait.

- Le médecin ne vous a pas conseillé de rester allongée ?

- Si, mais il ne m'a pas dit de rester à jeun ! »

Je continue avec des questions pour en savoir un peu plus sur mon prince charmant. J'apprends qu'il est reporter pour un journal local. Il a presque trente ans et habite toujours chez Papa et Maman. Il semble passionné par son travail qui l'amène à se déplacer assez régulièrement. Le jour de l'accident, il devait se rendre en reportage, un collègue l'a remplacé au pied levé. Il semble alors se rappeler de quelque chose et commence à fouiller les poches de sa veste. Il en sort un petit morceau de journal tout chiffonné qu'il me tend.

« Tenez. Nos mésaventures ont été relatées dans l'édition d'hier. »

Je vous le lis :

*FAIT DIVERS : Accident rue du purgatoire (quel nom prédestiné !)*

*Lundi après-midi, un de nos collègues a été impliqué dans un accident de circulation. Alors qu'il se trouvait à l'arrêt, un véhicule l'a percuté et le conducteur s'est enfui. Heureusement, notre reporter n'a été que sonné par le choc. Dans sa course, sa voiture a heurté un piéton. Ce dernier a été hospitalisé mais ses jours ne sont pas en danger.*

« Ils parlent plus de vous que de moi. C'est vous qui avez écrit cet article ?

- Non. Moi, je m'occupe du tourisme, de la culture et des loisirs.

- C'est mieux que les chats écrasés.

- J'ai commencé par là.

- Pas besoin de faire de longues études pour pondre ça.

- J'ai fait trois ans en communication.

- Votre canard ... il ne recherche pas de personnel ? Il me faudrait un boulot assis.

- Mais on bouge beaucoup. Le reporter derrière son petit bureau, c'est une fausse image. Ou alors, c'est qu'il est monté dans la hiérarchie !

- Parlez-moi de votre boulot. Qu'est-ce que vous faites concrètement ? »

Je pourrais l'écouter pendant des heures. J'aime plonger dans son regard de beau brun ténébreux. Ses yeux verts brillent lorsqu'il évoque ses expériences professionnelles, ses anecdotes. D'un coup, il s'arrête.

« J'espère que je ne vous saoule pas trop avec mes bêtises.

- Non, continuez. C'est beau de voir avec quelle passion vous parlez de votre métier. J'aimerais pouvoir en faire autant.

- Vous devez aussi avoir des anecdotes croustillantes.

- Non, rien d'intéressant au café : des poivrots, des gars qui vous insultent. Il faut tout accepter sans broncher. Les gens usent et abusent de l'adage *Le client est roi*. Je fais ce métier par nécessité, pas par passion.

- Vous n'avez pas eu l'occasion de faire les études que vous souhaitiez ?

- Si. C'était le plus grand souhait de ma mère. Mais j'ai tout plaqué avant la fin de mes études pour un mec.

- Celui qui aime les cheveux longs ?

- Oui, et les relations courtes. Ca a duré un an.

- De bonheur ?

- Pas tout à fait. Plutôt un an de galère. Un matin, il a fait sa valise et il est parti en disant : « J'en ai marre. » J'avais deux possibilités : retourner chez ma mère ou me battre pour conserver mon indépendance. J'ai pris la deuxième option et le premier job qui s'offrait à moi.

- Pourquoi n'avez-vous pas cherché un autre emploi ?

- Parce que celui-ci me laisse toute la semaine libre. Ca me permet de m'adonner à mon passe-temps favori : le sport. Jogging, cyclisme, natation. Tout ce qui ne coûte pas trop cher. J'ai même expérimenté le roller cette année. Ma mère m'a offert les protections à Noël : casque, coudières, genouillères. J'ai dû attendre mon anniversaire en janvier pour recevoir les patins. J'ai commencé chez moi à m'entraîner en faisant le tour de la table, à

me déplacer d'une pièce à l'autre. Quand j'ai trouvé mon équilibre, il m'a fallu attendre le printemps pour faire mes premiers essais en extérieur. Mes protections ont été mises à rude épreuve. Je me suis pris beaucoup de gamelles. Un jour, je descendais la rue en rollers quand le feu du passage pour piétons est passé au rouge. J'ai juste eu le temps de m'accrocher à un poteau sinon je finissais sous les roues des voitures qui démarraient. Lundi dernier, j'avais décidé de les laisser un peu au placard car les bleus sur les tibias, c'est très voyant en mini jupe au boulot. Ceux de droite, on ne les voit plus maintenant, ils sont mélangés avec les hématomes et les plaies dus à l'accident. Bref, le sport est devenu une échappatoire. Quand je me donne à fond, je me sens bien. J'ai besoin de ma dose quotidienne d'endorphine. Je suis déjà en manque.

- Vous serez aussi incapable de reprendre votre service pendant un long moment.
- Pas sûr. Je me suis entraînée. Regardez. »

Je me lève péniblement, donne une béquille à Paul qui m'observe, inquiet et prêt à me rattraper si nécessaire. Je fais cinq pas à la manière expérimentée le matin même. Le demi-tour est plus périlleux. Paul arrive à la rescousse.

« Non ! Laissez-moi me dépatouiller seule.

- Quel est ce nouveau mot ?
- Ca n'existe pas ? Alors, c'est un delphinisme !
- Vous voulez dire un néologisme.
- Un delphinisme est lui-même un néologisme. J'adore inventer des mots abracadabrants. La langue française est si riche que lorsque l'on ajoute un nouveau terme, les gens ne s'en rendent même pas compte. Ils pensent que c'est un mot désuet et peu usité. Vive l'originalité ! Inventons notre propre langage.
- Pourquoi inventer des mots alors qu'il y en a déjà tellement et qu'on n'en utilise pas la moitié ?
- Sachez que toute forme de liberté est bonne à prendre.
- Vous êtes hédoniste ?
- *Carpe diem* \* ! »

Je parviens à effectuer la manœuvre voulue et retourne vers le canapé pour m'y laisser glisser.

« Convainquant ?

- Et vous tiendrez combien de temps ?
- Je le saurai demain. Ca me rapportera peut-être plus de pourboires. Un jour, j'ai vu un superbe pantalon dans une vitrine mais le prix était très beau, lui aussi ! Donc, j'ai enrobé ma cheville avec du papier de toilette et j'ai enfilé une chaussette par dessus.
- Vous n'aviez pas de bande Velpeau ?
- Non. Celles que vous avez achetées hier sont les premières qui passent cette porte. Donc, j'ai pris mon service et j'ai boité toute la soirée. Parfois je me trompais de côté et je boitais du bon, mais les clients n'y ont vu que du feu. Et en deux week-ends de ce cinéma, j'ai engrangé assez d'argent pour me payer le fameux pantalon.
- Vous êtes ingénieuse. »

A 17 h, la sonnette retentit. C'est l'infirmière. Dès que j'aperçois son visage, je la reconnais. Nous étions dans la même classe en cinquième. Une fille très sympa. Elle était première dans toutes les branches. Avec de telles dispositions, elle envisageait de faire le droit ou médecine. Apparemment, elle aura préféré un métier plus modeste. Elle s'appelle Marguerite De Range. Je lui adresse un grand sourire :

« Bonjour Marguerite. Ca fait longtemps !

- On se connaît ?
- Oui, on était dans la même classe en cinquième.

---

\* en latin : « Profite du jour. »

- (en plissant les yeux) Mmm ... Justine. C'est ça ?
- Non. Delphine Morel.
- Je me souviens vaguement de toi. Trêve de bavardages. Je suis un peu à la bourre.»

Je suis très déçue d'être quasiment absente de sa mémoire. Je ne dis plus un mot et la laisse faire son travail. Elle retire l'attèle et demande à Paul de me soulever un peu la cheville. Il hésite, se remémorant peut-être l'expérience de la veille. Sur les conseils de Marguerite, il finit par prendre en main délicatement mon pied douloureux. Elle m'enlève rapidement les bandes et les compresses. Paul regarde le plafond. A un moment, il baisse les yeux, croise mon regard et jette un œil à ma jambe. Il devient livide, ses yeux repartent fixer le lustre plein de poussière. Il avale sa salive et commence à transpirer. Ma camarade de classe termine en vitesse sa besogne. Paul est libéré de son rôle et Marguerite repart avec un « A demain. », me laissant la jambe endolorie par cette séance et l'esprit songeur quant à sa réaction. Je retiendrai de cette courte entrevue que précipitation est mère de souffrance. Paul me questionne :

« A quoi pensez-vous ?

- Je réfléchissais au fait que la vie change les gens car elle n'apporte pas nécessairement ce qu'on attend d'elle.
- C'est profond comme réflexion.
- A côté de pitre, ajoutez philosophe à mon C.V.<sup>1</sup>. Changeons de sujet, si on se tutoyait ? Cette galère commune nous a suffisamment rapprochés pour cela.
- Bonne idée. Vous ... tu as raison. Je voudrais en profiter aussi pour te demander le droit de passer chaque jour pour prendre de tes nouvelles.
- J'en serai ravie. Ca brisera ma solitude. Tu n'avais pas l'air à l'aise tout à l'heure.
- Je supporte mal la vue du sang. Et je ne savais pas que ta jambe était aussi ...
- Amochée.
- C'est le bon mot. »

Paul me prépare un sandwich et me place une bouteille d'eau à portée de main, près de mes cachets. Ensuite, il sort en me donnant rendez-vous demain soir.

---

<sup>1</sup> Curriculum vitae

Vendredi 9 mai : Bonne pour le (la) cas(se) social(e) !

A chaque réveil, un rituel s'est établi par la force des choses. Lorsque j'ouvre les yeux, je me sens bien car mes membres sont encore engourdis. J'ai un jour vu une émission de télé qui parlait du sommeil. On y expliquait que, lorsque l'on s'endort, une substance chimique se répand dans notre corps afin qu'il se paralyse. De cette façon, même si nous rêvons que nous courons, nous restons immobiles. Vous imaginez à quoi ressemblerait notre lit au réveil si cette substance n'existait pas ! Surtout moi qui rêve souvent de compétitions sportives. Bref, quand ce produit miracle n'agit plus, nous retrouvons notre mobilité habituelle. Donc, je profite de ces quelques instants de tranquillité jusqu'à ce que je sois trop affamée ou que je ne sache plus me retenir pour esquisser mes premiers mouvements de la journée.

La première étape consiste alors à m'asseoir. A l'hôpital, un triangle attaché au-dessus de ma tête servait à me hisser. Chez moi, j'agrippe le dossier du canapé à une main pendant que mon autre bras tente de relever mon buste en synergie avec mes abdominaux. Après des efforts intenses, je parviens enfin à me retrouver assise. Mais, pour maintenir cette position sans l'aide des bras (très utiles à d'autres choses) nous utilisons tous nos jambes comme contrepoids ; faites-en l'expérience. C'est à ce moment-là que ma patte droite me rappelle que je suis sensée rester au repos. A la force des bras, je recule alors mon bassin jusqu'à ce que mon dos trouve l'appui du coussin et de l'accoudoir. Un cachet et de l'eau soigneusement préparés à portée de main la veille au soir sont directement avalés. Là, je sais qu'il me faudra attendre au moins vingt minutes pour profiter d'un peu de soulagement, le temps d'entendre grogner mon estomac environ une dizaine de fois. Deux minutes se sont seulement écoulées lorsque quelqu'un sonne à la porte. Je n'ai aucune envie d'aller ouvrir. A moins que ce soit Paul ? Je crie « Qui est là ? » Une petite voix féminine me répond par la boîte à lettres :

« Je suis envoyée par le C.P.A.S.

- Pourriez-vous repasser plus tard ? Je ne suis pas encore habillée.
- Je ne saurai plus passer avant deux semaines. Ce n'est pas grave si vous êtes en robe de nuit. J'ai l'habitude de m'occuper des gens hospitalisés.
- Laissez-moi quelques minutes pour venir vous ouvrir.
- J'attends, merci. »

Avec des mouvements lents, je descends ma jambe du canapé. En me hissant à l'aide de mes béquilles, je me retrouve enfin debout. Chaque étape fait monter la douleur d'un cran. Je me dirige maintenant vers la porte à petits pas. Je tourne la clé dans la serrure. La porte s'ouvre et je découvre une jeune fille à l'allure de garçon manqué.

« Excusez-moi de vous avoir dérangée si tôt.

- Entrez avant que tous mes voisins remarquent que mes robes de nuit sont celles de ma grand-mère. Fermez la porte derrière vous. »

Je l'escorte jusqu'au salon où je l'invite à s'asseoir. Quant à moi, je me laisse glisser assise dans le canapé avant de tenter de remettre mes jambes allongées. Mais l'opération se corse lorsqu'il me faut soulever ma jambe blessée. La jeune fille se lève précipitamment.

« Je vais vous aider.

- Non. Il faut que j'apprenne à me débrouiller seule. Vous ne serez pas là toute la journée. »

La troisième tentative est la bonne. Ma jambe enfin à l'horizontale, je souffle un peu avant d'entamer la conversation avec mon invitée.

« Je suis désolée. Vous vouliez m'aider, je n'ai pas été très polie. Veuillez m'en excuser.

- C'est moi qui suis désolée pour vous. On m'avait dit que je vous trouverais à l'hôpital. Donc, hier, je me suis rendue dans votre chambre où l'on m'a informée que vous étiez rentrée chez vous.

- Oui. Mardi, une employée de l'hôpital m'a clairement expliqué que je n'aurai pas les moyens de faire face à toutes les factures consécutives à mon accident. J'ai donc préféré arrêter les frais et partir contre l'avis du médecin.
- Cela m'étonne qu'elle vous ait dit cela. Vous avez peut-être mal interprété ses paroles. Ce n'est pas parce que vous n'avez pas de couverture sociale que vous n'avez pas droit à des soins adaptés.
- Et qui paie alors ?
- Etant sans ressources, vous avez droit à l'aide sociale.
- Je n'ai rien demandé et je ne suis pas sans ressources.
- Quelles sont-elles ?
- J'ai un boulot, non déclaré, c'est tout.
- Etes-vous capable de reprendre le travail ?
- Je pense cela possible, oui.
- Mais ce n'est pas une situation stable. Que se passera-t-il le jour où vous ne saurez plus travailler ?
- Je viens vous voir.
- Il faut quand même vous affilier à une mutuelle. Vous payerez une cotisation plus élevée que les autres chaque mois mais ils interviendront dans vos frais médicaux futurs.
- Si la cotisation coûte aussi cher que les frais. Où est l'intérêt ?
- Non, ce n'est pas si élevé. Mais ... il y aura une période de six mois pendant lesquels vous paierez sans être protégée. Ca pose un gros problème dans votre situation.
- Donc, ils m'aideront quand je n'aurai plus besoin d'eux
- Une couverture sociale est toujours utile.
- Ecoutez, Mademoiselle. Je trouverai une solution pour payer les factures.
- Comme vous voulez. Si vous avez besoin de mon aide, contactez-moi. Je reprends mon poste de stagiaire dans deux semaines. Je m'appelle Mademoiselle Sauveur.
- Vous êtes bien nommée mais mon cas est désespéré. Excusez-moi de ne pas vous raccompagner. Claquez la porte derrière vous, merci. »

Elle me sert la main et sort. Un cas social complexe comme le mien et on m'envoie une stagiaire !

La journée suit son cours normalement. Je décide de m'économiser dans la perspective d'être en forme pour attaquer le boulot ce soir. Seul le passage d'une infirmière autre que Marguerite vers 15 h perturbe mon après-midi. Paul arrive vers 18 heures. Il me donne une énorme boîte de pralines.

« C'est pour compenser ton manque d'endorphines.

- Ca risque surtout de faire exploser mon taux de sucre et mon tour de taille.
- Tu perdras ces kilos quand tu reprendras le sport dans deux mois.
- Tu es plus optimiste que l'orthopédiste qui me donne quatre mois pour remarcher. Alors, pour la course ...
- Je ... je ne savais pas que ce serait si long.
- Moi non plus. Quand j'y pense, ça me donne le vertige. Changeons de sujet : je commence à 20 heures. Il faut que je m'habille. »

D'habitude, c'est mini jupe et talons hauts. J'ai une longue jupe qui fera l'affaire et des chaussures avec des talons de deux centimètres au lieu de cinq, c'est parfait pour avoir l'air féminine sans trop risquer de me casser la figure. Un peu de maquillage pour ressembler plus à Barbie qu'à Frankenstein et masquer la marque sur mon front. J'avale en vitesse mon cachet et fourre le reste de la boîte dans ma poche. Paul me dépose devant le café qui n'est qu'à cinq cent mètres de chez moi. C'est déjà comble à l'intérieur. J'arrive près du bar quand Didier se pointe.

« Salut ma poule ! Qu'est-ce que tu fais avec ces échasses ?

- Je me suis cassée une patte.
  - Pourquoi t'es pas restée chez toi ?
  - Le patron n'a pas voulu. Et comme je veux garder ma place, me voilà quand même.
  - Tu as adopté le look garçon manqué.
  - Par nécessité !
  - (le patron derrière le bar) C'est pas bientôt fini vos bavardages ! Au boulot ! (il s'adresse à moi) Toi, viens ici ! »
- Je contourne le bar et me retrouve face à lui.
- « C'est pas très sexy comme tenue !
- C'est pour cacher ça ! (en soulevant ma jupe pour dévoiler ma jambe.)
  - Bon, tu peux ... (j'espère qu'il dise « rentrer chez toi ») te mettre au travail (pas de chance). »

J'abandonne un de mes bâtons dans un coin et prends un plateau. Les premiers pas sont hésitants et j'ai tendance à chavirer. Didier garde un œil sur moi. Lui, il prend les commandes de la grande salle, moi je m'occupe de la salle du fond. Les clients vont et viennent : des bières, cafés, cocas, eaux. Je dois parfois redemander trois fois ce qu'ils ont commandé. Ma mémoire n'est pas au rendez-vous aujourd'hui. De plus, je renverse par deux fois tout le contenu de mon plateau. Je manque aussi de me retrouver les quatre fers en l'air en voulant éviter un homme qui recule sa chaise. Heureusement que Didier m'a rattrapé.

Après deux heures, je m'éclipse pour pouvoir souffler dans les toilettes. J'en profite pour jeter un œil sur la notice de mes cachets. Sous l'intitulé *effets indésirables*, on peut lire *troubles de la mémoire et de l'équilibre* ; bref, mes deux outils de travail. Plus que deux heures à tenir. Les clients me dévisagent quand je m'approche et ils me scrutent quand je m'éloigne, je le sens dans mon dos. Pour se donner bonne conscience de m'avoir fait faire ces allers retours, ils me donnent de beaux pourboires. Je les mettrai dans mon cochon sur lequel d'écrirai *frais hospitaliers*. Vers 23 heures, je commence à avoir des vertiges. Je m'arrête une minute. Didier s'approche.

« Ca ne va pas ? Va t'asseoir un peu. Tu as peut-être faim ? »

Il est vrai que je n'ai soupé que d'une boîte de raviolis vers 18 h et mes réserves d'énergie sont épuisées.

« Sers-moi quelque chose de sucré, s'il-te-plaît. »

Didier m'apporte une limonade avec de la grenadine et un carré de sucre.

« Merci, mais je ne suis pas un chien. »

Je vois les yeux du patron virer au noir en me regardant. Mon verre vidé, je me remets au travail. Enfin, minuit sonne et, comme Cendrillon, je me prépare à quitter les lieux mais, moi, je n'oublierai pas ma deuxième canne car aucun prince charmant ne me la ramènera. Derrière le bar, le patron me lance :

« Il y a encore du monde, il faut que tu restes une heure de plus. »

Je reste muette comme si on m'avait condamnée aux travaux forcés. Didier intervient en ma faveur :

« Patron, laissez-la, je peux me débrouiller seul. »

Ouf, il fait un signe de tête pour marquer son accord avec cette idée lumineuse. Je mets ma bouche en cœur pour remercier Didier d'un bisou volant et je sors avant que le boss change d'avis. Je remonte péniblement ma rue en faisant une halte à l'abribus. Je passe la porte et je m'affale dans le divan. Dans mes jambes, à gauche, je sens une colonie de fourmis qui s'affairent et, à droite, un concours de tamtam. Mais ça ne m'empêche pas de m'endormir dans les dix secondes.

## Samedi 10 mai : Coup de pompe sous pression

Qu'est-ce que c'est que cette lumière derrière mes paupières ? Des voleurs sont entrés ? J'ouvre les yeux pour vérifier. Non, le seul intrus est le soleil qui pointe derrière la fenêtre de la cuisine. Quelle heure est-il ? Midi ! J'ai l'impression de m'être juste couchée une minute. Je suis encore habillée. Mon ventre se met à émettre des gargouillis digne d'une famine de huit jours. Je lui donne un cachet pour le contenter ; enfin surtout pour calmer ma guibole. Je me relève, un peu trop brutalement peut-être parce que je me prends un coup sur le tibia droit. A gauche, ce sont mon mollet et ma cheville qui protestent d'avoir trop travaillé hier soir. Comment arriver jusqu'au frigo si mes deux jambes se mettent en grève ? En plus, on sonne à la porte. J'espère que ce n'est pas urgent. J'attrape mes indispensables béquilles et tente de trouver un semblant d'équilibre. Mon épaule droite est endolorie jusqu'au cou. Chaque pas me rappelle la galère d'hier. Enfin ... j'atteins la porte. J'ai une petite pensée pour la patience qu'aura dû faire preuve celui qui est derrière, en espérant qu'il soit toujours là. C'est Paul.

« Tu es déjà debout et habillée. Je pensais que tu flémarderais en pyjama à cette heure !

- En fait, j'ai dormi comme ça.
- Tu devais être nase.
- C'est tout à fait ça. Allez, entre. »

On s'installe au salon.

« Comment ça s'est passé hier ?

- J'ai cru que je n'y arriverais jamais. J'ai les jambes en compote : l'une, ce sont les os, l'autre, les muscles. Et dire que ce soir je fais de 20 heures à 2 heures.
- Il faudrait peut-être que tu cherches un autre job.
- Oui, c'est une bonne idée mais qui engagerait une estropiée ?
- C'est temporaire.
- Mais je ne peux pas rester sans manger ni payer mes charges en attendant de retrouver toutes mes facultés. »

Un peu avant 13 h, on sonne à la porte. Paul fait entrer l'infirmière Marguerite. Je ne peux m'empêcher de lâcher un *oh non* de dépit. Elle me rétorque :

« Je constate que tu es très heureuse de me revoir.

- Je n'ai rien contre toi personnellement ...
- Je comprends. »

Paul doit repartir au boulot en début d'après-midi. Il s'en va après que nous ayons partagé un sandwich au fromage. Je décide de m'endormir jusqu'au souper que je prends à 17 heures. Je dois battre les octogénaires au niveau des horaires de repas. Je termine donc une deuxième sieste réparatrice quand une question me vient à l'esprit si forte que je me sens forcée d'ouvrir les yeux. Quelle heure est-il ? Déjà 19 heures ! Juste une heure pour m'arranger afin de ne pas faire fuir les clients du café. C'est serré mais jouable. Le temps d'ingurgiter un yaourt avec une pilule et je sors. C'est une « grosse » aujourd'hui ; dans le jargon, ça signifie une journée chargée. En effet, il n'y a déjà plus une place assise. Derrière le bar, le patron me jette un regard noir en se tournant vers l'horloge : 20 h 10 !

« Désolée ! ».

Et la course commence : des allers retours entre le bar et la salle. J'en attrape le tournis. Les toilettes pour récupérer et c'est reparti. Je m'approche d'une table avec quatre hommes.

« Que désirez-vous ? ».

Sans lever les yeux de la carte, le plus jeune me demande une bière, les deux autres également et le quatrième qui me tourne le dos semble apprendre la carte par cœur.

« Et toi, Thierry ? ».

Il finit par choisir un croque-monsieur. En m'éloignant, j'entends un des quatre dire au « croque-monsieur » :

« Ca pourrait être une de tes patientes ! ». Lorsque je reviens avec mon plateau rempli. L'homme qui me tournait le dos se retourne et me regarde :

« Je vous reconnais. Je vous ai opérée lundi. Qu'est-ce que vous faites ici ?

- Je bosse.
- J'aurais dû préciser la durée du repos impératif.
- Ecoutez, je suis une grande fille. Je sais ce que je dois faire. »

Après avoir reçu l'argent de l'addition, je m'éloigne. Je commence à avoir la tête qui tourne. Vite aux toilettes. Mais je n'ai pas le temps d'atteindre une cuvette pour m'asseoir qu'un grand gouffre noir envahit ma tête et mon corps.

Comme si j'émergeais d'une longue sieste, j'ouvre lentement les paupières et c'est le visage de Didier qui est penché au-dessus du mien.

« Le patron te cherche. Je savais que je te trouverais ici mais pas par terre. Tu veux que j'appelle un médecin ?

- Non, surtout pas. »

Je me relève mais Didier doit me tenir encore dix bonnes secondes avant que je retrouve mon équilibre.

« Ecoute, le boss va monter faire sa partie de poker mensuelle. Tu pourras faire le bar, c'est moins fatigant. »

Un samedi par mois, le « gros » joue aux cartes avec des espèces de maffieux venus de l'autre côté de la frontière. On sait s'il a gagné ou perdu à la tête qu'il fait quand il redescend. Je sors des toilettes et je sens le regard insistant de Monsieur le docteur Thierry. Comme prévu, le patron parti, je m'installe derrière le bar. C'est la première fois que j'occupe ce poste. Didier m'explique en vitesse la place de chaque type de boisson, nourriture, etc. mais surtout comment remplir un verre de bière pression. Pas facile de tenir le verre d'une main et d'actionner la pompe de l'autre tout en essayant de maintenir mon échasse sous l'aisselle. Je la fais tomber plusieurs fois mais la grande difficulté est de la ramasser sans me casser la figure. Evidemment, il a fallu que ça arrive. Incapable de me remettre debout, j'attends que Didier se pose des questions sur ma disparition et qu'il vienne me remonter.

Vers 1 heure du matin, le boss descend la mine réjouie. Il a apparemment gagné la partie. Il ne fait aucune réflexion sur le fait que je tiens le bar et me laisse même rentrer chez moi plus tôt. Je pars sans demander mon reste.

Ma maison me semble être à des kilomètres. Ma jambe pèse une tonne et me fait horriblement souffrir. Je profite de l'arrêt d'autobus pour reprendre des forces avant la côte. La patte allongée sur le banc, je pense que j'aurais préféré l'amputation. Je me serais alors mise en quête d'un job de pirate à la jambe de bois, ils m'auraient peut-être engagée chez Disney ... Un grand bruit de freins de bus retentit. Je fais signe au chauffeur qu'il peut repartir. Mais ce dernier ouvre les portes et sort de son véhicule. C'est un homme d'une cinquantaine d'années tout grisonnant. Il s'approche :

« Vous avez besoin d'aide Mademoiselle ?

- Non, merci. Je me repose un peu, c'est tout.
- Où allez-vous ?
- Chez moi, en haut de cette rue.
- Montez, je vais vous déposer.
- Je n'ai pas un centime en poche pour le billet. (Je n'ai qu'un antalgique qui n'a une valeur inestimable que pour moi.)
- Qui vous parle de payer ? Je ne suis plus en service, je vais au dépôt. Venez, je vais vous aider à monter. »

L'homme me prend dans ses bras et me dépose sur une banquette du bus. Il s'installe à nouveau derrière le volant et nous nous mettons en route. Je lui indique le numéro de chez moi et il s'arrête devant ma porte. Pour la descente des marches, je parviens à me débrouiller sous l'œil vigilant de mon chauffeur. Je le remercie chaleureusement et il repart.

Je suis trop nase pour me déshabiller. Je me couche et, malgré le ramdam de ma jambe, mes paupières se ferment instantanément.

## Dimanche 11 mai : La douleur philosophe

J'ouvre les yeux, tirée de mon sommeil par une douleur cotée neuf sur une échelle graduée jusqu'à dix. Je pousse un cri en serrant les dents et les poings. Je parviens en un minimum de mouvements à attraper la plaquette sur la table. J'en retire un cachet mais mes tremblements le font s'échapper de mes doigts. Tant pis, j'en prends un autre et l'avale sans eau car je n'en ai pas sous la main. Ensuite, j'attends le calme promis après la tempête. Le téléphone sonne. Je ne bouge pas, je suis comme paralysée, cristallisée autour de cette douleur. Je respire par saccades entre deux cris. Je jette régulièrement un œil à l'horloge. Dix minutes passent, puis quinze, le mal a baissé d'intensité et je le cote encore à six. C'est à la porte que l'on sonne maintenant. Je pense que c'est Paul, il appuie toujours deux fois sur ma sonnette. Si seulement j'avais eu la bonne idée de lui donner une clé ! J'empoigne tout ce qui me reste de courage ainsi que le bord du canapé pour me relever. Debout, un tremblement de terre semble vouloir me faire tomber mais je résiste. Enfin ... la porte. Je tourne la clé dans la serrure et Paul entre.

« Alors, comment ça va aujourd'hui ? »

- Pas très ... »

Je n'ai pas le temps de terminer ma phrase qu'un gros coup de pompe me gagne et je m'évanouis dans un gouffre sans fond. Il est vrai que la présence de Paul me fait beaucoup d'effet, mais à ce point !

Quelque chose de froid et mouillé repose sur mon front. Je relève difficilement les paupières. Paul me maintient un gant de toilette au-dessus des yeux. Je ne suis plus dans l'entrée mais sur mon fauteuil. Je me crispe à nouveau et hurle, la douleur est remontée de deux crans.

« C'est ta jambe qui te fait souffrir comme ça ? »

J'acquiesce de la tête, ce qui me permet de ne pas desserrer les dents. Il se lève et pianote sur les touches de son portable. Il est vrai que c'est le moment d'appeler tous ses copains. J'ai plutôt envie qu'il me tienne la main.

« Allô ? Il faudrait que vous passiez d'urgence au 12 rue des Lilas. Dans combien de temps ? OK, merci. »

Puis il revient à mes côtés.

« Courage, j'ai demandé au médecin de garde de venir au plus vite. Pourquoi tu ne m'as pas appelé ? »

Je ne parviens pas à aligner deux mots alors je préfère me taire pour conserver mes forces et lutter contre le mal qui me ronge les os. J'entends la sonnette. Paul se précipite pour ouvrir. Un homme d'une cinquantaine d'années s'approche de moi. Il a une grosse sacoche noire à la main. Il l'ouvre et prend son tensiomètre. Mon bras est tellement serré que ça me coupe la circulation sanguine. Ensuite, il me tâte le front et regarde ma jambe.

« Racontez-moi un peu : quand avez-vous eu votre accident ? »

C'est Paul qui prend la parole :

« Lundi dernier.

- Et qu'avez-vous eu ? »

Je desserre les dents :

« Double fracture ouverte.

- Qui vous a opérée ?

- Lesage.

- Est-ce que vous êtes restée longtemps debout durant la journée d'hier ?

- (Paul) Oui, elle est allée travailler au café où elle est serveuse. Et tout à l'heure, elle a perdu connaissance à mon arrivée.

- La douleur est-elle continue ou plutôt comme les battements de cœur ?

- Battements.
- Avez-vous pris un antidouleur ? »

Je montre la plaquette.

« A quelle heure ? »

Je fais mine de ne plus savoir.

« Je vais vous administrer un peu de morphine, ça vous soulagera rapidement. »

Enfin une idée lumineuse. L'injection dans la fesse ressemble à la piqûre d'un gros moustique.

« Maintenant, essayez de prendre de plus amples inspirations, la douleur va plus vite se dissiper. »

En deux minutes, elle passe de huit à trois sur l'échelle de la douleur. Je pousse alors un gros soupir et un « Merci » sort de ma bouche.

« Je pensais m'être cassé une deuxième fois la jambe !

- Je vais vous ausculter. »

Avec une extrême douceur, il retire l'attèle. Paul me tient le pied et le médecin retire une à une les bandelettes. Elles sont tachées de sang, comme le pansement qui recouvre la plaie qui m'est également lentement retiré. L'homme à lunettes palpe ma jambe à divers endroits. Je surprends alors Paul prendre un morceau de bande ensanglantée et le glisser discrètement dans sa poche. Le médecin rend son verdict :

« Vous avez fait une hémorragie en restant trop longtemps debout. Vos veines abîmées sont encore fragiles et n'ont pas résisté. Le sang fait pression sur vos fractures et c'est ce qui vous fait souffrir. Je vais vous prescrire des injections pour aider votre organisme à l'éliminer. Vous devez aussi surélever votre jambe. Quand devez-vous voir le docteur Lesage ?

- Mardi. »

Paul apporte trois oreillers qui étaient dans ma chambre et les empile pour faire un superbe piedestale pour ma patte. Le médecin s'adresse à Paul :

« Vous êtes son mari ?

- (Paul) Non.

- (Moi) C'est lui qui m'a fait ça.

- Vous l'avez violentée ?

- (Paul) Mais non, c'est un accident de la circulation.

- Il faut que quelqu'un reste avec elle. (Il se tourne vers moi) Vous devez arrêter de travailler. Normalement vous avez reçu une attestation à l'hôpital pour bénéficier d'un arrêt maladie.

- Oui, mais je n'ai pas de contrat de travail. C'est au noir, je n'ai droit à aucune allocation. Si je ne n'y vais pas, je perds ma seule source de revenu.

- C'est difficile, je n'ai aucune solution à vous proposer. Je ne peux que vous encourager à ne pas bouger de votre fauteuil, vous êtes affaiblie et risquez une autre hémorragie. J'espère que la peur d'endurer à nouveau une telle souffrance vous fera réfléchir. Je préférerais vous faire hospitaliser. Vous serez soignée et vous pourrez récupérer.

- Non, je suis sortie de l'hôpital de mon propre gré. J'en assume les conséquences.

- Comme vous voulez. Excusez-moi ... mais votre visage ne m'est pas inconnu. Vous êtes déjà venue en consultation dans mon cabinet, je pense.

- (Je marque un temps de réflexion) Oui, c'était il y a quatre ans, je m'étais fait une entaille à la main. Je commençais juste mon métier de serveuse et je m'étais coupée en ramassant un verre cassé.

- C'est ça. Je vous ai recousue.

- Oui, regardez. On voit encore la cicatrice. »

Et je montre la paume de ma main où une fine trace blanche est encore perceptible.

« Je dois continuer ma tournée maintenant. Tenez ... des pilules de fer. Une par jour et mangez de la viande rouge et du lait. Il vous faut aussi une ordonnance pour deux injections. Mardi, Lesage avisera. »

Paul lui demande de la mettre à son nom en expliquant que je n'ai pas de mutuelle. Le médecin compréhensif écrit donc *Carbon P.* sur le document vert.

A ce moment-là, mon estomac émet un énorme gargouillis. Je souris un peu gênée.  
« Et le plus important, vous allez dire que je radote : repos complet. Je ne sais pas si vous vous en rendez compte mais ce n'est pas une blessure bénigne. Quant à vous, jeune homme, prenez bien soin d'elle ! »

Paul le raccompagne à la porte. Il revient et me prend la main.

« Je t'ai vu subtiliser un morceau de pansement. Faute d'une photo de moi, tu veux garder un peu de mon ADN ?

- C'est un peu cela. Tu te sens mieux ?
- Oui, c'est supportable. J'aurais préféré accoucher. Dans ce cas, la douleur est productive et elle a une fin quand l'enfant est sorti !
- C'est une fille ou un garçon ?
- D'après le médecin, une hémorragie.
- Te voilà entraînée pour fonder une famille.
- Oui, mais il faut être deux !
- Tu n'as pas de candidat ?
- Si, un beau jeune homme brun aux yeux verts. Il est un peu maladroit au volant mais il est prévenant et charmant. »

Je suis coupée dans mes éloges par un second gargouillis encore plus bruyant que le premier. Paul se remet alors à tripoter le clavier de son GSM.

« Allô, Maman. C'est pour te dire qu'il ne faut pas m'attendre pour le dîner. Je reste avec Delphine ... Je ne sais pas, je trouverai bien quelque chose ... C'est une bonne idée ... Oui, elle est affamée ... 12 rue des Lilas ... A tantôt.

- Ta mère est comme la mienne. Elle veut toujours savoir où tu es et ce que tu fais.
- C'est normal.
- Moi, je ne supporte pas ça. C'est pourquoi j'ai préféré vivre ma vie à 18 ans, seule et loin.
- C'est bien jusqu'au jour où on a besoin d'aide.
- C'est le prix à payer. »

Paul vient s'asseoir sur un pouf à mes côtés. Il me regarde et sourit. Ses mains prennent les miennes.

« A moi de te jeter des fleurs !

- Mais garde les pots !
- Tu es courageuse, forte, têtue, jolie et marrante. Je tâcherai de t'aider au maximum même si ta fierté doit en prendre un coup parce que je crois que... je t'aime. »

Il se penche vers moi et m'embrasse langoureusement. Je ferme les yeux et tout mon corps se détend. C'est l'instant magique digne de Disney où le prince embrasse la belle au bois dormant. Elle se réveille et se lève (le plus difficile pour moi) pour aller au bal. Euh, non ... c'est plutôt Cendrillon. Mais, si la vie peut avoir des airs de conte de fée, ça ne dure jamais longtemps car c'est le moment où la sonnette retentit de façon insistante.

« C'est ma mère ! »

Et il s'éloigne en se retournant pour m'envoyer un baiser volant. Il revient avec une dame portant deux sacs en plastique.

« Où je peux déposer ça ?

- (Paul) Donne. »

Et il part dans la cuisine, me laissant seule avec sa mère. C'est une femme plutôt enrobée. Elle a un look jeune : jeans, baskets. Je tente de me remettre assise pour montrer que j'ai de l'éducation mais ma jambe me rappelle douloureusement sa présence.

« Non, ne bougez pas. Paul m'a raconté ce qui s'est passé. C'est moche. Il a dû payer les réparations de sa voiture.

- Au moins elle est réparée, elle !
- Vous habitez seule ici ? (en détaillant la pièce du sol au plafond)
- Oui.
- Je vous ai apporté des carbonnades et de la purée.
- Un grand merci. »

Je n'ai jamais autant prononcé ce mot que depuis lundi.

« Vous voulez que je fasse un peu de ménage ?

- Non, je me débrouille et Paul me donne un coup de main. Ah, le voilà. »

Il ramène une assiette et des couverts. Puis il s'installe près de moi et commence à couper un morceau de viande. Quel rustre ! Il commence à manger à côté de moi qui meurs de faim. Mais la fourchette bien garnie finit sa course dans ma bouche.

« Bon je vais vous laisser. Venez un jour manger à la maison cette semaine, je vous ferai ma spécialité.

- C'est promis.
- Paul, vers quelle heure rentreras-tu ?
- Je ne sais pas Maman.
- Parce que ta tante Roberte vient vers 15 h. C'est la fête des mères aujourd'hui !
- Je sais. Tu m'excuseras auprès d'elle, mais je vais rester avec Delphine cet après-midi. »

Et Paul raccompagne sa mère à la porte.

« J'avais complètement oublié la fête des mères ! Je vais téléphoner à la mienne après le repas. J'ai trop faim. C'est quoi sa spécialité ?

- Le couscous.
- Miam.
- J'ai horreur de ça. Heureusement que ses carbonnades sont meilleures.
- Oui mais je n'ai pas encore bien senti le goût.
- J'arrive te donner la becquetée. »

L'estomac bien calé, je demande à Paul de me passer le combiné. Je compose le numéro de chez Maman et Val pendant que Paul va remplir ma machine à lessiver. Comme d'habitude, c'est ma sœur qui décroche :

« C'est à cette heure-ci que tu appelles !

- Oui, j'étais un peu trop occupée. Passe-moi Maman.
- Allô.
- Bonne fête !
- Mieux vaut tard que jamais.
- Je suis désolée.
- Certaines mères prendraient la mouche pour moins que ça.
- Je sais que tu n'es pas aussi rigide !
- J'ai appris à relativiser avec toi ! Merci, ma puce. Tu ne viens toujours pas demain ?
- Non, désolée. Je voudrais terminer. Mais ce n'est que partie remise.
- Elle est gentille ta nouvelle amie ? »

C'est alors qu'une sorte de décharge électrique se propage dans ma jambe. Je reste muette quelques secondes, concentrée pour ne pas émettre de bruit qui pourrait mettre la puce à l'oreille à mon infirmière de mère.

« Allô ? Delphine ! Tu es toujours en ligne ?

- Oui. J'ai le microphone du combiné qui déconne. A force de le faire tomber !

- Je te demandais comment était ta copine.
- C'est un ange.
- Alors, bon courage les filles ! A bientôt.
- Et encore bonne fête. »

Je pousse un long soupir de soulagement. Je rends le téléphone à Paul qui revient de la buanderie.

« Qu'est-ce que je peux faire pour t'aider ou te soulager ?

- J'ai une vieille hache dans la cabane de la cour. Un coup sec devrait suffire pour me sectionner la jambe.
- Ce n'est pas drôle !
- Je n'ai aucune envie d'être drôle ! »

Paul est resté toute la journée à mes côtés. Je suis parvenue à enfiler une robe de nuit à la place de mes habits de la veille. Je me suis assoupie pendant deux heures et il en a profité pour faire un brin de rangement et de nettoyage ; une vraie petite fée du logis. Il est aussi sorti chercher les médicaments prescrits par le médecin.

Seize heures approchent, l'heure de l'infirmière. J'en arrive à avoir peur de voir une blouse blanche car c'est devenu synonyme de douleur. Surtout que j'en ai eu ma part aujourd'hui. Je sais désormais ce que représente l'expression « faire un mal de chien ». Par contre, je n'en comprends pas l'origine. C'est bête et méchant pour l'espèce canine qui n'y est, en général, pour rien dans notre souffrance ; à moins que Médor ne vous ait trouvé à son goût. Si on revisite certaines expressions courantes, on peut les adapter. Ainsi, la rage de dents ; pourquoi ne s'applique-t-elle qu'à nos molaires, canines ou encore incisives souffrantes ? Pourquoi ne peut-on se plaindre d'une « rage de cerveau » quand on a la migraine ? Dans mon cas, je parlerais volontiers d'une « rage de jambe ».

J'en viens à réduire la quantité de liquide que j'ingère afin de limiter le nombre de fois où il faut me lever pour vider ma vessie. Je calcule la nécessité de chacun de mes mouvements. Lorsque tout notre corps fonctionne correctement, on ne se rend pas compte de la chance que l'on a. Je ne connaissais pas la vraie douleur avant ; celle qui vous suce la moelle et vous laisse sans force. On devient incapable de penser à autre chose qu'au meilleur moyen de l'apaiser à n'importe quel prix. Maintenant, la douleur est devenue mon lot quotidien. Comment je me sentais avant ? J'ai oublié. Je vis au rythme des battements d'un deuxième cœur qui s'est créé dans ma jambe droite au moment de l'impact avec le pare-chocs avant de la voiture de Paul.

La femme en blanc arrive et s'occupe de mes pansements :

« On vous les a changés aujourd'hui ?

- Oui. Ce matin, on a dû faire appel au médecin de garde car je ne me sentais pas très bien.
- (Paul) C'est un euphémisme ! Tu hurlais de mal. »

Il va chercher une piqûre dans le frigo et la remet à l'infirmière. Elle expulse l'air qui se trouve à l'intérieur avant de m'injecter le liquide glacé dans les veines. Après avoir raccompagné la blouse blanche jusqu'à la porte, Paul revient près de moi.

« Tu sais que j'ai établi une échelle pour noter l'intensité de la douleur ?

- Fais-moi part de ta découverte.
- Les niveaux 1 et 2 sont supportables. 1 : je ressens une gêne plus ou moins forte, et 2 plutôt des tiraillements mais ça n'affecte pas mon comportement. Au niveau 3, ma respiration change. Elle devient saccadée et parfois, je la bloque inconsciemment.
- Attends, je prends de quoi noter.
- Au 4<sup>ème</sup> niveau, je me crispe, mon corps se raidit et j'agrippe ce qui me tombe sous la main. Au niveau 5 apparaissent les grimaces en tout genre. Niveau 6, je pousse de petits gémissements en plus des autres comportements cités avant. 7<sup>ème</sup> niveau, mes gémissements sont plus audibles et je commence à transpirer. Au niveau 8, je crie. Si mes

cris s'intensifient, c'est que je suis passée au niveau 9. Et le 10<sup>ème</sup> niveau est atteint quand on m'entend hurler. A ce stade, je n'ai plus aucun contrôle. Je serais capable de me cogner la tête contre le mur pour perdre volontairement connaissance ou, qui sait, prendre une hache pour me sectionner la jambe. Te voilà prévenu. Si tu es, un tant soit peu observateur, tu décèleras mon niveau de douleur.

- J'en prends bonne note, Professeur. Je devrais peut-être réquisitionner ta hache par mesure de sécurité. Après l'échelle de Richter, on devrait homologuer l'échelle Morel.
- Ne te moque pas !
- Je ne me moque pas. Je t'admire. Tes réflexions sont parfois étonnantes. Tu devais être une bonne élève.
- Seulement dans les cours qui m'intéressaient. Mais mon échelle est subjective. Ca dépend du seuil de tolérance de chacun. Par exemple, mon niveau 4 peut correspondre à ton niveau 7.
- Tu me prends pour une mauviette !
- C'est connu que les hommes supportent moins bien la douleur. C'est la raison pour laquelle ce sont les femmes qui accouchent. Les hommes s'évanouiraient à la première contraction !

A ce moment, ma jambe me rappelle le récent passage de l'infirmière.

« Laisse-moi deviner. »

Il consulte son pense-bête.

« Niveau 5. Tu serres ta couverture et tu fais une grimace.

- Bonne observation. Donne-moi un cachet avant que ça passe à 6. »

Les minutes et les heures s'égrènent lentement et Paul me surprend en train de regarder ma montre.

« Tu ne comptes quand même pas travailler ce soir ? »

Je ne dis rien car je réfléchis.

« Si tu me réponds que si, je t'attache à ce divan ! Tu n'as pas quelqu'un qui te remplace quand tu es malade ?

- Je ne suis jamais malade ! »

Je tente de me redresser mais je ne parviens qu'à pousser un gros « Aïe ».

« Dois-je aller chercher la corde dans mon coffre ?

- Arrête de raconter des bêtises et passe-moi le téléphone et mon carnet d'adresses, s'il te plaît.
- Je vois que tu deviens raisonnable. »

Je pianote sur les touches.

« Allô.

- Corinne. C'est Delphine. J'aurais besoin que tu me renvoies l'ascenseur pour ce soir
- Tu dois avoir une grosse tuile pour ne pas aller bosser. La grippe, la gastro ne sont pas parvenues à te clouer au lit. Alors, qu'est-ce qui t'arrive, ma belle ?
- Un accident ... une voiture m'a renversée lundi.
- Aïe ... bilan ?
- Une jambe cassée
- Tu auras besoin d'un remplacement pour plus d'un soir !
- Non. Je reprendrai mon service vendredi prochain.
- Tu es optimiste ! Pour remettre un pied devant l'autre, il te faudra au moins trois ou quatre ...
- Mois !
- J'allais dire semaines. C'est si grave ?
- Double fracture ouverte du tibia, fracture du péroné, luxation du genou et une ou deux autres bricoles.

- Ouf ... et comment comptes-tu faire en une semaine ? Invoquer un miracle ?
- J'ai déjà travaillé vendredi et samedi.
- Avec des béquilles ?
- Une seule pour garder une main libre pour le plateau.
- T'es une crac. Je passerai te voir avant de prendre ton service. A quelle heure tu commences ?
- Vingt heures.
- OK. A tantôt. »

Je rends le téléphone à Paul.

« J'ai droit à une semaine de répit !

- Il t'en faudrait plus. C'est qui ta copine ?
- Corinne travaillait au *Grincheux* avant moi. Quand elle a trouvé une place déclarée et mieux payée, je l'ai remplacée. On a gardé le contact. Quand elle a un problème avec ses enfants ou autre, je la dépanne en jouant les baby-sitters. Elle me dit toujours qu'elle attend de me renvoyer l'ascenseur. C'est la première fois. Elle va passer tout à l'heure.
- Bon, tu as faim ?
- Oui, j'ai une dalle pas possible !
- Je cours aux fourneaux. »

Il sort de la cuisine environ trente minutes plus tard avec une assiette contenant une substance jaune noirâtre et une autre blanche. C'est une omelette et de la purée. Mais l'omelette a brûlé et les pommes de terre étaient toujours dans leur jus de cuisson quand elles ont été mélangées avec de l'huile et du lait. Malgré l'aspect peu engageant, j'avale une bouchée. Je ne peux m'empêcher d'afficher une horrible grimace.

« Tu as mal ? Niveau 5, c'est ça ?

- Non, c'est infect ! Laisse-moi préparer un souper digne de ce nom. »

Mais ma tentative de remise sur pied est encore plus douloureuse que la précédente. Il faut que je me résigne soit à mourir de faim soit à manger la mixture de Paul. Mais ce dernier propose d'aller acheter quelque chose à la friperie. De grosses grasses frites et un hamburger, ça vous remplit un estomac !

Vers 19h 30, on sonne. C'est Corinne. Paul la fait entrer avec un sourire béat. Il faut dire qu'elle est habillée très sexy : un top blanc moulant et décolleté, une jupe noire simple mais courte, ses cheveux blonds en parfait chignon, ses yeux bleus soulignés par un maquillage un peu voyant.

« Tu fais toujours beaucoup d'effet aux hommes !

- Je me fais vieille pourtant. Déjà quarante piges, tu sais. Parlons de toi. Montre-moi dans quel état tu t'es mise. »

Elle soulève doucement la fine couverture grise qui me recouvre les jambes.

« Ils étaient en panne de plâtre ou quoi ?

- Non, Il faut attendre que ça cicatrise. Il y a un trou sous le pansement.
- Beurk ! J'aurais jamais pu faire infirmière. »

Et elle repose délicatement ma couverture.

« T'en fais pas, j'assume pour toi ce soir. Comment tu feras pour la suite ?

- A cloche-pied.
- Il faudra un jour me montrer comment tu fais.
- Promis.
- Tu as l'air crevée.
- J'ai un peu forcé hier. Je paie les pots cassés aujourd'hui.
- Il faut vraiment que tu ne tiennes plus debout pour jeter l'éponge.
- Tu me connais. Je suis coriace. Mais aujourd'hui, je ne tiendrais pas une heure.
- Tu as peur que le boss prenne quelqu'un d'autre ?

- Oui, il me l'a clairement dit. S'il me remplace, ce sera définitif. Avec toi, c'est différent. Il sera content de te revoir.
  - Moi, beaucoup moins. Je m'arrangerai pour qu'il ne te fasse pas trop de misères.
  - Tu es une vraie amie. Merci.
  - Je vous laisse sinon je serai en retard à TON poste. Soigne-toi bien, ma belle ... avec ton mignon infirmier.
  - Il n'est pas infirmier. Il soigne juste ses remords à mes côtés parce que c'est lui qui m'a mis la jambe en puzzle.
  - (Paul) Arrête, je ne suis pas responsable
  - (Corinne) Je vous laisse à votre petite scène de ménage. Au revoir. Je connais le chemin. »  
Et elle sort précipitamment en claquant la porte.
- « Pourquoi tu rabâches toujours que je t'ai blessée. On va me prendre pour un fou du volant ou un criminel.
- C'est très excitant. Tu n'es pas au courant que les femmes aiment les brutes au grand cœur ?»
- Je pense m'être endormie vers 21 h. Je n'ai même pas entendu Paul sortir en claquant la porte.

## Lundi 12 mai : Fin de la mascarade

Je m'éveille vers neuf heures. Sur la table basse, Paul a préparé hier soir ma tablette de cachets, un verre d'eau, une tasse de lait, deux tartines au fromage emballées dans du papier aluminium et le téléphone. Sur un petit bout de papier, il a écrit : « *Je te téléphonerai à 10 h 30. Appelle en cas de pépin. Je t'aime. Paul* ». La douleur est moindre qu'hier matin mais elle reste à un niveau élevé. J'avale rapidement mon médicament. Il en reste peu. J'ai oublié de demander une ordonnance au médecin de garde. Il faudra tenir jusqu'à mon rendez-vous demain matin avec Lesage. Ce sera serré ! Je dévore les tartines et bois le lait. Paul a tout prévu pour m'économiser. Malheureusement, je suis obligée de me lever pour soulager ma vessie. Je reporte le plus tard possible ce déplacement. Mais si je veux garder mon canapé sec, je dois me résigner à prendre mon courage à deux mains. Comme je suis seule, je n'ai pas peur d'énumérer les plus beaux jurons de mon répertoire, accompagnés de cris et de gémissements. De retour dans le fauteuil, je sèche mes larmes d'un revers de manche.

Comme prévu, le téléphone sonne à 10 h30. Je décide de faire une petite blague à Paul. « Allô, vous êtes bien chez Mademoiselle Morel. Je ne suis pas disponible pour le moment en raison d'un accident. Veuillez laisser votre message après le bip. BIIP.

- Salut, c'est Paul. (Il est sérieux ! Joue-t-il aussi la comédie ?) Je te téléphone juste pour savoir comment tu vas. J'ai aussi une grande nouvelle à t'annoncer mais comme tu n'es pas là, tant pis. Bisous. »

Il va raccrocher ! Je crie :

« Attends !

- Ah, tu es là ?

- C'est quoi cette nouvelle ?

- C'était juste pour piquer ta curiosité au vif et ça a fonctionné, Mademoiselle le répondeur téléphonique.

- Je pensais que tu avais vraiment marché.

- C'est l'arroseur arrosé. Alors, comment va ta jambe ?

- Attends, je te la passe. »

J'entends Paul crier :

« Allô ? Allô ?

- Excuse-la. Elle n'a pas beaucoup de conversation. Aïe ... je l'ai vexée, je crois.

- D'accord, je reformule ma question : comment vas-tu ? Bien dormi ?

- Oui, ça peut aller.

- J'ai pris mon après-midi.

- N'oublie pas de garder quelques heures pour m'accompagner demain. Je ne veux pas aller seule chez Lesage.

- Il n'y a aucun problème. C'est prévu. Je viens à midi. Tu as mangé les tartines ?

- Oui, mais il faudra prévoir juste encore une chose la prochaine fois.

- Quoi ?

- Une couche culotte !

- Je le note sur ma liste de courses. A tantôt ! Bisous. »

Je reste allongée, immobile jusqu'à 11 h 55. Là, je trace mon chemin de croix jusqu'à la porte que j'entrouvre en attente de l'arrivée de Paul. La sonnette retentit à 12 h 05.

« Pousse la porte ! C'est ouvert. »

Paul pénètre rapidement dans le salon et s'agenouille près de moi. Il dirige sa main vers mon visage. Je m'attends à une douce caresse sur la joue ou dans les cheveux. Mais il pose sa paume sur mon front.

« Tu as encore de la fièvre.

- Il fait chaud ici, c'est tout.

- Ca va ?
- C'est une question tellement galvaudée à laquelle je réponds par habitude : ça va.
- Alors ... comment vas-tu ?
- Idem. Fais preuve d'originalité.
- Mmm... qu'est-ce que tu ressens ?
- Ca implique plus de sincérité et un vrai questionnement. Après introspection, je te répondrai : de la peur, de la frustration et de l'injustice.
- Ce n'est pas vraiment la réponse que j'attendais.
- Comment te sens-tu ?
- Je vais très bien ... aïe. C'est flagrant, non ?
- Je vois surtout que je te prends en flagrant délit de mensonge.
- Et tu en es où dans tes niveaux de douleur ?
- Je plafonne à 7 et je carrelage à 3.
- Tu ... carrelages ?
- Le contraire de plafonner ! Je parquette fonctionne aussi.
- On peut dire que tu moquettes alors.
- Là, tu te moques !
- On peut faire un passage aux urgences. Si ce n'est pas grave, tu ressorts. Je serais plus tranquille.
- Pour quoi faire ? Je vois le spécialiste demain. Vingt-quatre heures, ce n'est pas long. Laisse la place pour les vraies urgences.
- Comme tu voudras. Je suis passé en vitesse dans une sandwicherie. Ainsi, tu pourras manger couchée. J'ai pris une spécialité : jambon à l'os, gouda, œufs, mayonnaise et crudités.
- Magnifique. »

J'ingurgite donc la spécialité du *Mange Tout*, fameuse fabrique de sandwichs de la ville. Paul me dit que la police recherche toujours le responsable de l'accident. Mais, vu le peu d'éléments en sa possession, l'espoir est mince qu'on le retrouve un jour. A moins que, perclus de remords, il aille se dénoncer lui-même.

« Et ton trophée d'hier, tu l'as encadré ?

- De quoi tu parles ?
- Du pansement.
- Il sert en effet d'ornement mais pas chez moi.
- Tu l'as revendu aux enchères en disant que c'est du sang de célébrité ?
- Non. Il est noué à un barreau de la porte d'une petite chapelle à la sortie de la ville.
- C'est un rituel de magie noire pour que je tombe éperdument amoureuse de toi, comme les poupées vaudoues ?
- Je n'ai pas besoin de faire appel à la sorcellerie pour que tu tombes dans mes bras.
- Juste de ta voiture ! Alors que signifie ce petit rite ?
- Depuis tout petit, j'ai entendu dire qu'il fallait faire cela pour demander la guérison d'une blessure. J'ai pensé que tu n'avais rien à perdre que je le fasse.
- Et à qui as-tu demandé cette faveur ?
- A Saint Achaire.
- Je te croyais plus cartésien.
- Les croyances populaires ont souvent un fond de vérité.
- Alors, je remets mon triste sort dans les mains charitables de ton saint local. »

Vers 13 heures, on sonne à la porte.

« C'est sûrement l'infirmière.

- Je vais ouvrir ! »

J'entends la clé tourner dans la serrure.

« Bonjour, je suis la sœur de Delphine. Elle est là ?

- Oui, entrez. Elle sera sûrement contente de vous voir. »

Valérie ! Mais qu'est-ce qu'elle fait ici ? Vite, je pousse mes béquilles sous le fauteuil. J'ajuste ma couverture afin qu'elle me cache entièrement les jambes. Quand Val entre dans la pièce, elle me regarde intriguée.

« Salut la puce ! (J'ai horreur de ce surnom.) Ca ne va pas ?

- Je suis un peu grippée. »

Elle fait mine de s'asseoir à côté de moi, quasi sur mes jambes.

« Ne t'approche pas trop, tu pourrais attraper mes microbes.

- Tu t'es coupé les cheveux. Il était temps ! (elle a toujours été jalouse de mes longs cheveux) Tu es blanche comme une morte. Qu'est-ce que tu t'es fais au front ?

- C'est rien, je me suis cognée en entrant dans une voiture. »

C'est presque vrai, sauf que c'est la voiture qui m'est rentrée dedans !

Paul écoute en fronçant les sourcils mais ne dit rien. Quand ma sœur détourne le regard, je pose l'index sur ma bouche pour lui signifier « *Tais-toi !* »

« Tu as vu un médecin ?

- Non, je me soigne avec ce que j'ai. »

Elle prend la plaquette de cachets sur la table.

« Dis donc, c'est un peu fort ça pour un état grippal. Comment tu as eu ces médicaments ? Ils sont prescrits en cas de traumatismes.

- C'est quand je me suis foulé la cheville cet hiver.

- Tu ne m'en as jamais parlé. »

Toujours ce côté maternisant, ça m'énerve !

« Parce que ce n'était pas grand chose.

- Si c'était à cause des rollers, tu as bien fait de te taire. Maman ne voulait pas que je te les achète pour ton anniversaire.

- Non ... c'était au boulot. Je te présente Paul, un ami.

- (Val, d'un air moqueur) C'est bien, tu t'es fait deux amis en une semaine : Paul et Paulette ! Si tu ne voulais pas que je te dérange, il fallait me le dire. Et tes travaux de tapisserie, c'est terminé ?

- Je n'ai pas encore commencé. Avec cette grippe ...

- Je vais dire bonjour à ton petit coin et je reviens. Ne faites pas de bêtises pendant mon absence ! »

Ma sœur s'éclipse. Paul s'approche et me chuchote :

« Qu'est-ce que tu fais ?

- Je fais illusion. Je feins d'avoir la grippe au lieu d'une jambe en kit. Continue à faire comme si de rien n'était. »

Val revient.

« Tu as besoin d'un marchepied ! Tu n'es pas encore assez grande pour atteindre le robinet ? J'ai aussi ramené le coussin qui traînait dessus. Tu t'endors parfois dans tes toilettes ou quoi ?

- Ca m'arrive quand j'ai trop travaillé. Le coussin m'évite d'avoir la marque des antidérapants du marchepied sur la tronche ! »

Comment la faire partir avant l'arrivée de l'infirmière ?

« Vous désirez boire quelque chose ? »

J'aurais préféré que Paul continue à se taire. On sonne à la porte. Pourvu que ce soit un témoin de Jéhovah et pas l'infirmière. Paul se lève mais ma sœur le bat de vitesse.

« Laissez, j'y vais. Restez en amoureux. »

Paul se tourne vers moi :

« Elle est comique ta sœur !

- Oui, elle aurait aussi dû faire carrière. Avec toi, il n'y aurait que des clowns sur terre.

- Pourquoi tu ... »

A ce moment-là, l'infirmière (la même que vendredi) entre dans la pièce avec ma sœur sur les talons, celle-ci affiche une tête encore plus intriguée que tout à l'heure. Ce n'était donc pas quelqu'un qui venait prêcher la bonne parole mais une femme qui vient soigner ma mauvaise guibole !

« Comment ça va aujourd'hui ?

- Bien.

- (Val) Qu'est-ce que ce doit être quand ça ne va pas ! Elle est pâle comme un linge. »

L'infirmière soulève la couverture. Je baisse les yeux et je sens que je rougis. Je n'ose pas regarder Valérie. La femme commence son travail. Pour le retrait des bandes, Valérie soulève délicatement mon pied. Je la regarde d'un coup d'œil furtif. Elle me dévisage d'un air désapprouvateur. Lorsque la femme en blanc termine de retirer tout ce qui recouvre ma jambe, Valérie rompt le silence.

« Je comprends maintenant à quoi servent ces cachets. Pourquoi tu n'as rien dit ?

- Je ne voulais pas vous inquiéter, toi et maman.

- Pour une entorse ou un rhume, je comprends que tu nous le caches mais là .... C'est une fracture ouverte et ils t'ont opérée.

- Oui. (Je tente de détendre l'atmosphère) Le chirurgien a fait un peu de mécano : des vis ici, une plaque là.

- Arrête tes blagues idiotes. (Zut, ça n'a pas marché !) Et comment c'est arrivé ?

- Un accident de circulation.

- Tu étais en voiture ?

- (Pourquoi tout le monde me pose la même question ?) Non, j'étais devant.

- Tu étais assise à l'avant d'une voiture ...

- Mais non, j'étais ... Aïe (l'infirmière fait une fausse manœuvre)...

- (l'infirmière) Désolée.

- Tu étais où ?

- (en grimaçant de mal) Devant le nez de la voiture.

- Et elle t'a renversée. Tu sais qui c'est au moins ?

- Oui, c'est Paul.

- Quoi ? (en jetant un regard assassin à l'accusé)

- Enfin, c'est pas sa faute. Une voiture l'a percuté par derrière.

- Et c'est arrivé quand ?

- Lundi dernier.

- On t'a téléphoné la semaine passée et tu nous as raconté des bobards ! Ce n'était pas chez Paulette ou même Paul que tu étais, mais à l'hôpital !»

L'infirmière rattache l'attèle. Paul amène du frigo une piqûre prescrite par le médecin hier.

« Excusez-moi d'interrompre votre conversation. Mais il semble que votre jambe soit plus gonflée que vendredi. Vous êtes restée longtemps debout ?

- (Paul) Elle a repris le travail.

- (Et Valérie d'intervenir aussitôt) Quoi ? Déjà ? Mais tu es folle ma pauvre fille !

- (l'infirmière) Et qu'est-ce que vous exercez comme profession ?

- (ma sœur qui adore répondre à ma place) Madame est serveuse dans un bar pourri parce qu'elle n'a pas daigné finir ses études.

- Arrête, c'est ma vie et mes choix. On n'a pas tous envie de rester la fifille à sa maman.

- Peut-être mais moi, je ne suis pas obligée d'aller travailler en étant éclopée !

- (Paul) Arrêtez toutes les deux. On dirait une dispute de gamines ! »

Ma respiration est aussi rapide que si j'avais couru un cent mètres. Je garde les yeux baissés comme une enfant qui boude. Paul me pose un baiser sur la joue avec un « Je te laisse. A demain ! ». L'infirmière s'en va aussi après l'injection, en lançant juste :

« En tout cas, vous devriez plus vous préoccuper de votre santé pour ne pas le regretter plus tard. A demain.

- (Val) Voilà un discours plein de bon sens. Bon, arrête de faire la tête. Je m'excuse de m'être emportée. Mais la situation dans laquelle tu t'es fourrée me dépasse. J'allais venir te donner un coup de main pour tapisser et je te retrouve quasi amputée.

- Tu ne trouves pas que tu en rajoutes un peu ?

- Et Maman, je lui dis quoi ?

- Rien. S'il te plaît, laisse-la tranquille. Elle a déjà eu son quota d'embarras depuis douze ans.

- Bon, d'accord. Mais, tu dois me promettre qu'en cas de pépin, tu me préviens. Et autre chose : pour ta rééducation, c'est moi qui m'en occuperai. »

Je souris et l'atmosphère se détend. Valérie me serre dans ses bras.

« Je resterai toujours ta grande sœur, ne l'oublie pas. »

J'ai envie de pleurer, de lui dire « Sors-moi de cette galère ! » mais je suis une fière et j'aime trop l'indépendance que j'ai gagnée.

« Quel orthopédiste t'a opérée ?

- Tu ne le connais sûrement pas !

- Dis toujours

- Lesage.

- Thierry Lesage ? »

Je me rappelle la scène au café où un de ses amis l'a prénommé ainsi.

« Oui. Comment tu le sais ?

- Il a une bonne réputation. Il opère aussi dans la capitale. Tu as eu de la chance. Tu aurais pu tomber beaucoup plus mal. Certains chirurgiens sont réputés pour leurs bourdes. Ils doivent alors s'y reprendre plusieurs fois pour rectifier le tir et réparer leurs erreurs.

- De quel genre ?

- Je ne veux pas t'effrayer. Rassure-toi. Tu as eu un des meilleurs.

- J'allais oublier ... j'ai promis d'appeler Maman à mon arrivée. Tu permets ? »

J'écoute attentivement la conversation :

« Allô, Maman. Je suis chez Delphine ... oui elle est occupée avec sa copine ... une fille très sympa. Elles ont l'air de bien s'entendre ... les motifs du papier peint ? Des béquilles (je jette un regard d'incompréhension à Valérie qui rectifie aussitôt) euh non ... des jonquilles ! Je vais te laisser pour aller leur donner un coup de main. A ce soir, Maman. »

Je n'aurais jamais cru qu'elle pourrait garder un secret. Elle me laisse ensuite faire ma sieste quotidienne. Je m'éveille en fin d'après-midi. Ma sœur propose alors :

« Je vais nous préparer quelque chose à becqueter.

Elle est nulle en cuisine mais ça ne peut pas être pire que celle de Paul.

« Il n'y a plus rien dans ton frigo. Je vais faire les courses. De quoi as-tu envie ?

- Du lait et des yaourts. »

Elle revient du supermarché avec des fruits, des légumes, de la viande et mes produits lactés.

« Le calcium, c'est bien. Mais il te faut aussi des vitamines pour rester en bonne santé.

- Tu sais que je n'aime pas beaucoup les fruits.

- Eh bien, force-toi. »

Et elle me fourre une banane dans les mains avant de se cacher dans la cuisine. Un peu plus tard, elle m'invite à passer à table. Machinalement (sûrement une déformation professionnelle), elle me relève et descend ma jambe de sa montagne de coussins. Elle ne

remarque pas que mes yeux pleurent, que mes mains se crispent et que j'ai bloqué ma respiration. Elle prend mon bras et le passe autour de son cou. Au moment de me remettre debout, elle comprend enfin et s'arrête net :

« Tu ... tu préfères rester allongée ? »

Un signe de tête et lentement, elle m'aide à retrouver ma position initiale. Je reprends mon souffle.

« C'est affreux de te voir souffrir comme cela. Il faut que tu manges quand même. Je vais chercher des oreillers. Elle m'en cale deux dans le dos. Je peux enfin apprécier les talents culinaires très limités de ma sœur qui m'apporte une assiette sur un plateau. Au menu de ce soir : steak, frites et salade. Elle a même coupé la viande en morceaux car, vu ma position, il n'est pas aisé de manier des couverts correctement.

« C'est très recherché comme repas. Mais j'ai horreur de la salade. Je ne suis pas un lapin.

- Tu es vraiment difficile, on dirait un enfant.

- J'ai fait un effort ; j'ai mangé ta banane. Alors, j'ai le droit de faire l'impasse sur ta salade. »

Je finis mon assiette. Avant de reprendre une position allongée, j'avale l'avant-dernier cachet de la plaquette. Il faut qu'il me permette de tenir jusqu'à demain matin. Paul appelle pour prendre de mes nouvelles et me souhaiter une bonne nuit. Il viendra me chercher à 9 h 30. Vers 19 h, Val m'embrasse :

« Je te téléphonerai pour savoir ce qu'a dit le médecin. »

Et elle reprend la route du retour. Je ferme les yeux en pensant à demain. Peut-être que Lesage ne remarquera rien d'anormal. Ma jambe peut retrouver une taille de guêpe pendant la nuit. Qui vivra verra !

## Mardi 13 mai : Revanche sur le billard

Ce matin, j'ai rendez-vous à 10 h chez le docteur Lesage. Je redoute car je me sens épuisée. Je prends mon dernier antalgique. Il faut bien une heure avant que ma jambe s'endorme un peu et me laisse me préparer. Un peu de maquillage parvient difficilement à cacher mon teint pâlichon. J'ai des valises sous les yeux aussi grandes que celles d'un touriste pour l'Alaska. Ca fait illusion car Paul me sort :

« Tu as bonne mine ! »

Il s'est libéré deux heures pour m'accompagner. Je manque de m'endormir durant le trajet vers l'hôpital.

La salle d'attente de Lesage est bondée. Pourtant, nous ne sommes qu'un quart d'heure à l'avance. Ca ressemble à la cour des miracles : bras en écharpes, béquilles, chaises roulantes. Impossible de trouver une place assise, surtout qu'il m'en faut beaucoup !

« Attends, je reviens. »

Et Paul sort cinq minutes. Il revient avec un fauteuil roulant. Un peu mal à l'aise, je m'y installe sous les yeux des autres éclopés. On se gare dans un coin et une longue attente commence. Cette salle porte bien son nom. Une heure plus tard, un infirmier finit par venir nous voir (sûrement afin d'éviter qu'on se décourage) et nous annonce :

« Le docteur a eu une intervention urgente. Il va arriver. »

Avec la chaleur ambiante, j'ai les yeux qui se ferment tout seuls. Mais si moi je m'endormirais bien, une autre partie de mon corps se réveille et je n'ai plus rien pour arrêter cette douleur croissante. Le cachet avalé trois heures plus tôt ne diffuse plus assez ses bienfaits dans mon sang. Des gouttes de sueur commencent à perler sur mon front. Je serre mon mouchoir de toutes mes forces. Paul me prend la main.

« Tu as mal ?

- Je somatise à mort !
- Niveau 6 ?
- (avec un sourire grimaçant) Aux frontières du 7. »

Il a vraiment pris au sérieux notre conversation de dimanche. Soudain, demi-soulagement, le médecin apparaît. On entend des soupirs et des sourires apparaissent sur certains visages. Nos corps, engourdis par la chaleur, se redressent comme un régiment de soldats prêts pour l'inspection de leur général. D'un coup d'œil rapide, il dévisage tout le monde. En me pointant du doigt, il dit d'un ton autoritaire :

« Vous, en premier ! »

Pour dissiper le malaise par rapport aux autres qui attendent depuis plus longtemps que moi, je proteste :

« Mais, je ne suis pas la première ! ».

- Entrez ! ».

Paul me poussette jusque dans un bureau blanc.

« Rappelez-moi votre nom.

- Morel. »

Et il sort un dossier d'un grand tiroir coulissant.

« Un confrère m'a appelé hier matin pour me dire qu'il s'était occupé d'une de mes patientes accidentée le lundi précédent. Je me suis tout de suite douté que c'était vous. Il m'a fait un topo de ses observations. Quand je vous ai vue dans la salle d'attente avec votre teint cadavérique, je me suis dit qu'il fallait que je vous ausculte rapido. Bon, on va voir ça. Allez vous allonger sur la table d'examen. »

Il baisse le fauteuil au maximum. Paul m'aide à m'extirper de la chaise. En position verticale, je ressens un léger malaise qui n'échappe pas au regard de Lesage. Enfin, me voilà couchée. Il commence par prendre ma tension.

« Elle est assez basse et vous êtes fiévreuse. Avez-vous eu des pertes de connaissance ?

- Non (en baissant les yeux). »

Ma jambe est alors mise à nu sous le regard expert du chirurgien. Les pansements sont trempés de sang. Puis, il commence à la palper de la cheville jusqu'au genou. Je mords sur ma chique et plante mes ongles dans le skaï du fauteuil.

« Il faut passer un scanner. Il y a une grosseur anormale près de l'os. Vous semblez avoir fait une hémorragie. Votre pied est gonflé de sang. Il faudra vous poser un drain. Je vous avais dit de revenir au moindre signe inquiétant. Il faudra rester un peu plus longtemps cette fois. En une semaine, votre état général s'est dégradé et vos blessures se sont envenimées. Le repos est indispensable à la guérison.

- Je n'y ai droit que du lundi au jeudi.

- Pourquoi êtes-vous retournée au travail ! ?

- Je n'ai aucune couverture sociale. Je ne peux vivre d'amour et d'eau fraîche, surtout que je n'ai que l'eau !

- C'est du suicide.

- Donnez-moi juste des médicaments ou des injections. Je ne peux pas rester et financer une autre opération. »

Paul intervient.

« Mais ce sera à charge du gars qui a provoqué l'accident.

- On ne le retrouvera jamais. Moi, je n'ai rien vu.

- Mais je t'aiderai.

- Non. La dernière fois que j'ai dépendue de quelqu'un, il m'a plaqué en me laissant toutes les factures.

- (Lesage) Je n'ai pas besoin de connaître votre vie. Je vous exhorte juste à rester, le temps de vous remettre d'aplomb. Vous ne pouvez tout de même pas travailler dans cet état. Une heure debout et vous tomberez de douleur. La circulation sanguine se fait très mal dans votre cheville et votre pied. Il faut surélever votre jambe. Vous allez passer le scanner et je prépare votre admission. »

Je m'y résigne, trop crevée pour résister. La descente de la table s'apparente à une vraie torture. Paul voit ma détresse. Il s'adresse au chirurgien :

« Il faudrait lui donner quelque chose. Elle souffre le martyr.

- Elle l'a un peu cherché !

- (moi) Assommez-moi avec votre presse-papiers, ça me coûtera moins cher.

- (Lesage) On va abrégé vos souffrances.

- (moi) C'est ce qu'on dit pour un animal qu'on va euthanasier !

- Si vous étiez un cheval, vous seriez déjà morte !

- Je ne vous demande pas de me faire récupérer le galop au pas de course. Je veux juste pouvoir trotter à nouveau.

- Et c'est impossible sans repos ! »

Un infirmier me fait une injection dans la cuisse droite. La douleur cesse d'hurler pour seulement murmurer. Nous prenons alors la direction du scanner qui est libre. Paul me conduit dans une grande salle contenant une machine en forme de tunnel. On me couche sur un plateau, m'injecte un liquide dans les veines et je glisse vers le tunnel. Une fois à l'intérieur, je sens une sorte d'oppression grandissante dans ma poitrine. Ma respiration devient sifflante et je peine à emplir mes poumons d'air. Ça babelute sec dans la cabine de contrôle. Un type se penche vers le micro et un « C'est fini ! » résonne. Je ressors alors de cet espace étroit. L'infirmier remarque mon problème respiratoire.

« Vous auriez dû prévenir que vous étiez allergique à l'iode.

- Je ne ... le savais ... pas. C'est ... mon premier ... scanner !

- Restez calme. Vous faites une crise d'asthme. Je vais chercher de quoi la faire passer. »

J'ai droit à la troisième injection en moins d'une demi-heure ! J'aurai bientôt plus de produits en tout genre que de sang dans mes veines ! On me remet dans la chaise et je rejoins Paul. J'ai encore des difficultés à reprendre mon souffle.

« Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? Un scanner ou un test d'effort ? Tu es toute essoufflée.

- J'ai fait ... une crise.
- Ils t'ont donné un autre antalgique ?
- Non, une crise d'asthme ! ... J'ai l'impression .... d'être un poisson ... hors de l'eau ! »  
Le temps d'atteindre l'ascenseur et j'ai retrouvé une respiration normale.

« Tu as déjà eu ce genre de réaction avant ?

- Il y a longtemps, quand j'étais adolescente. J'ai eu une crise pendant un cours de gym. C'est tout. »

Au quatrième étage, une infirmière dont le visage m'est familier nous conduit à la chambre 418.

« Vous voilà de retour !

- Un pépin imprévu. Voici les consignes de Lesage ... euh ... du docteur Lesage.
- Ici, on l'appelle toutes Thierry et la moitié des infirmières sont amoureuses de lui, comme ses patientes d'ailleurs !
- Ce n'est pas mon cas. Moins je le vois, mieux je me porte. »

Paul remet le document et on m'attribue un lit. Ma jambe est alors soulevée par un système de poulie. Paul a l'air plus inquiet que moi. L'infirmière le rassure :

« Ne vous en faites pas, on va veiller sur votre cousine.

- (Paul) Ce n'est pas ma cousine !
- (infirmière, en se tournant vers moi) Ah bon !
- (moi) On est cousins au dixième degré seulement. »

Et elle sort de la chambre.

« Qu'est-ce que tu affabules ?

- Ce n'est pas important. Prends-moi la main. »

C'est alors que son GSM sonne. Il répond. J'entends :

« Bonjour.... Oui, je vous la passe. ... C'est ta sœur !

- J'essaie de t'avoir depuis une heure. Heureusement, Paul m'avait donné son numéro de portable. Comment s'est passé ton rendez-vous chez le médecin ?
- Bien. C'est fini.
- Vous êtes où ?
- Heu ... au supermarché. »

A ce moment, une infirmière entre :

« L'utilisation de GSM est interdite. Eteignez-le s'il vous plaît.

- Ecoute, Val. Je dois raccrocher.
- C'est nouveau de ne pas pouvoir téléphoner au supermarché.
- C'est le rayon hifi, ça perturbe le matériel. Je te laisse. Bisous. »

Et je raccroche vivement. Paul s'inquiète :

« Qu'est-ce que je dis si elle rappelle ?

- Rien. Rassure-la et dis-lui que c'est moi qui l'appellerai.
- Je dois repartir au boulot. Je reviens le plus vite possible.
- A tout à l'heure.»

Je n'ai pas droit à un repas car l'opération est prévue cet après-midi. Vers 14 h, Lesage passe :

« Prête pour l'intervention ? Ce sera rapide, on ne vous endort pas.

- Quoi ? Vous me charcutez à vif ! Je sais que je veux limiter les frais mais quand même !
- Non, avec l'anesthésie locale, vous ne sentirez rien. »

En effet, on me pose un tuyau dans la moelle épinière par lequel un liquide est doucement injecté. Tout le bas de mon corps semble alors disparaître de mon schéma corporel. Un grand morceau de tissu vert est posé devant moi pour ne pas voir ce qu'on trafique avec ma jambe. J'entends juste le nom des instruments demandés et de drôles de bruits indéfinissables. Une heure et demie plus tard, je ressors de la salle d'op' avec un grand collant blanc qui maintient un tuyau par lequel s'écoule du sang. Plus d'attèle mais un système de poulie. Dans ma chambre, Valérie attend, l'air à la fois inquiet et mécontent. Je suis sûre que Paul a craché le morceau.

« C'est un drôle de supermarché ici ! Il n'y a pas beaucoup d'endroit où l'on ne peut pas utiliser de GSM. Il m'a suffi de téléphoner aux admissions pour savoir que tu étais ici. J'arrive dare dare et on me dit en plus que tu es en salle d'opération. Tu n'as plus rien à me cacher ?

- T'inquiète pas. Ils ont juste dû me poser un drain. C'est pas grand-chose. »

L'assistant de Lesage entre alors :

« Voilà, tout a été nettoyé. L'abcès s'étendait sur le tibia, le péroné et le muscle. Le drain pourra être retiré d'ici trois jours. Reposez-vous bien. Au revoir.

- Pas grand-chose, hein ?

- Va plutôt me chercher des vêtements, s'il te plaît. Tiens, ma clé. »

Val sort et me laisse seule avec Paul qui me tient la main comme si j'étais à l'article de la mort.

« Je vais survivre, tu sais.

- Je m'en veux de ne pas t'avoir forcée dimanche à revenir ici. Ils n'auraient peut-être pas dû t'opérer à nouveau.

- Ce n'est pas ta faute. C'est la vie qui est vache avec moi. Elle m'aura quand même fait un cadeau ; celui de te rencontrer. Tu as eu le temps de faire un peu connaissance avec ma sœur ?

- Vous êtes psychologiquement et physiquement très différentes. Elle est plus grande que toi !

- Je t'ai dit que c'était ma GRANDE sœur. C'est encore plus flagrant car je suis allongée et, elle, debout ! N'oublie pas de contacter le service d'infirmières. Dis-leur de ne repasser qu'à partir de samedi.

- Qu'est-ce qui te dit que tu seras sortie d'ici là ?

- Je m'arrangerai pour l'être ! Je suis très convaincante quand je le veux !

- Ce que femme veut, Dieu le veut ! Viens dans mes bras, ma kamikaze ! »

Paul m'enlace tendrement et je m'endors dans ses bras. Lorsque j'ouvre à nouveau les yeux, c'est Val qui est à mes côtés.

« Paul a dû repartir au bureau. Tiens, ta chemise de nuit, des affaires de toilette, des pantoufles.

- Celles-la, tu peux les ramener. Je suis interdite de promenade dans les couloirs.

- Quand je préparais ta valise, le téléphone a sonné. C'était ton collègue de travail. Il voulait avoir de tes nouvelles. Je lui ai donné ton numéro de chambre. Il passera sûrement demain. Tu n'as pas trop mal ?

- Pour l'instant, je bénéficie encore des effets de la péridurale.

- Après tu n'auras qu'à appuyer sur ce bouton si tu déroutilles.

- C'est quoi ? J'appuie et une massue vient m'assommer ou alors, ils me mettent de la musique subliminale pour me suggérer que la douleur n'est qu'une illusion de mon esprit ?

- Non, c'est plus simple. Ca t'envoie une dose de morphine dans la cuisse.

- Cool ! Pas besoin de déranger l'infirmière. C'est de l'automédication. On pourra peut-être un jour s'opérer soi-même !

- Bon, je repars maintenant avant que Maman ne s'inquiète. J'ai dû reporter toutes mes visites à domicile.
- Fallait pas !
- Tu ne veux toujours pas que je lui dise ?
- Tu as tout compris. »

Val m'embrasse d'un baiser volant et sort. Plus tard, une infirmière passe :

« Vous avez besoin de quelque chose ?

- Un câlin ?
- Désolée, ce n'est pas la pédiatrie ici ! Vous connaissez le fonctionnement de la pompe à morphine ?
- Je dois juste appuyer sur ce bouton quand j'ai mal.
- C'est cela.
- Que se passe-t-il si j'appuie plusieurs fois ?
- Vous n'aurez droit qu'à une seule dose. La machine est programmée pour laisser un intervalle suffisant.
- Ca évite le suicide des patients !
- Bien sûr. Pour votre repas ce soir, vous préférez de la soupe ou du café ?
- Va pour la soupe ! »

J'aurais dû prendre le café. Je ne savais pas qu'on pouvait faire de la soupe aux choux de Bruxelles et petits pois ! Paul arrive très tard, un peu avant la fin des heures de visite.

« J'ai eu beaucoup de boulot. Comment te sens-tu ?

- Bien. »

En réalité, je sens que ma patte s'éveille et n'est pas très contente de ce qu'on lui a fait subir. En pleine conversation, la douleur monte subitement de deux niveaux.

« Je vais chercher l'infirmière !

- Ce n'est pas nécessaire ... Il suffit d'appuyer ici. »

Je presse le bouton de toutes mes forces. Paul patiente en me tenant la main. Il finit par dire :

« Elle n'arrive pas. Sonne encore !

- Ce n'est pas une sonnette ! C'est une pompe à morphine. Je commence à sentir les effets. C'est bon maintenant.
- Tu devrais pouvoir en bénéficier chez toi.
- Je mettrais la machine dans mon dos, la sonnette sur l'épaule. Il faudrait juste prévoir une grande rallonge électrique qui me permette d'aller travailler au café avec. Les clients penseront qu'on fait une soirée science-fiction !
- Te connaissant, tu serais capable de le faire ! Maintenant, repose-toi. Je viendrai te voir demain.
- Tu ne peux pas rester encore un peu ? »

A ce moment-là, on entend un message via le haut-parleur du couloir :

« Chers visiteurs, veuillez prendre congé des patients et vous diriger vers la sortie. Merci de votre compréhension. »

Je propose alors :

« Tu pourrais te cacher sous le lit.

- Il est très haut. On me remarquera tout de suite.
- Il n'y a personne dans le lit d'à côté. Tu t'allonges avec une de mes chemises de nuit.
- D'accord. Et quelle est ma pathologie ?
- Ton bic rouge ... passe-le moi. Je vais te faire des petits points.
- Ils me transféreront en quarantaine puis en psychiatrie.
- C'est vrai. C'est l'orthopédie ici. Casse-toi quelque chose en sautant par la fenêtre.
- Je préfère rester entier pour m'occuper de toi.

- Bonne résolution. A demain alors. »

Pour combler le vide laissé par son départ, j'allume la télé. Ce doit être une infirmière qui l'a éteinte car je me suis endormie.

## Mercredi 14 Mai : L'hôpital en délire

Après le petit déjeuner, j'ai droit à la séance de soin des plaies. A la vue du chariot portant tout le matériel, j'appuie de suite sur mon bouton magique. J'aimerais que ça ouvre une trappe sous les pieds de l'infirmière et qu'elle disparaisse. Je sors rapidement de mon délire quand on descend ma jambe d'un étage. Les pansements retirés, je peux contempler le travail du chirurgien. Il a apparemment réouvert du même côté car il n'y a pas de points de suture supplémentaires. Un fin tuyau sort de ma jambe au niveau de l'extrémité supérieure de la plaie.

Je ne reconnais plus ma jambe. Elle m'est devenue étrangère depuis l'accident. Autrefois, elle m'aurait emmenée jusqu'au bout du monde, elle me procurait du plaisir en me permettant de faire du sport. Aujourd'hui, elle reste immobile, comme morte et ne peut même plus me porter au bout de la chambre. En crise, elle me ferait presque préférer la mort à la vie.

L'infirmière la plus jeune arbore un badge avec son prénom et le nom d'une prestigieuse école. L'autre lui donne les directives et les conseils pour les soins. L'étudiante s'applique consciencieusement. Vers la fin de l'opération, elle me questionne :

« Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

- Un accident de J.G.V.
- Eclairiez-moi.
- Jogging à Grande Vitesse. Vous voyez ... dans les films, une voiture passe de justesse devant un train. Eh bien, j'ai voulu essayer en courant pour éviter une voiture mais j'ai raté mon coup !
- C'est vrai ? Vous avez vraiment fait cela ? C'est du suicide.
- Non. Je voulais juste me vanter un peu. C'est un accident classique : voiture contre piéton. Et qui est toujours perdant ?
- Le piéton ! »

Après un repas de type cantine scolaire, je m'endors comme un bébé après son biberon. Je n'entends même pas l'infirmière venir chercher le plateau. Je suis tirée de mon sommeil vers 16 h 30 par un toc toc à la porte auquel je réponds par un oui un peu mou. Les gonds grincent et Didier apparaît avec une boîte de pralines à la main.

« Tiens, ça te remontera le moral.

- Il est vrai qu'il est plus bas que ma jambe en ce moment ! Qu'est-ce qu'il a dit pour dimanche soir, le gros ?
- Il était plutôt étonné de revoir Corinne. Il m'a juste dit que tu étais une petite nature.
- Il exagère. En quatre ans que je bosse pour lui, je n'ai pas été une seule fois absente. Enfin, je suis tranquille jusque vendredi.
- Malheureusement, il te faudrait lever le pied plus longtemps.
- Le droit est suffisamment haut pour l'instant.
- Ta sœur m'a dit que c'est à cause du boulot qu'ils ont dû te charcuter une deuxième fois. Je m'en veux. Quand je t'ai trouvée par terre dans les toilettes, j'aurais dû appeler une ambulance. »

Encore un qui culpabilise !

« On ne peut pas revenir en arrière. Mais je vais bien tu sais. Dans deux jours, ils m'enlèvent ce tuyau et on se revoit au turbin.

- Est-ce que c'est bien raisonnable ? Il faudrait que tu trouves un autre job ...assis.
- Oui, comme ça je pourrais tout de suite demander un congé maladie. Quel patron accepterait tu crois ?
- C'est l'impasse. J'ai donné ton numéro de chambre au gros.
- Ce n'était pas nécessaire. Je me sens mieux sans le voir.
- Bon, je te laisse reprendre des forces. »

Didier m'ébouriffe les cheveux et s'en va un sourire aux lèvres.

Un peu avant 18 heures, une infirmière entre et me tend un combiné de téléphone.

« C'est pour vous.

- Merci. Allô ?
- Del, c'est moi.
- Ah, Val. Quelles nouvelles ?
- C'est à toi que je renvoie la question.
- Rien de neuf.
- Bon, je te passe Maman. »

Aurait-elle vendu la mèche ?

« Valérie me dit que tu as bien avancé dans tes travaux de tapisserie.

- Oui, je compte même refaire tout le rez-de-chaussée.
- Tu feras bien une pause pour venir me voir ?
- Quand je suis lancée, on ne peut plus m'arrêter.
- Fais bien attention de ne pas tomber de l'échelle. Tu pourrais te casser quelque chose. Bon, je te repasse ta sœur. Bisous. A bientôt.
- Oui, je t'embrasse aussi.
- (Val) C'est vrai que ce serait bête de te casser une jambe en tapissant.
- C'est marrant. (J'entends une porte claquer)
- Elle est sortie. Comment va ta jambe ?
- Comme un chien enragé à qui on aurait mis une laisse et une muselière, elle se tient tranquille. Elle obéit à la sonnette mais je ne crois pas que ce soit un réflexe de Pavlov.
- Qu'est-ce que tu vas chercher comme réponse alambiquée ?
- Tu sais que Paul te trouve poilante. Mais c'est moi qu'il préfère bien sûr. Il est là justement, je te laisse.
- Oui, embrasse-le pour moi.
- Et où ? !
- Où tu veux. Salut. »

Paul s'approche du lit et se penche pour déposer un baiser sur mes lèvres. J'anticipe son geste en agrippant le triangle pour me relever. Le bisou claque mais je regrette cet empressement qui provoque une sorte de décharge électrique dans ma jambe, me faisant afficher une vilaine grimace. Paul a le réflexe de presser sur le bouton de la pompe à morphine.

« Qu'est-ce que tu fais ?

- J'ai vu que tu avais mal alors, comme je sais comment te soulager, j'ai appuyé instinctivement.
- Tu es fou. Je viens d'avoir une dose il y a cinq minutes. Je risque de ... »

Je simule alors une crise d'asthme sévère avec des bruits de suffocation et en me tenant la gorge. Je peux lire la panique dans les yeux de Paul qui se précipite vers le couloir.

« STOOP ! Attends, pas besoin de l'infirmière, c'était une blague. Il y a un système de sécurité pour éviter la surdose. Ca t'apprendra à vouloir jouer les apprentis infirmiers !

- Tu veux dire que j'ai failli avoir une attaque cardiaque pour un canular !
- Ils t'auraient vite réanimé !
- Il n'y a que toi qui trouve ça drôle ! Tu mériterais ... une bonne fessée !
- Oh oui ! Vas-y. Donne-moi une raclée. Mais pas à droite, vise la fesse gauche !
- Tu m'as l'air bien énervée aujourd'hui.
- Ce sont les pralines de Didier. Le chocolat me met dans tous mes états !
- Ah, il est passé ... »

C'est à ce moment-là que Lesage entre sans frapper.

« Alors ! On se sent mieux aujourd'hui ? Vous m'avez donné du fil à retordre hier. Un abcès coincé entre les os, une artère amochée et une hémorragie par dessus ! J'ai fait ma part de travail. A vous de jouer maintenant : REPOS COMPLET.

- (moi) De toute façon, je n'ai pas beaucoup le choix pour l'instant. Je suis très attachée à votre instrument de torture (en pointant du doigt la poulie).
- (Lesage) Faites la maligne ! Vous revenez de loin. (en s'adressant à Paul ) Vous devriez mieux veiller sur votre femme !
- Ce n'est pas mon épouse.
- Oh, pardon.
- (moi) Je ne suis que sa victime, sa chose. Sauvez-moi de ses griffes !
- (Paul) Elle est assez énervée. La morphine est euphorisante ?
- (Lesage) Non. Mais l'oxygène peut l'être.
- (Paul) Tu as reçu de l'oxygène ?
- (moi) Mais non. Je te dis que ce sont les chocolats. D'ailleurs, allez-y docteur. Prenez une de ces pralines. Elles sont fourrées au gingembre. Votre femme ne vous reconnaîtra plus ce soir !
- Non, merci. Je suis allergique au chocolat.
- C'est bien que vous le sachiez. Moi, je n'étais pas au courant que j'étais allergique à l'iode. Je le sais depuis mon scanner d'hier dans lequel j'ai failli mourir d'étouffement.
- Mais vous êtes toujours vivante !
- Dites, je ne savais pas que vous étiez la coqueluche de ces dames. Vos patientes transpirent sous leurs plâtres en pensant à vous et les infirmières tombent en syncope dès que vous sortez de l'ascenseur. Mais, je vais vous décevoir car vous n'êtes pas mon type. Le mien est à côté de moi.
- (Paul) Vous voyez, elle est un peu délirante. Excusez-la, docteur.
- Je vais vous laisser pour aller rendre visite à mes patientes en transe. A demain. »  
Il sort de la chambre.

« (Paul) Qu'est-ce que tu as ?

- Ce ne sont peut-être pas les chocolats qui me mettent dans cet état mais toi ! Où en étions-nous avant l'arrivée en scène du docteur Folamour ?
- Je parlais de te donner une fessée.
- C'est juste.
- J'ai réfléchi. Je ne veux plus te faire de mal .... Je préfère te faire du bien. »  
J'ai alors droit au plus long baiser de toute mon existence.

« Attends, il m'en faut un second de la part de Valérie. »

Celui-là ne s'éternise pas car une question semble tarauder l'esprit de Paul :

« Depuis lundi, je dois te demander un éclaircissement : qui est Paulette ?

- Ta sœur jumelle !
- Euh ... je suis enfant unique.
- C'est vrai que tu es unique ! Je t'explique. Comme je ne voulais pas que Val et Maman sachent pour l'accident et que j'étais censée venir chez elles ce lundi, il a fallu que je trouve une parade. J'ai inventé une nouvelle amie imaginaire qui devait venir m'aider à tapisser. Si j'avais cité un prénom masculin, j'aurais suscité un peu trop de curiosité. Donc, je t'ai travesti !
- C'est marrant parce que ma marraine s'appelle Paulette. C'est pour ça que mes parents ont choisi ce prénom ringard.
- Je ne le trouve pas ringard. C'est doux, simple et craquignon !
- Encore un mot de ton invention !
- Une contraction de craquant et mignon !

- Je préfère te voir ainsi que comme les trois jours précédents. C'est affreux de voir souffrir sans pouvoir soulager.
- En temps normal, je suis quelqu'un de très speed, je cherche à vivre à fond. Il faut que ça bouge, j'ai toujours de l'énergie à revendre. Au café, un habitué me surnomme « *bip bip* » comme l'autruche qui parvient toujours à déjouer les pièges du coyote et qui court toute la journée. Maintenant, il devra me rebaptiser « *clopin clopan* ». Mon énergie est en grande partie absorbée par la douleur. Mais, grâce à cette pompe miraculeuse, je ne ressens presque plus le mal. Sur mon échelle, je suis quasi au niveau 1. Ca t'éclaire ?
- Oui, j'aime bien te voir en battante, toujours à chercher à faire ton show ! »  
Je soupe de quelques tartines au fromage. J'en propose gentiment une à Paul qui refuse avec une grimace.  
« Je suis plutôt charcuterie.
- Alors, évite de te casser quelque chose si tu ne veux pas être obligé d'en avaler au moins un kilo par jour !
- Tu exagères !
- Non. Regarde ma perfusion. Tu ne trouves pas qu'elle a une drôle de couleur blanchâtre. Je parie que c'est à base de lait.
- Mais non. »  
Paul est chassé par la petite voix du haut parleur. Un « A demain » résonne encore dans ma tête quand je sombre dans un profond sommeil.

Jeudi 15 mai : Faites entrer l'accusé !

Encore une longue journée qui s'annonce ; même le temps est maussade. Il y a un brouillard à couper au couteau ce matin. Je ne vois même plus le clocher de l'église situé à deux cent mètres à vol d'oiseau de ma chambre d'hôpital. C'est le troisième jour que je suis ici et j'ai l'impression que cela fait une éternité.

Au passage de l'infirmière pour m'aider à me débarbouiller, je demande pour m'installer dans le fauteuil.

« Interdiction de sortir du lit. Je suis désolée. »

J'allume la télévision mais les programmes sont prévus pour les moins de douze ans à cette heure-ci. Il est 10 heures, le début des visites et on frappe à ma porte. Val est loin, Didier est déjà passé et Paul travaille. Je lance un « Entrez » interrogatif. L'énorme porte jaune s'ouvre et un homme corpulent pénètre dans la chambre.

« Patron ? ! »

Johnny (un prénom qui lui va comme un gant) s'approche de mon lit, les mains dans les poches. J'en conclus qu'il ne m'a rien apporté. Le contraire m'aurait étonnée et j'en serais tombée par terre !

« Vous êtes venu voir quelqu'un dans une autre chambre et en avez profité pour faire un saut ici ?

- Non, je ne connais que toi qui se la coule douce.
- C'est vrai que se faire charcuter, c'est un vrai plaisir !
- Je n'ai pas beaucoup de temps. Il me faut juste savoir si tu comptes venir demain. Dans le cas contraire, sache que ça se bouscule au portillon pour ta place !
- Je serai là !
- Ne me fais pas faux bond.
- Je vous ai tout de même envoyé Corinne dimanche !
- Elle m'a cassé les pieds toute la soirée. A demain. »

Et il s'en va, les mains toujours fourrées dans les poches de sa veste de cuir. Il faut absolument qu'on me laisse sortir demain sinon ce sera le licenciement assuré ! Val me téléphone entre deux de ses patients, ainsi Maman ne se doute de rien.

« Comment tu te sens ?

- Comme un oiseau en cage.
- Je ne saurai pas venir te voir avant lundi.
- Je serai sortie d'ici là.
- Ca m'étonnerait qu'ils te libèrent si rapidement.
- Je te dis que demain je rentrerai chez moi. On parie ?
- Combien ?
- Pas d'argent. Nous sommes inégales sur ce plan-là. Plutôt un gage au choix de la gagnante.
- Pari tenu. Bonne journée, la puce.
- A toi aussi ma vieille. »

Paul arrive à la fin de ma sieste. Il n'a pourtant fait quasi aucun bruit ; il s'est juste assis à mes côtés. Mais de sentir sa présence me réveille.

« Bonjour, Mademoiselle.

- Vous vous êtes trompé de porte. Mais j'accepte toujours vos fleurs.
- Vous ne me reconnaissez toujours pas ?
- Embrassez-moi pour me rendre la mémoire. »

Il me caresse les cheveux, ses yeux plongent dans les miens et nos lèvres fusionnent. Lorsqu'elles se quittent, nous échangeons un regard plein d'étoiles.

« Alors, ma Belle au bois dormant se sent mieux ?

- Beaucoup mieux quand son prince est là. »

Paul sort chercher un vase pour ses fleurs qu'il installe sur la table de nuit.

« J'ai vu Lesage.

- Dans le couloir ?

- Non, sur le parking. Il sortait de sa voiture ... une 4X4 Mercedes noire.

- Et alors ?

- C'est le même modèle qui m'a heurté.

- Tu ne vas pas le soupçonner ?

- Quand il s'est éloigné, j'ai inspecté son pare-chocs avant. Il est un peu abîmé à gauche.

- Si c'était lui, tout son pare-chocs serait amoché.

- Il est déjà passé ?

- Non, pas encore. »

Paul guette l'arrivée de son suspect numéro un qui ne tarde pas à faire une entrée magistrale :

« Alors, comment va notre petite entêtée ?

- En pleine forme. Je peux sortir alors !

- Pas tant que ce tuyau extirpera quelque chose de votre jambe.

- (Paul) Excusez-moi, docteur. Vous travaillez le lundi ?

- Je suis de garde toute la journée. Pourquoi ?

- Le cinq mai, vous n'avez pas quitté votre garde ?

- Pourquoi ces questions ? Vous êtes de la police ?

- Non, vous avez juste la malchance d'avoir le même modèle de voiture que le responsable de l'accident de votre patiente. Le chauffeur s'étant enfui, sans me laisser le temps de noter son numéro de plaque, la police est toujours à sa recherche.

- Je suis resté dans l'hôpital toute la journée.

- Pourquoi votre pare-chocs est-il enfoncé ?

- Ah ! Le détail qui m'accuse. Eh bien, j'ai prêté mon véhicule à mon épouse qui n'a pas l'habitude de le conduire et elle s'est pris un poteau en se garant. Voilà toute l'histoire. Puis-je bénéficier de la présomption d'innocence ?

- Je crois que oui.

- Alors, au revoir.

- (Paul) Attendez ! Une dernière question. A la place de ce chauffeur, vous seriez-vous enfui en constatant avoir blessé une personne ? Répondez franchement.

- Ecoutez. Je ne suis pas homme à fuir mes responsabilités : je suis médecin, père et époux.

- Merci de votre franchise. Bonne journée, docteur. »

Lesage sort dignement de la chambre. Paul me regarde et nous concluons ensemble :

« C'est pas lui ! »

On se met alors à rigoler.

« Quel culot tu as eu ! Je n'aurais jamais osé lui poser la question.

- Je devais savoir.

- Il a répondu sincèrement. Si ça avait été lui, il aurait tourné la question en dérision et serait parti. J'espère qu'il ne m'en voudra pas. N'oublie pas de venir me chercher demain à 14 heures !

- Mais, tu es au courant que tu as un tuyau qui te sort de la jambe et deux aiguilles plantées dans le corps ?

- J'ai un plan pour qu'on m'en débarrasse. »

Peu après le départ de Paul, on me retire la pompe à morphine. J'en demande la raison à l'infirmière.

« C'est normal. Ce dispositif n'est nécessaire que deux ou trois jours.

- C'est vrai qu'il ne faut pas trop qu'on s'habitue à ne plus avoir mal !

- On reprend la médication orale. Ne vous en faites pas.»

Je suis sûre que c'est Lesage qui me punit. Bien que d'un autre côté, cela sert mes plans d'évasion !

Toujours les indémodables tartines ... avec une tranche de pâté de foie. J'espère que ce n'est pas celle qui m'était destinée la semaine dernière. Affamée, je la termine avec un cachet en dessert. Je passe une nuit plus agitée que la précédente. Le défi de demain est de taille : parvenir à sortir d'ici avec, si possible, la bénédiction de Lesage, afin de pouvoir être présente au boulot.

Vendredi 16 mai : Le bon, la brute et la belle

Lesage passe me voir vers 11 heures. Il semble se tâter concernant le retrait du drain. J'interviens donc :

« C'est bon maintenant, il n'est plus nécessaire !

- Vous avez un diplôme de médecine ?
- Non, mais j'ai potassé cette semaine avec les stagiaires. »

Il finit par dire à son assistant de me retirer le tuyau qui se promène dans ma guibole. J'ai l'impression qu'on m'arrache une partie de mon anatomie ! Mon corps avait adopté ce bout de plastique salvateur. Immédiatement après, je saute sur l'occasion pour réclamer ma libération conditionnelle à Lesage.

« Ce sera contre mon avis, vous vous en doutez.

- Avec une décharge signée, vous ne prenez pas de risque.
- Ce n'est pas moi qui en prends.
- Je me sens beaucoup mieux et ces trois jours de repos m'ont été salutaires.
- A la réflexion sur la nécessité de vous reposer ?
- Pas spécialement. Plutôt à la reprise de forces pour les jours à venir.
- Les soupçons qui pesaient sur moi sont-ils définitivement tombés ?
- Oui.
- Bon. Les conseils sont toujours les mêmes. Tâchez cette fois de les appliquer. On se revoit mardi prochain.
- N'oubliez pas ma prescription d'antalgiques et à samedi soir peut-être ... »

Il me jette un regard d'incompréhension et sort de la chambre en hochant de la tête.

A 14 heures, c'est l'heure des départs. Paul va venir me chercher. Une infirmière me remet une attèle, m'aide à m'habiller et à m'installer ensuite dans une chaise roulante.

« Vous n'aurez qu'à la laisser à l'accueil. »

En attendant mon taximan, je prends l'air aseptisé dans le couloir. Je suis à nouveau en route vers ma chambre quand je vois Paul passer à toute vitesse à côté de moi pour s'engouffrer dans la 418. Il ne m'a même pas remarquée ! Je fais faire demi-tour à mon véhicule et attends la suite des événements. Je l'entends ressortir derrière moi et repasser à nouveau à un mètre de mon bras pour aller vers le bureau des infirmières. Il demande à la première qui s'intéresse à lui :

« Excusez-moi. Je viens chercher Mademoiselle Morel à la 418. Il y a ses affaires mais elle n'est pas dans la chambre. »

La femme en blanc me regarde et dit à Paul en souriant :

« Euh ... elle est derrière vous ! »

Paul se retourne et me voit enfin ! Je suis les bras croisés avec un sourire malicieux.

« Alors, tu viens me chercher ou tu as trouvé une autre victime plus séduisante.

- Aucune ne t'arrive à la cheville. Tu aurais pu me signaler ta présence avant que je me rende ridicule.
- Le ridicule ne tue pas. Sinon, j'aurais trépassé depuis longtemps, crois-moi. Il fait juste rire les autres ; ce qui allonge leur durée de vie. Alors, on y va ?
- Tu es sûre qu'il ne vaut pas mieux que tu restes encore ici ?
- J'ai signé la décharge. Je ne changerai pas d'avis.
- On dit que seuls les imbéciles ne changent pas d'avis.
- Et ceux qui n'ont pas le choix car ils doivent aller bosser ! »

Dans le couloir, nous croisons une personne qui sort de la salle d'opération. Elle a un bras dans le plâtre et les deux jambes en extension. Je ne peux m'empêcher de lui lancer un « Bon courage ».

Paul me charge avec mon sac et mes bâtons dans sa voiture. Il part ensuite rendre mon mini carrosse à l'entrée. Il me propose d'aller faire quelques courses :

« Je vais te déposer d'abord chez toi. Tu me feras une liste

- Non, je préfère t'accompagner. Je suis restée enfermée pendant quatre jours, j'ai besoin de faire le plein d'air pur. »

Sur le parking du supermarché, je vois Paul observer les voitures aux alentours.

« Qu'est-ce que tu cherches ? Si quelqu'un a une bagnole encore plus pourrie que la tienne ?

- Non ... attends-moi ici. J'en ai pour une minute. »

Il me laisse plantée devant l'entrée du magasin. Je le vois se diriger vers une 4 X 4 noire. Il en fait le tour, en inspecte l'avant et revient vers moi.

« Alors ? Elle est suspecte aussi ?

- Non. Elle ne porte aucune marque d'accident.

- Laisse tomber. Le chauffeur l'aura sûrement déjà faite réparer. Et ce n'est peut-être même pas quelqu'un du coin.

- Je sais. J'y ai pensé aussi mais j'espère toujours lui mettre la main dessus à ce sale type ! »

Nous entrons dans le supermarché. Dans le rayon musical, nous faisons une halte pour enfilez les casques qui permettent d'écouter les nouveautés en vente. Paul me demande :

« Qu'est-ce que tu aimes comme genre de musique ?

- Tout ce qui se danse.

- C'est vaste !

- Et toi ?

- J'aime plutôt ce qui détend comme la musique classique ou les balades. J'apprécie aussi les rythmes exotiques : africains, latinos, asiatiques.

- Le voyage par les oreilles !

- C'est tout à fait ça.

- Moi, ça m'endort. »

Nous continuons vers les rayons qui nourrissent plus le corps que l'esprit. Le long du couloir principal se trouvent plusieurs petits stands où l'on nous propose de goûter divers produits. Nous testons du pâté. Au promoteur qui me demande mon avis, je réponds :

« Si un jour vous vous retrouvez à l'hôpital, prenez un de vos pots pour leur faire goûter. Ils changeront peut-être de fournisseur à la grande joie des patients et de votre patron.

- Je m'en souviendrai.

- Je vous voulez, je peux vous y aider. Un bon coup de béquille dans la rotule et vous y êtes dans moins d'une demi-heure !

- Non, sans façon. Merci.

- Alors au revoir. »

Nous nous éloignons en rigolant. Plus loin, d'autres stands nous proposent une nouvelle marque de soda, des biscuits allégés en sucre, et même un yaourt qui protège des maladies ! Ils devraient en créer un qui protège des accidents !

« Une personne fauchée peut venir se remplir le ventre gratuitement ici. »

Je dévalise le rayon des produits laitiers.

« Tu n'as pas besoin de fruits, de légumes, de viande ?

- Non, il m'en reste encore car ma sœur en avait acheté lundi.

- J'espère qu'ils sont encore mangeables !

- Sinon, ce sera une bonne excuse pour ne pas en manger. Je n'aime pas trop les végétaux en général. Alors, je prends les légumes en soupe et les fruits en jus. »

Nous passons en caisse. Paul vide le caddy et le remplit au bout du tapis roulant pendant que je paie. Il charge ensuite tout dans son coffre.

« Tu as encore besoin de quelque chose ?

- Oui, à la pharmacie !

- On y va. »

J'attends dans la voiture. Paul ressort et me donne la précieuse boîte que je fourre dans mon sac.

« Tu viens toujours à la même pharmacie ?

- Oui. La patronne est sympa et elle a un système de carte de fidélité. La onzième boîte d'aspirine est gratuite.

- Ca ne marche que pour les aspirines ?

- Tu peux aussi choisir des pansements ou une brosse à dents.

- C'est toujours utile. Grâce à cela, elle garde des clients. »

A la maison, il me débarque et range mes courses.

« Je suis désolé de ne pas pouvoir rester. Je dois repartir au bureau.

- C'est normal.

- Repose-toi bien. Demande à Corinne de te remplacer encore pour ce soir.

- Oui ... c'est une bonne idée. A demain.

- A demain. »

Paul sorti, je bourre la machine à lessiver et l'allume. Je ne compte pas ennuyer à nouveau Corinne bien que la perspective de retourner travailler dans quelques heures me rende maussade. Je me couche pour prendre des forces. Je saisis le combiné pour téléphoner à ma chère sœur :

« Allô, Val. Devine d'où je t'appelle ?

- Des Bahamas ?

- Très drôle ! De chez moi ! J'ai gagné mon pari. Tu me dois un gage, ma vieille !

- Inconsciente.

- Non, fauchée.

- Tu ne vas tout de même pas retourner au turbin !

- Tu me connais.

- Oui, justement.

- Donc, tu sais ce que je vais faire. A plus tard ! Je vais réfléchir à ton gage.

- Donne de tes nouvelles.

- D'accord. »

J'entre dans le café à 20 heures tapantes. Je n'échange ni une parole ni un regard avec le boss et commence mon interminable va-et-vient. Vers 23 h 30, un groupe de quatre motards en cuir noir entre et s'installe dans ma salle. Ils sont déjà venus et, à chaque fois, leur chef essaie de me peloter. Je demande à Didier d'aller prendre leur commande. Mais j'entends : « On veut que ce soit la petite qui vienne nous servir sinon on s'en va. »

Le patron me fait signe d'obéir. Arrivée à table, je me positionne le plus loin possible du peloteur professionnel. Ses trois amis commandent et, lui, me sort d'un ton mielleux : « Viens près de moi, je vais te chuchoter ce que je veux boire dans l'oreille.

- Je n'ai pas le temps, désolée. Qu'est-ce que vous consommerez ?

- Tu n'as pas compris que le client est roi ? Alors viens ici. »

Qu'est-ce qu'il m'énerve ! A cours de répartie et avec l'envie d'en finir rapidement, je m'approche.

« Dis donc, tu étais plus sexy avec ta mini jupe de la dernière fois. »

D'une main, il feuillette le livret des consommations, de l'autre, il soulève lentement ma jupe.

« Arrêtez s'il vous plaît !

- Quoi ... tu n'aimes pas qu'on te trouve attirante ? Tu auras droit à un beau pourboire tu sais !

- Pour la dernière fois, je vous demande poliment de cesser !

- Oh, mais c'est qu'elle s'énerve la petite chatte. »

Comme il continue son manège, ma main gauche part toute seule gifler le motard rouquin de plus de cent kilos. Ses lunettes de soleil volent à dix mètres. Furieux, le gars se lève et m'assène un violent coup de poing en pleine figure. Tel un château de cartes en pleine bourrasque, je m'écroule. Il s'approche et continue avec un coup de pied non retenu dans mon genou droit :

« Alors, on fait moins la maligne par terre ! »

J'ai peur ... il veut m'achever :

« NON ! »

Didier accourt et s'interpose. Je n'entends pas ce qu'il leur dit car je suis en train de me tordre de douleur sur le parquet du café. Je vois ensuite le groupe se lever et sortir. Didier revient avec deux petits sacs contenant des glaçons. Un pour ma joue, l'autre pour mon genou.

« Tu veux qu'on appelle les secours ? »

- Non, je sors à peine de l'hosto. Donne-moi juste un verre d'eau et laisse-moi dix minutes pour récupérer. »

J'avale mon cachet miracle et ferme les yeux. Je dois avoir l'air bête. Les secondes s'égrènent au rythme des battements douloureux de mon genou et ma mâchoire. Peu à peu, les chaises sont retournées sur les tables et les lampes s'éteignent. Didier s'approche de moi.

« Tu as voulu faire un remake de David et Goliath ? »

- Non. Plutôt la vengeance d'une brune. Il me dégoûte ce type.

- Bon, tu ne vas pas dormir ici. Un coup de main ?

- Oui, assez de coup de pied pour ce soir ! »

La remise en position verticale est si douloureuse que je tombe dans les bras de Didier (au sens propre car au, sens figuré, c'est dans ceux de Paul que je suis déjà !).

Un bruit de vaisselle me rappelle à la réalité. Je suis dans une petite chambre sombre. Je reconnais le dos de Didier qui s'affaire dans un vieil évier en inox à la lumière de la flamme d'un chauffe-eau.

« Voilà donc ton chez toi.

- Ah. Tu reviens parmi les vivants. J'ai préféré t'épargner la route du retour.

- J'espère que tu ne t'es pas trop fait mal au dos en me portant.

- Tu parles ! Tu es plus légère que deux bacs de bières.

- Merci pour la comparaison. C'est flatteur ! Je ne vais pas squatter ton lit plus longtemps, tu as aussi besoin de dormir. »

Ma tentative pour m'asseoir (avant celle de me lever) me rappelle rapidement le violent coup de santiags du motard puant. Didier me repousse vivement dans le lit.

« Reste tranquille ! Moi, je vais dormir dans le clic-clac. Qu'est-ce qui pourrait te soulager un peu ? »

- Pouvoir asséner un coup de marteau dans le genou de ce barbu en cuir noir !

- Et à part ça ?

- Ouvre un peu mon attèle. Elle me serre trop. »

Délicatement, il ouvre les bandes velcro. Mon genou qui commençait peu à peu à retrouver sa taille, sa forme et sa couleur d'origine jusqu'à ce soir, est à nouveau aussi gonflé et violet que le jour de l'accident.

« Tu devrais passer une radio. Il t'a peut-être cassé quelque chose.

- Non, l'attèle a amorti une partie du choc. Regarde, elle est pliée. Donne-moi encore un peu de glaçons, s'il te plaît, et un petit coussin. »

Ce dernier est placé précautionneusement sous mon genou et la glace par-dessus. Une tisane de tilleul me permet de sombrer dans un profond sommeil.

Samedi 17 mai : Une journée de merde !

J'émerge peu à peu. Quelle heure peut-il être ? Je fouille la pièce du regard. Une vieille horloge en cuivre semble afficher 9 heures. Didier est absent. Je jette un œil à mon genou. Il est toujours violet et enflé. Il me faudrait remettre mon attèle. Je ne la vois nulle part, de même que mes échasses. Didier n'aura pas pensé à ce problème. J'espère qu'il ne sera pas long car un besoin urgent se fait pressentir. Deux possibilités s'offrent à moi : crier jusqu'à ce que Didier ou un autre locataire s'enquiert de mon sort ; ou alors je me traîne jusqu'aux toilettes. Mais où sont-elles ? Je parie qu'elles se trouvent dans le couloir. Donc je me mets à hurler le prénom de mon hôte. Rapidement, le voisin du dessus beugle :

« Y'en a qui dorment encore ! ».

Mon cri a pourtant porté ses fruits car j'entends un bruit de clés. C'est enfin Didier qui pointe son nez.

« Alors, tu veux me faire des ennemis parmi mes voisins ?

- Enfin, te voilà. Faut que j'aille aux toilettes, c'est urgent. Avant, donne-moi un peu d'eau pour prendre mon médoc et aide-moi à m'harnacher à nouveau.
- J'ai redressé un peu ton attèle. Ton genou va mieux ?
- Bof. »

J'avale mon dernier cachet. Il me faut encore cinq longues minutes pour atteindre le coin d'aisance situé, comme je l'avais deviné, dans le couloir. Comme je ne parviens pas à fermer la porte, Didier cache l'entrebâillement.

Ensuite, tout en engloutissant des croissants, je demande la permission de passer un coup de fil à Paul, qui répond à la troisième sonnerie.

« Où es-tu ? J'ai téléphoné chez toi, j'ai sonné pendant dix minutes. J'ai failli appeler les pompiers pour qu'ils forcent ta porte.

- Du calme, je suis chez un ami.
- Intime ?
- Non, c'est mon collègue Didier. J'ai eu une soirée difficile hier. Alors, j'ai dormi dans son lit.
- Ca ne me plaît pas beaucoup. Je viens te chercher C'est où ?
- Juste à côté du café au numéro 38. Tu sonnes au A.
- OK. J'arrive. »

En raccrochant, je souris. Didier m'interroge du regard.

« Il est jaloux mon Paul. Il pense qu'il y a quelque chose entre nous.

- Qu'il se rassure. Tu es bien trop jeune pour moi. Je te considère comme ma fille. Si tu es dans la galère, j'essaierai de t'aider de mon mieux.
- Merci. Tu es un vrai pote. »

Paul a sûrement dû louer le TGV car deux minutes plus tard, il sonne avec insistance à la porte de Didier. Il entre avec l'air gêné de quelqu'un qui s'immisce dans une intimité. Peut-être est-il impressionné par le gabarit d'armoire à glace de mon collègue qu'il salue rapidement avant de se précipiter à mes côtés.

« Alors, qu'est-ce qui s'est passé hier soir ? Tu aurais dû m'appeler.

- A plus de minuit ! Ta mère ne t'aurait pas laissé sortir.
- Arrête avec tes sarcasmes.
- Je croyais que tu me trouvais marrante. Je ne dois pas faillir à ma réputation.
- Bref, on y va ? ! (d'un ton plus impératif qu'interrogatif).
- Tu ne veux pas savoir ce qui s'est passé ?
- (très sèchement) Tu m'expliqueras plus tard ! »

Monsieur Paul a l'air de mauvais poil aujourd'hui. Est-ce la jalousie ? Je décide de crever tout de suite l'abcès.

« Ecoute. Didier m'a prêté son lit pour la nuit. Et lui, il a dormi sur le canapé. Je ne veux pas que tu t'imagines n'importe quoi. C'est clair ?

- OK, c'est vrai. Je suis sur des charbons ardents depuis ton coup de fil et je vois qu'il n'y a aucune raison. Excusez-moi Didier et merci de vous être occupé d'elle (en lui serrant chaleureusement la main). Donc, hier ...
- Un client a voulu me peloter et je l'ai giflé
- Bien fait !
- Mais il m'a balancé son poing dans la tronche. Et quand j'étais au tapis, il a continué avec un coup de pied. Heureusement que Didier l'a arrêté sinon ...
- Et personne n'a appelé la police ?
- Le patron n'appelle la police qu'en cas de meurtre. N'oublie pas que je bosse au noir et un contrôle n'est pas souhaitable dans ces conditions.
- Quel salaud ! Montre ta joue. Je n'avais rien remarqué parce qu'il fait sombre ici. Et le coup de pied ? Où il a atterri ?
- Devine.
- Dans le ventre ?
- Non, sache qu'il vaut mieux attaquer son adversaire par son point faible. Et où est le mien ?
- Ta jambe.
- Bingo. Heureusement, l'attèle a amorti une partie du choc. Regarde, elle est un peu pliée.
- Bon, on va à la police porter plainte et ensuite te faire passer une radio du genou.
- Je ne connais rien de ce type.
- Tu en feras une description. »

Furax, Paul me charge dans sa voiture et on se retrouve cinq minutes plus tard dans la salle d'accueil du bureau de police. Un agent nous amène dans un mini-bureau de trois mètres sur trois. Paul me cède l'unique chaise réservée au plaignant. Pour l'instant, j'ai surtout envie de me plaindre de ma jambe mais je ne peux pas porter plainte contre elle ! Un autre agent entre et s'assied face à nous. Il regarde Paul et lui dit

« Je vous reconnais. Vous êtes celui dont la voiture a été emboutie et qui a renversé un jeune homme il y a deux semaines. C'est moi qui ai fait le rapport. Vous avez pris des nouvelles de ce garçon ? Il avait l'air mal en point.

- (moi) C'était moi ! »

Le policier reste quelques secondes en me fixant la bouche ouverte.

« Désolé, je ne vous ai vue que de loin. Avec vos cheveux courts et votre survêtement de sport ...

- Le jour de l'accident, mes cheveux me descendaient jusqu'au milieu du dos.
  - Euh ... donc pourquoi venez-vous ?
  - Pour porter plainte pour coups et blessures. »
- Et je commence à lui raconter tout en détail.

« D'accord. Il me faudra un rapport d'un médecin constatant les traces des coups portés

- Vous le voyez bien sur mon visage, non ?
- C'est un médecin qui doit faire la constatation. Connaissez-vous quelqu'un capable d'identifier cet individu ?
- Non, il était avec un groupe de motards qui viennent parfois au café. Mais on ne demande pas les papiers des clients même s'ils vous ont passé à tabac !
- Bon, on verra après. Je vais commencer par prendre votre déposition.
- Ce n'est pas ce qu'on vient de faire ?
- Je dois tout mettre par écrit maintenant. Donnez-moi votre carte d'identité, s'il vous plaît.
- Ecoutez, je suis fatiguée. Ma carte est chez moi, je n'ai pas le rapport d'un médecin et je ne connais rien de l'identité de mon agresseur. Je préfère en rester là.

- (Paul) Attends. Il t'a blessée et resterait impuni ?  
- Ce ne sera que le deuxième en deux semaines. On ne le retrouvera jamais. Aide-moi à me lever.

- Si vous changez d'avis pour la plainte, voici ma carte. Je suis l'agent Delahaye  
- Un grand merci et désolée pour la perte de temps. »

Je pousse un grand soupir une fois ma jambe bien à plat dans la voiture car je commençais à ne plus savoir comment me mettre sur ma chaise pour calmer les élancements.

« On va chez quel médecin pour le rapport ?

- Laisse tomber. Ramène-moi à la maison sinon je vais rater l'infirmière.  
- Comme tu voudras, c'est toi la victime.  
- J'aimerais changer de rôle parfois. »

En traversant la place jonchée de terrasses quasi vides, devinez qui j'aperçois sirotant une grande gueuze : mon motard poilu.

« Parque-toi vite !

- Hein ... quoi ?  
- Mets-toi sur le côté, je l'ai vu.  
- Qui ?  
- Mon agresseur. A la terrasse du café *La Paix*, la deuxième table. »

Barbe rousse m'enverrait-il un message subliminal ? Il veut enterrer la hache de guerre ou il a simplement envie que je la lui fiche ... la paix ?

« Celui avec sa barbe et ses tatouages ? Tu en es sûre ? Ils se ressemblent tous.

- J'en mettrais ma jambe à couper !  
- Non, on dit la main à couper.  
- Mais la mienne est en bon état. Ce n'est pas le cas de ma jambe. Quitte à choisir ...  
- J'appelle ton ami le policier.  
- Celui qui confond les filles et les garçons ? Il faudrait lui payer des lunettes sinon il restera puceau. »

En attendant la cavalerie, nous restons en planque. Le fourgon s'arrête au milieu du parking de la place. Paul fait signe au chauffeur. Notre agent Delahaye s'approche de la voiture avec deux collègues. Je lui signifie la position du suspect.

« Venez avec nous pour l'identifier de près.

- Ecoutez, je ne veux pas prendre de coups supplémentaires et vous aurez remarqué que j'ai quelques difficultés à me déplacer.  
- Je comprends. Les gars, on va aller appréhender le loustic. »

Je les vois se diriger vers la terrasse ; ce qui fait déguerpir Monsieur Muscle. Il tente de faire démarrer sa moto mais sans succès. Delahaye commence à le questionner. Il nie avec véhémence. Il descend de sa moto et se dirige vers nous, encadrés par les trois policiers. La porte à mes pieds s'ouvre et on fait baisser la tête au géant.

« Est-ce que vous reconnaissez votre agresseur ? »

Un petit oui sort péniblement de ma bouche car je suis envahie par la peur et le souvenir de la violence des coups de la veille. Son regard me glace le sang.

« Vous êtes sûre ?

- Oui.  
- (motard) Espèce de s.... Tu vas le regretter. Viens ici. »

Et il m'attrape par le pied droit pour me tirer hors de la voiture. J'hurle autant de frayeur que de mal. Les policiers tentent de l'arrêter. Je suis déjà sur les pavés de la place quand ils parviennent à maîtriser la bête. Les menottes aux poignets, deux policiers l'embarquent dans la camionnette blanche et bleue. Delahaye reste avec Paul pour s'enquérir de mon état. Je suis en pleurs par terre. Je ne peux empêcher mon corps de trembler de toutes parts. Les yeux fermés, je crie tout en serrant ma fesse droite à deux mains pour tenter d'arrêter la douleur.

« (Delahaye) Elle est sous le choc. Il vaudrait mieux l'amener à l'hôpital. »

Paul prend ma tête dans ses mains.

« Ouvre les yeux. Regarde-moi. C'est fini. Il ne peut plus t'atteindre. Respire profondément. Essaie de te calmer. »

Ses mots m'apaisent. Il me caresse les cheveux et sèche mes yeux rouges. Les tremblements baissent d'intensité. Je gémiss toujours de douleur.

« Niveau 5 ?

- Non ... 7.
- Tu as encore un cachet dans ton sac ?
- Non. A la maison.
- On peut te remettre dans la voiture ? »

J'acquiesce. Monsieur Delahaye me soulève sous les bras pendant que Paul maintient ma jambe à l'horizontale. Mon installation terminée, le policier me dit :

« Je viendrai prendre votre déposition à votre domicile. Ce sera plus facile. Donnez-moi votre adresse.

- 12 rue des Lilas.
- En ce qui concerne le rapport du médecin, il faudrait me le faire parvenir assez rapidement. Reposez-vous bien. A bientôt. »

Paul s'installe au volant :

« Maintenant, je t'emmène faire un petit tour aux urgences.

- Pas nécessaire ... j'ai tout chez moi. Ne me ramène pas en prison.
- N'exagère pas.
- C'est mon corps. Je décide. »

Nous n'échangeons plus aucune parole durant le trajet. Parqué devant ma maison, il me demande :

« Comment on procède pour ton extraction ?

- Prends ma clé. Va me chercher un cachet sur l'armoire. »

Il revient rapidement avec le médicament, un verre d'eau et même un sachet avec des glaçons. Nous patientons une vingtaine de minutes avant que je donne le feu vert à Paul pour mon déplacement. Au passage en position debout, je ne peux refréner un cri de douleur ; ce qui fait sortir ma voisine de sa tanière.

« Qui est-ce qui vous a mise dans cet état ? Il faut mieux choisir vos relations, ma fille.

- J'en prends note. »

Je fais une pause, épaule appuyée contre le mur de façade. Paul troque ma béquille droite contre son bras solide pour le passage de la marche du seuil jusqu'au canapé. Le retour à l'horizontale me soulage quelque peu.

« Elle est très mêle-tout, ta voisine.

- Elle sait tout sur tout le monde. Si tu veux faire une économie, donne-lui ta petite annonce au lieu de la publier dans le journal. Grâce à elle, j'ai dégoté un vélo pas cher. Une personne trois rues plus haut cherchait à s'en débarrasser.
- L'antiquité qui est derrière ?
- Oui. J'ai juste dû le repeindre. Il était rose bonbon.
- Sa place est plutôt dans un musée.
- A côté de ta bagnole ! »

Paul me remet un bout de papier glissé dans la boîte à lettres : « *Je suis passée vers 10 h. Je ne suis plus disponible aujourd'hui. Je viendrai demain à la même heure. Votre infirmière dévouée.* »

« Merde ! C'est pas mon jour. C'est rien. Tu n'as qu'à changer mes pansements, toi. Tu as déjà vu comment il faut faire.

- Tu sais que je supporte mal la vue du sang. Je ne pourrais pas le faire. Je risque de m'évanouir.
- Petite nature !
- Tu dois quand même demander un rapport médical. Profites-en pour lui demander de changer tes bandes. J'appelle qui ?
- Celui qui est venu dimanche dernier. Je l'aime bien. Tu peux me donner quelques glaçons ? »

Paul revient avec un verre de jus de fruit contenant deux glaçons.

« Euh ... j'aurais préféré les glaçons dans un sachet !

- Excuse-moi, je pensais que tu avais soif. »

Un peu avant midi, mon bon vieux docteur débarque.

« Encore vous !

- Et oui ! Dites ... vous savez que ce n'est pas beau de rapporter mes bêtises à Lesage.
- Il vous a examinée après ?
- Oui, le mardi. Il m'a réopérée et gardée pendant quatre jours.
- C'était plus grave que je pensais alors...
- N'en parlons plus. J'ai deux autres problèmes.
- Je m'en doute. Lorsque vous n'en aurez plus, vous ne m'appellerez plus.
- Il me faut un rapport constatant des coups et blessures pour la police.
- Votre coquart ?
- Cette fois, il m'a vraiment battue. J'ai fait une blague pourrie et voilà le résultat ! »

Le médecin se retourne vers Paul qui se défend :

« Elle affabule encore !

- (moi) C'est vrai, ils ont déjà arrêté le responsable. J'ai eu droit à un autre coup, ici au genou. En plus, il faut changer mes compresses car j'ai raté le passage de l'infirmière.
- Et où avez-vous pris ce mauvais coup ?
- Au genou !
- Non, le lieu de votre agression.
- Au café où je bosse.
- Je vous croyais à l'hôpital !
- Pas après 14 heures ! »

Il commence par me retirer l'attèle. Je lui montre où le coup de pied a atterri : il y a un hématome. Il scribouille sur une feuille de papier. Ensuite, il m'examine le visage au niveau de l'œil au beurre noir.

« Vous avez mis quelque chose ?

- De la glace pour dégonfler. »

Il termine en désinfectant les deux plaies et en les cachant sous des pansements immaculés.

« Je vous enverrai le rapport cette semaine. »

Paul le reconduit jusqu'à la porte. Il revient, l'air pensif.

« Ecoute. Je dois absolument partir à 14 h pour un reportage important assez loin. Il est trop tard pour trouver un remplaçant, surtout en week-end ! Mais tu ne peux pas rester seule.

- Non, ça va. Je sais me débrouiller.
- J'aurais dû te casser le poignet droit pour t'éviter de signer cette décharge. Ainsi, tu serais restée à l'hôpital et rien de tout cela ne se serait passé.
- C'est sympa et non violent comme réflexion.
- Je vais appeler ta sœur.
- Ce n'est pas nécessaire. »

Sans s'occuper de mes remarques, il compose le numéro. Evidemment, je n'entends que la moitié de la conversation avec Val. Mais je devine les réponses.

« Allô, c'est Paul. ... Ben pas très bien justement. Je suis obligée de m'absenter jusque demain. Il faudrait quelqu'un pour rester avec elle. Tu serais libre ? ... Oui, je comprends. Tu as une solution ? ... C'est peut-être un peu court pour trouver une garde-malade en une heure. ... D'accord, je te la passe.

- Salut la puce. Il serait peut-être temps d'en parler à Maman, elle pourrait t'aider et sera ravie de le faire.

- Arrêtez tous les deux de décider pour moi. Je n'ai pas besoin d'aide. »

Derrière Val, j'entends une petite voix demander : « C'est Delphine ? Pourquoi elle a besoin d'aide ?

- (Val) Je te la passe. Si tu ne lui dis pas, c'est moi qui cracherai le morceau. Tu choisis.

- Allô ? Qu'est-ce qui se passe ma chérie ? »

Je reste muette pendant quelques secondes en réfléchissant à la meilleure façon d'annoncer mes mésaventures. Je finis par prendre la parole.

« Maman, il faut que je t'avoue quelque chose. Il vaut mieux que ce soit moi qui te le dise. Il y a deux semaines, j'ai été renversée par une voiture.

- Oh, mon Dieu !

- Ne t'affole pas ! Ce n'est pas trop grave ; rien d'irréparable. Une jambe cassée, c'est tout. Et depuis, tout le monde me prend pour une handicapée incapable de se débrouiller.

- C'est vrai que tu vis seule et que certaines tâches peuvent être impossibles avec des béquilles. Bon, je prépare quelques affaires et je viens te voir.

- Non, ce n'est pas nécessaire. ... Allô ? ... Allô ? Elle a raccroché.

- (Paul) Comment elle a réagi ?

- Elle a dit qu'elle venait. Cela ne sert à rien de rappeler, elle est aussi têtue que moi.

- C'est peut-être l'inverse. Tu es aussi têtue que ta mère. Tu ne m'as pas beaucoup parlé d'elle.

- Elle était infirmière. Mais de nombreux problèmes au dos l'ont forcée à arrêter de travailler. Heureusement que ma sœur avait déjà terminé ses études et commencé à exercer.

- C'était Valérie qui nous faisait vivre et elle me le faisait remarquer pour que je me soumette à son autorité d'aînée. Ca a été une des raisons qui m'ont poussée à partir à la première occasion.

- Il est presque midi, il faudrait qu'on mange quelque chose.

- Il doit me rester des œufs au frigo. Mais je garde un souvenir impérissable de ta dernière omelette. Alors, aide-moi juste à m'installer près de la cuisinière et je te fais ma spécialité d'œufs brouillés au gruyère et aux lardons.

- Toi, tu restes sur ce canapé. Tu choisis chinois ou pizza ? Ce sont les seuls qui livrent.

- Pizza au jambon et champignons avec plein de mozzarella. Tu sais, pour le calcium.

- Je commande cela tout de suite. »

Vingt minutes plus tard, je déguste ma pizza forestière et Paul une aux fruits de mer (beurk !). Après trois parts, je suis repue et une irrésistible envie de dormir m'envahit. Ca doit se remarquer car Paul me dit :

« Repose-toi, tu l'as bien mérité. »

Je glisse doucement vers un sommeil plein de cauchemars. Je me réveille en sursaut. Quelqu'un s'affaire dans la cuisine.

« Paul ? »

Un bruit de pantoufles à talons s'approche.

« Paul est parti pour son reportage. Tu as bien dormi ? Tu es toute en transpiration.

- Bonjour Maman.

- La dernière fois que je t'ai contemplée faire la sieste, tu avais deux ans. Après, impossible de te faire dormir l'après-midi, Mademoiselle la survoltée.

- Mes piles sont un peu à plat en ce moment. Comment es-tu venue ?
- En train. Je ne veux plus que tu me fasses de telles cachotteries. Tu n'aimes pas qu'on te prenne pour une faible. Eh bien moi non plus. Tu dois toujours tout me dire, je suis là pour ça. Val m'a raconté après ton coup de fil. Et j'ai eu droit à la suite par Paul. C'est un très gentil garçon d'ailleurs.
- Il t'a précisé que c'était sa voiture qui m'avait renversée ?
- Oui. Mais le vrai responsable, c'est celui qui s'est enfui. Montre-moi ta joue. Il ne t'a pas ratée non plus celui-là !
- Il faut que j'aille aux toilettes. »

Maman retrouve son instinct d'infirmière. Elle pose les gestes justes pour m'aider à me relever sans trop me faire mal.

- (moi) Fais attention à ton dos !
- Il est en bien meilleur état que ta jambe. Ne t'en fais pas. »

Dans la toilette, elle retire ma jupe. Je rougis.

« Tu ne portes pas de culotte ?

- Parce que c'est très difficile à enfiler par la tête ! Maintenant, je vais me débrouiller, merci.
- Tu es gênée ?
- Un peu.
- Je t'ai vue des millions de fois nue quand tu étais petite.
- Ce n'est pas le même.
- Il faut te laver et changer tes vêtements. Tu pues la fumée de cigarette et la transpiration. »

En effet, je ne me suis pas encore changée depuis hier soir. Assise sur la cuvette, la jambe sur le tabouret, j'ai droit à une séance de décrassage en bonne et due forme.

« Pourquoi as-tu coupé tes beaux cheveux ?

- Pour le côté pratique. Paul me l'a reproché aussi. Quand ils auront retrouvé leur taille initiale, j'aurai retrouvé toutes mes facultés. Quelle heure est-il ?
- 16 h 30. »

Le téléphone sonne. C'est frustrant de n'entendre que la moitié d'une conversation qui vous concerne. Apparemment, c'est soit Paul, soit Val :

« Oui, ça va. Elle a dormi plus de deux heures. Maintenant, je lui fais sa toilette ... Ca m'étonnerait qu'elle en soit capable ... Bon, c'est promis, au revoir. ... Je lui dirai. »

Et elle raccroche.

« Ta sœur t'embrasse.

- Elle me doit un gage.
- Pourquoi ?
- On avait parié sur le fait que je serais sortie de l'hôpital hier. Et j'ai gagné !
- Tu aurais mieux fait de perdre ton pari.
- Et ... qu'est-ce que tu lui as promis ?
- De ne te laisser sortir sous aucun prétexte. Elle craint que tu repartes travailler ce soir. Tu n'en avais pas l'intention, n'est-ce pas ?
- A vrai dire, je ne m'étais pas encore posé la question.
- Tu tiens à peine debout.
- C'est vrai que je n'ai pas encore récupéré de mon entrevue fracassante d'hier soir et de ce matin.
- Je vais aller fermer la porte à clé. Passe-moi ta clé.»

J'obtempère. Le pire, c'est qu'elle le fait vraiment. En revenant, elle accroche ma clé autour de son cou.

« Voilà, la question ne se pose plus ! »

Et elle m'enfile une robe de nuit.

« Il faudra un jour que tu m'expliques comment tu es parvenue à faire le service avec des béquilles.

- Je n'en utilise qu'une seule.
- C'est digne d'une équilibriste.
- Vous me verriez bien tous travailler dans un cirque. Paul me donnerait plutôt le rôle du clown. »

Et je pars péniblement retrouver ma place dans mon fauteuil. La douleur a repris tous ses droits maintenant et elle se lit sur mon visage.

« Où sont tes médicaments ?

- Sur l'armoire. »

Le bonbon avalé, Maman se dirige vers la cuisine et revient avec une bouteille brune sortie du frigo et qu'elle a amenée avec elle. Elle prépare aussi des compresses et deux sacs en plastique. Enfin, elle ouvre l'attèle.

« Elle n'est plus droite. Il t'en faudrait une autre.

- Rappelle-moi d'ajouter cela à ma liste au Père Noël avec de la chance, un meilleur job et une nouvelle jambe. Qu'est-ce que tu fais ?

- N'aie pas peur, ça va te soulager. »

Elle arrose les compresses du liquide brunâtre contenu dans la bouteille et les dépose délicatement sur mon genou et ma cheville. C'est glacé. Les sacs finissent en dessous de ma jambe pour éviter de tacher le canapé.

« C'est quoi ? De la potion magique ?

- Presque. Ce n'est pas trop froid ?
- Non, ça fait du bien.
- Est-ce qu'il faut changer tes pansements ?
- Non, une fois par jour suffit. J'en ai développé une phobie des blouses blanches.
- Douloureux ?
- C'est plus un supplice qu'un délice ! »

Je ne sais pas si c'est le cachet, la mixture maternelle ou la synergie des deux mais un quart d'heure plus tard, la douleur a atteint un niveau plus que supportable.

Il est 17 h 30. Il faut prévenir *Le Grincheux* qu'il devra encore se passer de moi ce soir. Et Corinne qui n'est pas disponible ! C'est le patron qui répond à la troisième sonnerie. J'aurais préféré Didier !

« Patron, c'est Delphine. Je ne saurai pas venir ce soir.

- Encore !
- Ecoutez, vous pouvez m'accorder un peu de répit après ce qui m'est arrivé hier.
- A ce propos, pourquoi t'es allée voir les flics ?
- C'est mon copain, il a voulu que je porte plainte. C'est normal, non ?
- T'as de la chance qu'ils ne m'aient pas questionné sur ton contrat de travail.
- Ou plutôt sur son absence !
- Sois à l'heure demain ! »

Ouf ! Vingt-quatre heures de répit.

« C'est arrangé ?

- Etonnamment oui.
- Qu'est-ce que tu veux que je te prépare comme souper ?
- T'embêtes pas, il doit rester un peu de pizza de ce midi.
- Non, non. Je veux que tu manges quelque chose de consistant. Regarde-toi, tu n'as plus que la peau sur les os.
- Ca fait longtemps que je voulais faire régime.
- Si tu ne décides pas, je choisirai moi-même. Je sors faire quelques emplettes. Tu veux quelque chose de particulier ?

- Des yaourts.

- Tu en as encore plein dans le frigo.

- Le médecin m'a dit d'en manger au moins dix par jour pour le calcium. »

Maman pouffe de rire et s'en va. J'entends qu'elle ferme la porte à double tour. Elle pense vraiment que je risque de m'enfuir de chez moi en chemise de nuit et avec des compresses couleur caca d'oie sur la jambe ! Elle revient, peu de temps après, les bras chargés de sacs en plastique qu'elle part déposer dans la cuisine.

« Tu sais, j'habite seule. Ne prépare pas pour un régiment de soldats.

- Non, vous êtes deux maintenant.

- Paul vit chez ses parents.

- Ils ont de la chance, eux. S'il y en a de trop, je congèlerai. Maintenant, laisse-moi travailler. »

J'entends un concert de casseroles, de fourchettes, d'eau qui coule, de la poubelle qui se referme. De très alléchantes effluves me chatouillent le nez et me font saliver.

« C'est prêt. Je vais t'aider à te relever un peu.

- Non, je préfère manger à table. J'en ai marre d'être couchée. Dis, c'est normal que tes compresses commencent à me brûler la peau ?

- Je les avais oubliées. »

Elle retire les gazes tout brunes. Elles ont transmis une couleur jaunâtre à ma peau.

« Ca part, cette couleur ?

- Après quelques jours

- C'est très joli ! »

Elle me repose l'attèle, dépose ma jambe par terre et me soulève par le bras. Une fois installée confortablement à table, je pousse un gros soupir.

« A force de rester couchée, j'ai mal au dos.

- Ton canapé, c'est pas l'idéal. Tu serais mieux dans ton lit.

- Un peu hors d'atteinte en ce moment. Miam, des tomates farcies. Et Val, comment elle va se débrouiller pour manger. Elle ne sait même pas faire cuire un œuf.

- C'est vrai que sur ce plan-là, tu la surpasses haut la main. Tu tiens de moi.

- Peut-être parce que j'ai quitté le cocon familial.

- Tu as toujours été une rebelle.

- Non, une indépendante.

- C'est pour ça que tu voulais nous cacher ton accident ?

- Val n'aurait rien su si elle n'était pas arrivée à l'improviste. Tu aurais vu sa tête !

- Parle-moi de Paul. C'est de l'amitié ou ...

- Un cran au-dessus pour le moment. J'ai déjà eu droit au « Je t'aime » et au baiser torride. Mais je reste méfiante. J'ai peur que ce soit de la culpabilité ou de la pitié. Le temps me le dira. En tout cas, il est nul en cuisine.

- Mange, ça va être froid. »

Le contenu de l'assiette est ingurgité en moins de trois minutes. Pendant la digestion, on fait une partie de cartes. J'ai d'habitude la main heureuse, mais là, je perds quatre fois de suite. Je décide d'abandonner.

« C'est pas mon jour aujourd'hui ! Je retourne me coucher.

- On dit malheureux au jeu, heureux en amour, si ça peut te consoler.

- C'est ce qu'on dit aux perdants pour ne pas qu'ils dépriment. C'est comme dire à une personne défigurée que c'est la beauté intérieure qui compte. De l'hypocrisie pure et dure ! »

Sur mon trajet, ma béquille droite glisse à cause d'un peu d'eau sur le carrelage. Je m'affale sur le flanc droit et finis à plat ventre. Je pousse un hurlement de douleur. Maman

m'aide à me rouler sur le dos. Mes yeux sont remplis de larmes. Dans un gémissement, je chuchote :

« C'est vraiment pas une bonne journée !

- Ca ira mieux demain. »

Je ne sais pas combien de temps je suis restée sur le carreau (au sens propre comme figuré). Les yeux fermés, j'attends le calme promis après la tempête qui s'est abattue sur ma jambe.

« Ca passe ? Tu veux que j'appelle un médecin ?

- Non. Je ne peux plus les voir en peinture.

- Je ne comprends pas que le chirurgien t'ait laissée sortir si vite.

- J'ai signé une décharge.

- Toujours ce besoin d'indépendance ! Bon ... tu ne vas pas dormir par terre ? »

J'adopte d'abord la position assise. Après une petite pause, une main agrippée à la table, l'autre bras autour du cou de Maman, je reprends une position verticale. Je suis prise de vertiges. Maman attend mon feu vert pour avancer avec une béquille à gauche et son épaule à droite. Ainsi, si je glisse, elle me rattrapera. J'arrive alors sans encombre mais non sans mal auprès de mon ami le canapé qui m'ouvre les bras.

« Je vais dormir en bas avec toi.

- Et où ? Il ne reste qu'un petit fauteuil ou par terre.

- Je prends le fauteuil et le pouf.

- Tu auras mal au dos demain !

- Je ne parviendrai pas à trouver le sommeil en haut de peur de ne pas entendre tes appels.

- Je dors la nuit.

- Et si tu dois aller aux toilettes ou si tu as soif ?

- J'attends le matin. »

Sans un mot, elle monte chercher un oreiller et une couverture et s'installe dans le fauteuil. La sonnerie du téléphone retentit. Maman décroche :

« Je vous la passe ... C'est Paul.

- (Paul) Bonsoir, mon pigeon. Ca va ?

- C'est quoi ce surnom ridicule ?

- Il ne te plaît pas ?

- Ca m'évoque un volatile que l'on écrase par erreur avec sa voiture ou quelqu'un d'incroyablement naïf. Je suis peut-être un peu naïve et tu m'as roulée dessus. C'est pour cela que tu m'attribues ce sobriquet ? Sache que j'ai HORREUR des surnoms surtout quand la comparaison est si peu flatteuse.

- OK. Mademoiselle Morel, pourriez-vous me décrire votre état de santé actuel ?

- Très bon. Je viens de faire un succulent repas, ensuite, comme dessert, j'ai eu droit à une superbe gamelle.

- Tu es tombée ? Pas trop de mal ?

- Non, j'ai juste fait entendre ma voix de soprano à tout le quartier. Enfin ... cette journée est la plus affreuse de toute mon existence.

- Ex æquo avec le 5 mai ?

- Non ce jour-là, il n'y avait pas de gros motard puant et agressif mais plutôt un prince charmant. Avec le temps, je finirai par considérer cette date comme la plus chanceuse.

- Je le souhaite aussi.

- On arrête de parler de moi. Où es-tu ?

- Dans le petit village allemand avec lequel notre ville est jumelée. Je rentre demain midi. Promets-moi de ne pas aller au boulot ce soir.

- Je ne risque pas. Maman m'a enfermée à double tour sur conseil de ma sœur.

- Sinon, tu y serais allée ?

- Non.
- Passe une bonne nuit et souhaite le même à ta mère. Elle a l'air très cool. A demain. Je t'embrasse partout !
- Grand fou ! »

Maman allume la télé et nous choisissons de regarder un film dans lequel une femme fait sa propre justice suite à une agression. Sujet brûlant ! Ma journée et le film me travaillent l'esprit car je suis assaillie de cauchemars. Je rêve que Paul est mort et je dois aller à son enterrement mais je suis enfermée dans une maison. Je dois échapper à quelqu'un qui veut m'attraper mais je suis incapable de courir car mes jambes sont paralysées. Je dois ramper ... vite, sinon il va me tuer ! Au secours ! Soudain, j'entends une voix :

« Réveille-toi ! Tu fais un cauchemar. Ouvre les yeux. Tu es dans ton salon, tout va bien. »

C'est ma mère. Je regarde autour de moi encore effrayée et en sueur.

« Ca va mieux ? Tu gesticulais, tu gémissais puis tu as crié. Tu as failli tomber par terre.

- C'était affreux ! »

Je lui décris les souvenirs de mon rêve.

« Ne t'inquiète pas. Les rêves servent à relâcher la vapeur, à purger l'esprit de nos peurs. Tu as eu une mauvaise journée. Tu n'as pas trop mal ?

- Si, donne-moi un cachet s'il te plaît.
- Je vais te préparer des compresses aussi. »

Ces dernières m'apportent le réconfort promis. Si je fais un bilan de cette journée et que je mets le tout sur une balance à bascule, d'un côté le positif, de l'autre le négatif, ça penchera nettement du côté obscur. En résumé, j'ai eu droit à une crise de jalousie de la part de Paul, un policier m'a prise pour un mec, un motard m'a mise une seconde fois au tapis en moins de vingt-quatre heures, j'ai loupé l'infirmière, j'ai été obligée d'avouer tout à ma mère contre mon gré, j'ai un genou verdâtre et gros comme un ballon, je me suis faite enfermée chez moi pour m'empêcher d'aller bosser, j'ai perdu aux cartes, Paul m'a surnommée « pigeon » et j'ai terminé avec une superbe chute. Je qualifierai donc cette journée de catastrophique, cauchemardesque ... bref une journée de merde.

## Dimanche 18 mai : Mon assistante bien aimée

Une odeur de café frais vient me chatouiller les narines. Comment est-ce possible ? Ma cafetière est en panne depuis plus d'un mois ! Maman arrive par derrière et commence à me caresser les cheveux. J'ouvre les yeux.

« Comment tu as réparé mon percolateur ? »

- Je l'ai tout simplement détartré avec du vinaigre. Tu as faim ?
- Moi ? Toujours ! Il faut d'ailleurs que je fasse attention ; manger sans faire de sport ...
- En tout cas, tu n'as rien de trop en ce moment. Avec tes cheveux courts, tu as l'air famélique. Je vais te préparer un petit déjeuner complet.

Et elle revient avec un plateau garni comprenant un jus d'oranges, un yaourt, des tartines beurrées, un morceau de camembert et une tasse de café au lait. Le dos calé par des oreillers, le plateau posé sur les cuisses, j'entame mon fabuleux petit déjeuner. Une indispensable tasse de lait termine le tout.

« Quelle heure est-il ? »

- 9 h 30.
- L'infirmière va bientôt arriver.
- Pour tes pansements, je peux le faire.
- Impossible de décommander »

Dring !

« Quand on parle du loup ... »

L'infirmière prépare son petit bazar et s'installe près de moi.

« Hier, j'ai sonné plusieurs fois.

- J'ai trouvé votre mot. Désolée, j'ai dû me rendre au bureau de police pour une plainte.
- Vous vous êtes fait agressée ?
- Comment le savez-vous ?
- Votre joue est encore bleue. Qu'est-ce que vous avez mis sur votre genou et votre cheville ?
- Demandez à ma mère.
- (Maman) C'est une vieille recette de plantes macérées dans l'alcool. C'est très efficace pour calmer les douleurs. N'est-ce pas, ma puce ?
- Oui, c'est étonnant.
- (Infirmière) Vous me donnerez la recette. Bon, voyons voir. Le pansement a été changé quand même hier ?
- Oui, un médecin l'a fait »

Très curieuse, Maman reste près de moi. Du sang séché empêche le morceau de gaze de se décoller de ma peau. L'infirmière l'imbibe de désinfectant et il se détache comme par magie. Ma jambe nue semble raconter à ma mère toutes mes douleurs.

« (Maman) Les fractures ouvertes laissent toujours des cicatrices très impressionnantes.

- (Moi) Je ne m'y ferai jamais. Juste après l'accident, j'ai regardé lorsqu'ils ont découpé mon pantalon. Je n'oublierai jamais cette vision de ma jambe brisée en deux comme une allumette avec l'os qui sortait sur le côté. C'était comme dans un cauchemar ... dont je ne me suis pas encore réveillée »

Après un bon repas, j'entame une sieste réparatrice écourtée par deux coups de sonnette de Paul. Je suggère alors à Maman de rentrer chez elle.

« Paul va me surveiller maintenant. Et Val doit en avoir marre de manger des œufs et des surgelés.

- Tu as plus besoin de moi qu'elle.
- Ne t'en fais pas. Paul va te conduire à la gare »

Après de longues embrassades, Maman sort, escortée par Paul. Au retour de ce dernier, je raconte ma journée d'hier et il fait de même.

Le souper se compose d'un des nombreux plats préparés par ma mère et répartis en portions individuelles. Paul ne mange pas avec moi. Il attend que j'aie fini pour tout débarrasser et faire la vaisselle. Je sens qu'il est embarrassé.

« Qu'est-ce qui se passe ? Tu as l'air bizarre.

- J'ai promis de souper chez mes parents car ma marraine vient ce soir. Comme elle habite loin, je la vois peu. Ma mère voulait t'inviter mais j'ai dit qu'il fallait que tu te reposes. J'ai bien fait ?
- Oh oui ! J'évite déjà les repas avec ma propre famille, tellement c'est rasoir. Tu vas voir Paulette alors ? Embrasse-la de ma part.
- Si tu veux, je peux m'excuser et rester près de toi en prétextant une horrible crise.
- Non, vas-y. Je me sens bien. On se voit demain. »

Un bisou et il file. Ça me retire une épine du pied car je ne peux pas encore me débiner au café et je ne savais pas comment me débarrasser de Paul. Il me reste une heure pour me rendre présentable avec du maquillage un peu plus prononcé que d'habitude pour cacher mon œil poché.

J'entre à 20 heures au *Grincheux*. Mon plateau n'est pas à sa place habituelle. Je me dirige vers le patron pour lui en faire la remarque quand j'aperçois une jeune fille s'approcher du bar et crier diverses commandes en échangeant des verres vides contre des pleins et repartir aussitôt vers MA salle avec MON plateau. Le boss remarque enfin ma présence.

« Tiens, une revenante ! C'est trop tard, je t'ai trouvé une remplaçante.

- Mais ... ce n'était que pour un soir. Vous voyez, je suis là ... et à l'heure. Pitié, donnez-moi une dernière chance. Vous savez que j'ai besoin de ce job. »

Didier arrive à la rescousse :

« Patron, vous savez que Delphine est une fille courageuse. Elle traverse une période de galères. N'aggravez pas sa situation. Je vous avais dit hier qu'elle serait là. Pourquoi avez-vous fait revenir Aurore ?

- Je n'avais pas envie de me retrouver sans serveuse. Et la petite travaille bien.
- C'était un remplacement. Delphine retrouve son poste et Aurore s'en va.
- Je la garde encore pour ce soir car un groupe a réservé une table de vingt. Delphine n'est pas assez rapide.
- Gardez les deux pour ce soir. »

Le gros réfléchit longuement.

« D'accord mais toi (en me désignant) je ne te donnerai que la moitié de ton salaire horaire. Ça compensera ta perte d'efficacité. C'est à prendre ou à laisser. Je ne discuterai plus. »

J'accepte. C'est mieux que rien. Je conserve ma place et un coup de main n'est jamais de trop. Je m'en vais faire la connaissance de ma doublure blonde lorsqu'elle revient au bar.

« Bonsoir, je suis Delphine. Tu m'as remplacée hier.

- Enchantée. »

Elle jette un regard inquiet vers le patron.

« Ne t'en fais pas. Tu restes ce soir, on va travailler en partenariat. Dans la salle, je m'occuperai des tables 20 à 30. Toi, tu prendras celles du fond. Comment t'appelles-tu ?

- Aurore.
- Tu as quel âge ?
- Seize ans.
- Alors, au boulot, Aurore ! »

Seize ans ! J'espère que je ne devrai pas lui changer ses couches. Le patron est fou ; une mineure pour un travail si tardif dans un milieu plein d'anonymes alcooliques. Je l'observe. Elle me ressemble quand j'ai débuté ici : toujours occupée à courir de table en table, à veiller

à ce que rien ne traîne, que les cendriers soient vidés au départ des clients. Cela s'appelle le zèle. Celui-ci s'estompe après quelques semaines lorsque l'on comprend qu'il n'est pas rémunéré. En outre, au plus vous donnez, au plus on vous demande. Donc, peu à peu, on freine la cadence pour ne faire que le nécessaire. Encore plus dans ma situation ! Le temps que je prenne une commande et que j'aïlle jusqu'au bar, Aurore a fait trois allers-retours. Lorsqu'elle passe à mes côtés, je lui attrape le bras.

« Sois sympa. Ralentis un peu la cadence. Dans ton intérêt et le mien. »

Le club de motards qui avait réservé arrive vers 22 heures. Il s'installe dans la partie de la salle dévolue à Aurore. J'ai un petit sursaut d'effroi en les voyant débarquer mais aucun ne fait partie du groupe de vendredi soir. La petite serveuse se rend à leur table. Je la surveille du coin de l'œil. La prise de commande semble s'éterniser. Je m'approche et constate qu'ils sont occupés à la draguer avec la délicatesse d'un quinze tonnes et des mots qu'une jeune fille n'a pas à entendre. Je la vois devenir rouge comme une pivoine quand un des gars se permet de lui poser la main sur les fesses. C'est trop, je m'en mêle.

« Aurore, va prendre la commande de la table 23, je te prie. »

Soulagée, la petite s'éclipse rapidement.

« Bonsoir, messieurs. Je pense que vous avez eu largement le temps de vous décider sur vos consommations.

- Oui, on veut une blonde ... en mini jupe. »

Les autres se mettent à rire.

« Désolée, ce soir, il n'y a plus que de la brune. Mais on vous offre les cacahuètes avec ! »

Ils rient et se décident enfin à passer commande. La vingtaine de boissons en tête, je retourne au bar où je croise Aurore qui me remercie discrètement.

« Dans ce métier, il faut apprendre à se défendre ... mais sans se mettre en danger. C'est ce qui m'a fait défaut vendredi.

- Didier m'a expliqué ce qui s'est passé. »

Le travail continue au même rythme. Vingt-trois heures approchent et la fatigue se fait sentir. Je commence à avoir des étourdissements ; ce qui m'amène à faire un détour aux toilettes. Assise sur la lunette fermée et la tête appuyée contre le mur, j'entends quelqu'un entrer et appeler mon prénom d'une petite voix. C'est Aurore.

« Je suis dans la dernière toilette. »

Elle ouvre la porte.

« Didier m'envoie. Il m'a dit de vérifier si vous étiez encore consciente. Pourquoi ? »

Je pouffe de rire.

« Parce que j'ai perdu connaissance la semaine dernière et qu'il s'inquiète. J'arrive tout de suite.

- Reposez- vous encore quelques minutes. Je m'occupe de vos tables. Je vous dois bien ça pour m'avoir sortie de ce guépier tout à l'heure.

- Merci. »

Ces minutes de répit supplémentaires me sont profitables et je repars du bon (et seul) pied jusque minuit. Les derniers clients partis, les tables nettoyées et prêtes pour le lendemain, je rends mon plateau. Après avoir récupéré ma seconde béquille, je demande à Aurore :

« Où habites-tu ?

- Près du parc, rue verte.

- On peut faire un bout de route ensemble. Les rues sont dangereuses pour une jeune fille. N'oublie pas de réclamer ton salaire. »

Le patron lui glisse des billets soigneusement pliés dans la main et on sort.

« Il ne t'a pas arnaquée ?

- Je n'ai pas osé compter. Ça fait longtemps que vous êtes serveuse ?

- Ça fait quatre ans. Tu peux me tutoyer. Je n'ai que 22 ans.

- Comment vous ... euh ... tu t'es fait cela ?
- Dans un accès de colère, je me suis tapée la jambe contre le mur jusqu'à ce qu'elle se brise. C'est un syndrome d'automutilation classique. »

La petite me regarde avec des yeux écarquillés. Je la vois imaginer la scène. S'en suit une expression d'horreur et d'incompréhension. Je la rassure avant qu'elle ne s'enfuit en courant : « Non, c'est une voiture qui m'a percutée. C'est rien. Et toi, pourquoi tu travailles ? Tu as encore l'âge d'aller à l'école.

- J'habite seule avec mon père depuis le divorce de mes parents. Il est au chômage et les fins de mois sont difficiles. Donc, j'essaie de trouver des petits boulots pour le week-end. La semaine, je suis en cours. C'est difficile de combiner les deux en période d'examens.
- Ne lâche surtout pas tes études. J'ai fait cette bêtise et maintenant je le regrette amèrement car je ne peux espérer mieux que ce job de serveuse. »

On atteint l'arrêt d'autobus.

« Excuse-moi. J'ai besoin de faire une petite pause. »

Je squatte l'entièreté de la petite banquette en plastique.

« Désolée, je ne te laisse même pas une petite place.

- Je n'en ai pas besoin. Vous ... tu as mal ?
- Oui, tout le temps. La seule chose qui change, c'est l'intensité.
- (d'un air inquiet) Tu n'as personne pour t'aider ?
- Si. Ma mère rêverait que je revienne chez elle pour ma convalescence mais je préfère garder ma liberté. J'ai un ami aussi qui passe tous les jours. Tu vois, je ne suis pas seule. Ne t'inquiète pas. Bon, on repart. »

Arrivées en face de chez moi, je l'invite à entrer boire quelque chose. Elle refuse poliment. On se serre la main.

« Avant que tu t'en ailles, je pourrais avoir ton numéro de téléphone ? Au cas où j'ai encore besoin d'une remplaçante. »

Elle scribouille sur un bout de ticket de caisse et me le remet.

« En tout cas, si tu as besoin un jour d'une amie ou si tu as un problème, sache que tu peux toujours sonner à ma porte.

- Merci, Delphine. Je m'en souviendrai. Je passerai te voir pour prendre de tes nouvelles. Bonne soirée. »

Je suis heureuse de m'être fait une nouvelle amie ce soir. Elle est attachante cette petite. Je sens chez elle une certaine solitude et une détresse. Pourvu qu'elle rentre saine et sauve chez elle. Avec tous les dangereux criminels en cavale. D'ailleurs, je me demande si mon motard puant est toujours en cellule. Je me glisse dans ma robe de nuit et sous ma couverture. Je regarde l'horloge : il est déjà minuit et demi. Je n'ai pas encore dormi et une nouvelle journée commence. J'espère qu'elle sera belle. Je m'endors sur cette pensée positive.

## Lundi 19 mai : Le retour du grand méchant roux

Vers 10 h, un coup de sonnette bref. Je cours (au sens figuré) ouvrir, croyant trouver Paul, mais c'est un homme en uniforme qui me demande :

« Vous êtes bien Delphine Morel ?

- Oui. Entrez. »

Le policier prend place sur la seule chaise du salon.

« Vous pouvez prendre un fauteuil, c'est plus confortable.

- Non, merci. Je dois vous poser quelques questions concernant l'accident du lundi 5 mai à 14 h 18.

- C'est précis comme timing.

- On s'est basé la déclaration de Monsieur Carbon.

- Ce n'est pas l'agent Delahaye qui s'occupe de ce dossier ?

- Il a fait le constat. Je suis chargé de l'enquête. Avez-vous vu le véhicule qui a percuté la voiture qui vous a renversée ?

- Non, pas du tout. J'ai perdu connaissance à cause du choc.

- C'est gênant car le seul témoin oculaire est Monsieur Paul Carbon qui a relevé juste le type de voiture. Monsieur Carbon aurait aussi bien pu vous avoir renversée et aurait rejeté la faute sur un conducteur fictif. Quant aux dégâts matériels, ils peuvent être antérieurs à l'accident.

- Ce n'est pas possible car il était à l'arrêt complet pour me laisser passer.

- En êtes-vous totalement sûre ?

- Oui, je ne traverse pas quand un véhicule arrive. Je ne suis pas suicidaire.

- Vous pourriez très bien vous être jetée sous les roues de la voiture pour toucher une prime d'assurance. Ca s'est déjà vu. Je sais que vous êtes en situation financière précaire ...

- Non, avant cela, ma situation financière était stable. C'est maintenant qu'elle devient précaire. Vous devriez interroger le coiffeur d'en face. Il a entendu l'accident.

- Bon, j'ai noté vos déclarations. Veuillez signer ici. Je vais faire mon rapport. Bonne journée Mademoiselle Morel. »

Je me demande quel type d'homme est le fuyard. Il a vu qu'il avait provoqué un accident avec blessé et il prend ses jambes (ou plutôt ses roues) à son cou. Pourquoi ? Est-ce qu'il était pressé ou il n'était pas en règle d'assurance ou il n'avait pas de permis ou encore a-t-il eu peur de m'avoir tuée. Heureusement que Paul, lui, ne s'est pas débiné. C'est dans une situation de crise que l'on découvre la vraie nature des gens.

Bref, après ce petit moment de réflexion, il faut que je sorte chercher du pain. La boulangerie est assez lointaine. Ca me permettra de prendre un peu l'air. Il fait un soleil magnifique. Une seconde raison de mettre mes lunettes noires. Il est vrai que porter des lunettes de soleil quand il pleut peut paraître suspect. Tiens, le docteur a déposé son rapport dans ma boîte à lettres. Il faudra que je le donne à Paul qui le transmettra à Delahaye.

Je reviens un peu avant midi avec mon sac à dos rempli de pain, baguette et autres croissants. J'ai la jambe qui grince. Deux tours de clé et la porte s'ouvre. Je la repousse sans me retourner pour la refermer mais elle reste bloquée. Une forte odeur de bière envahit l'entrée. Je pivote la tête et ... horreur ... je me retrouve nez à nez avec le motard puant. Il brandit son couteau de chasse et me fait signe de ne pas crier. Une fois la porte fermée, il s'approche. Je suis toute tremblante, au bord de l'évanouissement.

« Vous ... vous êtes enfui ?

- Tu ne pensais tout de même pas qu'ils me garderaient pour si peu. Tu n'as pas de chance car je suis rancunier. Avance ! »

Comment me sortir de ce pétrin ? Qu'est-ce qu'il a l'intention de me faire ? Comment appeler de l'aide ? Où est le téléphone ?

« Va déposer ton sac. T'as quelque chose à bouffer ici ?

- J'ai ... des œufs, ... du pain (je bégaie de peur).
- Fais-moi une omelette avec quatre œufs et bien grillée ! Grouille-toi ! »

Il est vraiment sans-gêne. Paul ne viendra pas avant deux heures. Il faut que je gagne du temps avant qu'il ne décide de ... de quoi d'ailleurs ? De me violer, de me battre à mort, de m'égorger ? Je dépose mes courses dans la cuisine et reviens dans le salon.

« Qu'est-ce que tu fous ? Va cuisiner, fainéante !

- J'ai besoin de mon médicament.
- Tu l'auras quand j'aurai mon omelette. C'est cette boîte ?
- Oui. Donnez-moi juste un cachet ... je vous en prie.
- Tu es vraiment poissarde car je n'ai jamais pitié. »

Il jette la boîte à terre et l'écrase à plusieurs reprises avec le talon de ses grosses santiags.

« (en exhibant son couteau rouillé) Il faut que je me montre vraiment plus méchant pour avoir à bouffer ? »

Je fais demi-tour en direction de la cuisine. Il me reste bien de la mixture de Maman pour me soulager un peu mais impossible de mettre des compresses en restant debout ! Et si j'en buvais ? Je préfère ne pas tenter le coup. Je vois le bonhomme s'allonger dans MON fauteuil et poser ses grosses bottes pleines de boue sur MA couverture. Il allume la télé. Je profite de sa distraction passagère pour ouvrir la porte donnant sur la cour. Je commence alors à hurler :

« Au secours. Un homme s'est introduit chez moi et me retient en otage. Appelez la police pour le numéro 12 ! »

Personne ne me répond derrière les hauts murs. Il est midi et il commence à pleuvoir. Les voisins sont chez eux, à table, devant leur repas. Le seul qui m'ait entendue, c'est mon hôte intempestif. Il arrive, furax ! Je me précipite vers la porte pour récupérer la clé et m'enfermer dehors. Mais je n'en ai pas le temps. Il met sa main répugnante sur ma bouche et me traîne dans la maison. Sur le sol, je gémiss de douleur. Il sort chercher mes béquilles restées dans la cour et me les jette presque à la figure. Il referme la porte et met la clé dans sa poche pour s'assurer que je ne recommence plus.

« Ton père ne t'a jamais appris à obéir ?

- Il est mort quand j'étais jeune !
- C'est une grave lacune dans ton éducation ! Lève-toi, sinon ... »

Il fait mine de vouloir m'asséner un coup de pied.

« NON ! »

Il se ravise et part au salon. Je me traîne, avec mes béquilles dans mon sillage, vers la table. En m'accrochant à une chaise, je parviens à me mettre debout. La douleur est intense et des gouttes de sueur perlent sur mon front.

Pendant que je prépare les œufs, j'en profite pour cacher un couteau dans l'élastique de ma jupe, sur ma hanche droite. Je mets dix minutes pour cuire l'omelette.

« Venez manger à table. C'est plus confortable.

- Non, ramène le tout ici. »

Ma tentative pour l'attirer loin du téléphone a échoué. Une question me taraude l'esprit :

« Comment avez-vous eu mon adresse ?

- Les policiers parlent tout haut en notant l'adresse d'une victime sur leur rapport. J'ai tout entendu dans la camionnette. Donne-moi une bière !
- Il n'y a pas d'alcool ici. J'ai de l'eau, de la limonade ou du jus de fruits.
- Des boissons de mauviettes ! De l'eau pour les animaux, limonade et jus pour les gamins.
- Du lait ?
- Tu vas regretter d'avoir fait la maligne quand j'aurai fini. Passe-moi de la moutarde. »

Je lui apporte le pot. Il en met un paquet dans son assiette.

A la moitié de son repas, le téléphone sonne.

« C'est qui ?

- Sûrement mon copain. Si je ne réponds pas, il va débarquer dans les cinq minutes.
- Tu réponds mais tu n'as pas intérêt à ce qu'il soupçonne quoi que ce soit. Compris ? (en me posant son couteau sur la gorge)
- Oui. »

Je décroche donc et tente de simuler la joie de vivre.

« Allô.

- Salut. Je voulais savoir si tu allais bien.
- Pas de problème.
- Qu'est ce que tu as mangé ?
- Une omelette.
- Encore ! Je vais finir par te surnommer ma poule. Repose-toi bien, Je t'aime. A tantôt ! »

Il ne faut pas qu'il raccroche !

« N'oublie pas de ramener ce que je t'ai demandé. Bisous. »

Je fais mine d'appuyer sur le bouton pour raccrocher mais Paul reste en ligne, curieux de savoir ce qu'il est censé devoir me rapporter. Je dépose le combiné sur la table et je m'empresse de prendre la parole haut et fort.

« Alors, vous êtes content ? Il n'a rien pu soupçonner. Qu'est-ce que vous me voulez. Ce n'est pas moi qui désirais porter plainte. C'est mon copain. Vous n'avez qu'à vous en prendre à lui.

- Du calme, ma poulette. Lui, il ne m'attire pas. Je finis les œufs et je te fais ton affaire.
- Je vais ... chercher du pain dans la cuisine. »

En fait, j'en profite pour aller m'enfermer dans la toilette. Le bruit du cliquet lui met la puce à l'oreille et il accourt.

« Qu'est-ce que tu fous ? Ouvre la porte ! »

Je préfère rester muette. Ma jambe me fait horriblement souffrir. Il s'énerve et s'acharne sur la vieille porte en bois. Je prie pour que le verrou tienne le coup mais en vain. Ce dernier cède sous la force herculéenne de Barbe Rousse. Hors de lui, il entre dans le cabinet et m'attrape par les cheveux.

« Maintenant, tu vas sagement aller te vautrer sur le canapé. »

Tremblante comme une feuille en pleine tempête, je retourne au salon. Le motard me pousse violemment dans le fauteuil. Ma jambe en heurte le bord en bois.

« Couche-toi ! »

Je tente de l'amadouer en hoquetant de douleur.

« Je vous en prie ... vous aggravez votre cas. Séquestration, c'est plus grave que coups et blessure ... Réfléchissez ... Si vous partez maintenant ... je ne dirais rien à personne.

- Tu t'inquiètes de mon sort. Tu ferais mieux de t'occuper du tien. »

Il arrache mon chemisier ouvert. Les boutons volent partout. Soudain, j'aperçois sur le plafond de l'entrée des lumières bleues tournoyantes qui se reflètent. Enfin la cavalerie est arrivée ! Un bruit au niveau de la serrure n'échappe pas à mon géolier qui me gifle.

« Comment t'as fait pour prévenir les flics ? Lève-toi ! »

Il m'agrippe le bras pour me relever, m'enserme la poitrine avec son bras gauche et attrape son couteau laissé sur la table. Deux policiers, dont l'agent Delahaye, forcent la porte et entrent, une arme à la main. Le gros me met sa lame sous la gorge.

« (Delahaye) Lâche ce couteau et lève les bras. Tu es seul et cerné. Tu n'as aucune chance de fuite. Libère-la !

- NON ! Sortez ou je la tue ! »

Il serre fort, j'ai du mal à respirer. Mes pieds ne touchent pas terre. Je sens le métal aiguisé pénétrer dans ma chair. Et moi qui ne suis plus immunisée contre le tétanos depuis

longtemps ! La situation est dans l'impasse. Delahaye semble lire dans mes yeux la peur et la douleur. Mon geôlier crie et s'énerve :

« Lâchez vos armes sinon je tapisse la pièce de son sang. »

Je sais qu'il est temps que je refasse la déco mais tout de même ! Les agents baissent leurs revolvers et s'apprêtent à les poser à leurs pieds. La situation tourne en faveur du méchant ! C'est à moi de faire pencher la balance de l'autre côté, du mien ! De la main droite, je cherche mon couteau de cuisine. Il est toujours là. D'un geste rapide et de toutes mes forces, je lui taillade le bras gauche. Il crie et lâche prise. Je plonge en avant et rampe sur le flanc gauche vers les policiers. J'entends le bruit d'une détonation et un hurlement rauque. Je ne sais pas s'il est hors d'état de nuire alors je continue mon parcours du combattant pour m'éloigner le plus possible de lui. Un troisième policier se précipite vers moi et me traîne plus loin.

« Ca y est, c'est fini. »

Les deux policiers armés se précipitent vers le salon en préparant leurs menottes. Je me retourne. Le barbu se tient l'épaule en gémissant à genoux. Deux ambulanciers entrent pendant que le motard sort, encadré par trois agents. On me pose des questions mais mes idées sont confuses. Une tornade entre. C'est Paul. Il pousse un infirmier pour se frayer un chemin près de moi.

« Comment va-t-elle ? C'est quoi tout ce sang ?

- Laissez-nous travailler, Monsieur. Sortez pour vous calmer.»

Un policier accompagne Paul dehors. Couchée sur le sol de l'entrée, je reprends peu à peu pied dans la réalité. Je suis à moitié nue devant tous ces intervenants. C'est dans ce genre de situation que je regrette de ne jamais porter de soutien-gorge, faute d'avoir quelque chose de conséquent à y mettre ! Je porte juste parfois une sorte de brassière, taille douze ans. On me nettoie le sang que j'ai sur le torse et le cou avant de refermer mon chemisier. J'ai droit à un pansement à la gorge. Apparemment, mon agresseur a appuyé un peu trop fort et j'ai une entaille souvenir. Pas d'autre bobo. Pourtant, on me pose une perfusion.

« Ce n'est pas nécessaire.

- Je vais vous donner un calmant pour vous détendre. Vous avez eu de la chance de ne pas prendre de balle !

- Pas de bavure policière cette fois !

- Il vous a frappée au visage ?

- Oui, mais vendredi. C'est la seconde fois qu'il m'agresse !

- Il s'est acharné.

- Le sort aussi s'acharne sur moi »

Un policier revient du salon avec ma boîte toute écrasée. Il me demande :

« C'est à vous ou à lui ?

- A moi. Donnez m'en un qui n'est pas trop en miettes avec un peu d'eau s'il vous plaît. »

L'infirmier saisit les comprimés.

« Des antalgiques ? Où avez-vous mal ?

- Ma jambe. »

L'ambulancier relève ma jupe avec précaution.

« Désolé, je n'avais pas remarqué. C'est récent ?

- Deux semaines.

- Je vais vous donner un peu de morphine.

- C'est pas de refus. Je suis en manque. Ma dernière dose remonte à jeudi.

- Ensuite, on vous emmène à l'hôpital.

- Non, je préfère rester ici. Mon ami est là.

- Vous n'allez pas rester longtemps. Quelques heures pour finir la perfusion, récupérer vos forces et faire un petit check-up. Vous sortirez en fin de journée. »

Ils m'installent sur la civière, me sanglent et me rentrent dans l'ambulance. J'entends la voix de Paul :

« Je te retrouve aux urgences. »

Le trajet me rappelle de mauvais souvenirs. A l'hôpital, on me met dans un lit entouré par deux rideaux blancs. Il doit y avoir quelqu'un à ma droite car j'entends des murmures. Paul arrive une demi-heure après.

« Quelle galère pour se stationner ! Je peux enfin m'approcher de toi. Les policiers m'ont empêché d'entrer. Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

- Rien, vous êtes arrivés juste à temps.
- C'était malin de ne pas avoir raccroché. Je me demandais ce que tu voulais que je te ramène. Puis, j'ai entendu votre conversation. J'ai tout de suite prévenu l'agent Delahaye. Ils l'avaient relâché ce matin après 48 heures de garde à vue avec ordonnance du juge de ne pas t'approcher. Maintenant, il est bon pour la prison.
- Comment vous êtes entrés ?
- Ils avaient pris un serrurier avec eux. Qu'est-ce que tu as au cou ?
- Une petite entaille. Il m'avait mis sa lame sur la gorge.
- Ils m'ont raconté comment ça s'est passé. Tu avais caché un couteau !
- Oui, pendant que je cuisinais son omelette. J'aurais voulu prendre mes jambes à mon cou mais j'ai beaucoup perdu en souplesse.
- Donc, le sang sur ton chemisier, c'est le sien quand tu l'as blessé ?
- Oui.
- Quel sang froid !
- Je n'ai pas trop réfléchi. Mais j'ai quand même eu de la chance. Ca aurait pu mal tourner.
- Tu es toujours une rescapée.
- Il ne faut pas compter que sur la police pour vous sauver. Le pire, c'est qu'un agent est venu ce matin pour m'interroger sur l'accident. Il a osé me suspecter de m'être jetée sous tes roues pour toucher l'assurance. Bref... me revoilà dans ces murs pour la troisième fois. Le quatrième séjour est peut-être gratuit. Aïe ...
- Ils ne t'ont rien donné contre la douleur ?
- Si, mais la dose pour un enfant de cinq ans. Ils sous-estiment mon âge, Ouvre un peu mon attèle au niveau du genou. »

A travers la fenêtre donnant sur le couloir, qui vois-je passer ? Le docteur Lesage. Je demande à Paul de se mettre devant moi pour me cacher. Le médecin entre dans la pièce et se dirige vers le lit derrière le rideau de droite. Il passe au pied du mien en jetant un coup d'œil furtif. Indiscrète, j'écoute la conversation d'à côté. Apparemment, c'est une chute dans la rue à cause de mauvais pavés. La fille doit se faire opérer des ligaments du genou. J'entends « Bonne journée ! ». La blouse blanche repasse et s'arrête.

« Vous revoilà parmi nous. Vous vouliez vérifier que je suis bien de garde le lundi ?

- Non, j'ai été agressée. Une fois cette perfusion vide, je sortirai sans devoir demander votre avis.
- Ce n'est pas sûr. Je suis l'orthopédiste de garde aujourd'hui et vous êtes toujours blessée à la jambe, non ? Comment va-t-elle ?
- Incroyablement bien.
- (Paul) Elle a pris un violent coup de pied dans le genou vendredi soir
- Voyons ça .... »

Je murmure à Paul :

« Tu ne pouvais pas te taire ? »

Lesage fait son travail d'inspection :

« D'où vient cette coloration verdâtre sur votre genou et votre cheville ?

- Ce sont les marques des cataplasmes maison.

- C'est inutile !
- C'est faux. Grâce à cette médecine douce, mon genou est passé de la taille ballon de basket à celle d'un ballon de foot. Ce n'est pas négligeable. Au fait, j'aurais besoin d'une nouvelle prescription pour les antidouleurs. Mon agresseur s'en est pris aussi à ma boîte et a réduit les cachets en poussière.
- On va vous changer l'attèle. Celle-ci est abîmée. Ensuite, une petite radio pour vérifier qu'il n'y a pas d'autre dégât plus important que l'hématome. Mais, n'ayez crainte, je ne vous retiendrai pas si tout est normal.
- Je ne devrai donc pas venir demain ?
- C'est juste. On va reporter votre rendez-vous au mardi 27, sûrement pour la pose du plâtre. »

J'envoie Paul me chercher un chemisier propre et mes béquilles restées dans le salon. On me change les pansements et on me pose alors une attèle bleue. J'aurais préféré une fluorescente pour être visible quand je rentre la nuit du boulot ! Ensuite, j'ai droit à quatre points de suture au cou avant de partir pour une radiographie du genou. Et comme ce dernier a tenu le coup, je sors à 17 heures. Un petit passage à la pharmacie de Paul et on rentre. A la maison, j'ai le réflexe de me retourner pour vérifier que personne n'entre de force quand Paul referme la porte. Dans le salon, il y a des taches de sang par terre, sur la table basse et dans le canapé. Je raccroche enfin le combiné.

« J'espère que ça ne me coûtera pas une fortune en téléphone cette histoire !

- Qu'est-ce qui s'est passé avec la porte des toilettes ?
- Je m'y suis réfugiée, donc il l'a explosée. Elle s'est bien battue !
- Je vais chercher ma boîte à outils à la maison.
- Ne me laisse pas seule, je t'en supplie.
- Tu veux que j'appelle ta mère ?
- Non, reste juste cette nuit. Demain ce sera sorti de mon esprit.
- D'accord, ne t'affole pas. Pendant que je nettoie le canapé et le reste du salon, je vais te porter jusqu'à ton lit.
- Je reste en bas avec toi, debout s'il le faut. »

Paul finit par m'installer dans le fauteuil une place avec le pouf sous les jambes. Ca me gêne un peu de le voir s'affairer à faire disparaître les traces du drame. La sonnerie du téléphone retentit. Paul me passe le combiné. C'est Maman. Elle me demande de mes nouvelles Je reste muette car une vague d'émotion me submerge et me serre la gorge. Je ne peux contenir mes larmes. C'est comme si tout remontait d'un coup : la peur, la colère, le ras-le-bol. J'articule en hoquetant :

« Ca ... va.

- Qu'est-ce que tu as ? »

Incapable de me calmer, je passe le téléphone à Paul qui lui raconte les faits de la journée de façon très journalistique. Ces quelques minutes à entendre relater mes mésaventures m'ont permis de retrouver un peu de sérénité. Paul me rend le combiné. Je lui fais le signe poing fermé, pouce relevé pour le féliciter de son récit.

« Maman ?

- Ma puce, c'est affreux. Il t'a blessée !
- Trois fois rien. Juste quelques points.
- Qu'est-ce que je peux faire ? ... J'arrive.
- Non ! Paul va rester cette nuit. Demain, tout ça sera du passé. Maintenant, ils ont assez de chefs d'accusation pour le garder en prison. Il ne viendra plus m'attaquer. Désolée, j'ai craqué mais ça m'a fait du bien d'évacuer le stress. Je vais te laisser. Embrasse Val pour moi.
- D'accord. Repose-toi. Je t'appelle demain. Bisous.

- (Paul) Elle voulait venir ?
- Oui, tu t'en doutes bien.
- Ecoute. Ce serait plus sûr et plus facile si tu allais quelques temps chez ta mère et ta sœur.
- On en a déjà parlé. C'est non pour deux raisons. Premièrement, je veux garder mon indépendance et, deuxièmement, je serais trop loin de toi.
- Alors, tu pourrais venir chez moi.
- Tu habites chez tes parents.
- Ce n'est pas un problème. Ma mère sera ravie de t'accueillir.
- Si je fais ça, la mienne deviendra verte. Aller chez des étrangers, après toutes les discussions qu'elle m'a servies pour me faire revenir chez elle. Oublie ça. A chaque jour suffit sa peine. »

Paul passe la nuit à mes côtés, allongé par terre sur des couvertures. Il doit être aussi crevé que moi car il commence à ronfler au moment où j'allais basculer de l'autre côté du miroir. Une petite tape sur l'épaule le fait changer de position et arrêter son vacarme.

Mardi 20 mai : A la recherche du surnom perdu

J'ouvre les yeux, je sens encore la main de Paul sur la mienne. Il est sûrement déjà parti au boulot car il est 9 heures passé. Est-ce une douce hallucination ? Je tourne la tête et vois qu'il est toujours endormi au pied de mon sofa. Il dort comme un gros bébé. Que faire ? Si je ne le réveille pas, il va me reprocher d'être en retard. Je glisse ma main dans sa tignasse brune aussi douce que celle d'un mouton. Il bouge en grommelant. Je lui susurre :  
« Il est 9 heures 15 ! »

Il ouvre les yeux et me regarde en restant coi.

« Tu es à la bourre !

- Non, je vais téléphoner pour prévenir que je compte travailler à la maison ce matin. Je dois rédiger l'article sur mon périple de ce week-end. Un stylo et du papier me suffisent. Passe-moi mon portable.
- Il faudra que tu attendes un petit quart d'heure parce que je n'ai pas encore avalé ma pilule. Si tu veux m'en donner une ... sur l'armoire, là-bas, avec un verre d'eau, tu serais un chou. Sur ton passage, tu croieras le chemin du téléphone ; profite-en.
- Excuse-moi. J'avais oublié ton petit ...
- Handicap.
- Non, c'est pas le bon mot.
- Mon petit quoi alors ?
- Disons ... problème.
- C'est vaste comme terme. Je dirais mon incapacité temporaire à me déplacer sans assistance due à une immobilisation totale de mon membre inférieur droit.
- Tu ne vas pas me faire un cours de français à cette heure-ci ! !
- Non, j'aime employer les mots justes. Toi aussi, pour un journaliste ...
- Je vais te chercher ton cachet. »

Il est de mauvais poil au réveil. Il me ramène mon nécessaire en bâillant et en traînant les pieds. Après avoir passé son coup de fil, il me dit :

« Je vais arranger ta porte de toilette. Tu as des outils ici ?

- Regarde en dessous de l'évier, il y a une boîte en plastique avec quelques trucs.
- Des trucs ? C'est vague comme terme, Mademoiselle le professeur. »

J'entends qu'il fouille l'armoire et revient avec mon trésor.

« C'est minimal comme équipement. Voyons : un tournevis tordu, quelques clous rouillés, un marteau dont le manche menace de se détacher, des chevilles ...

- Il y en a une à ma taille ? La mienne est tordue.
- Laisse-moi continuer l'inventaire : une pince qui ne s'ouvre plus, un couteau qui semble avoir servi de tournevis et tout un tas de petits bouts de ferraille inutiles.
- Lesage en a utilisé de semblables pour me rafistoler le tibia. Tu vas savoir te débrouiller avec ça ?
- Je vais essayer tout à l'heure. Tu as faim ?
- Oui, je suis affamée.
- Je cours à la boulangerie. Je reviens le plus vite possible.
- Ferme à clé derrière toi.
- Les vieux démons d'hier viennent te hanter ?
- Non ... c'est par sécurité ... c'est tout. »

Je pense qu'il doit avoir couru toute la route car il revient en sueur et haletant.

« Tu as été poursuivi ?

- Non, je t'ai promis de me dépêcher.
- C'est ce que j'appelle tenir sa promesse. »

Il cache quelque chose dans son dos. Il s'approche et me tend une superbe rose rouge.

« Oh ! C'est pour quelle occasion ?

- Cela fait quinze jours que l'on se connaît.
- Non, quatorze. Tu es venu à l'hôpital le mardi.
- Après l'accident, je t'ai parlé.
- Ah oui. Tu étais penché au-dessus de mon visage. Tu me disais quelque chose mais je ne comprenais rien.
- Je te demandais si tu m'entendais, comment tu t'appelais. J'essayais de te rassurer en disant que les secours allaient arriver.
- J'étais encore dans le coltard.
- Il y avait de quoi ! »

Il met la fleur dans un vase et me rapporte des petits pains au chocolat avec une tasse de cacao. Repue, je prends la direction des toilettes. La porte est encore toute de travers ; impossible de la fermer.

« Ne regarde pas. Va plus loin, s'il te plaît.

- Tu es pudique. Je vais au salon. Crie si tu as besoin de moi. »

Assise sur cette toilette, je me remémore ma tentative de mise en sûreté de la veille. Mon cœur se met à battre la chamade. Je me lève et me rafraîchis le visage.

« (Paul) Il était costaud le gars ! La charnière est presque arrachée et le verrou est plié.

- Et en plus, il a emporté la clé de ma cour !
- Je pensais qu'il était entré par devant.
- Oui.
- Alors, pourquoi il a fait ça ? Il a eu peur que tu escalades un mur de trois mètres avec une seule jambe pour t'enfuir par le jardin des voisins ?
- En fait ... je suis sortie pour appeler au secours mais j'habite apparemment dans un quartier de sourds dingues !
- Pourquoi tu n'en as pas profité pour prendre ta hache ?
- Elle ne rentrait pas dans l'élastique de ma jupe !
- Va t'allonger. Je m'occupe de cette pauvre porte. »

Il lui faut une bonne demi-heure pour la remettre plus ou moins d'aplomb avec mes outils archaïques.

« Viens voir ! Je suis le docteur Lesage de ta porte.

- Elle est encore un peu bancale comme moi.
- Tu veux que je t'aide à t'habiller, mon cœur ? »

Je grimace en le fixant droit dans les yeux.

« Ta jambe te fait souffrir ? Viens t'allonger.

- Non. C'est le surnom qui me fait mal
- C'est celui qui te représente le mieux pour moi. Tu es devenue aussi importante que mon cœur qui bat.
- J'espère pour toi qu'il bat mieux que je marche. Je déteste ce sobriquet car c'est celui dont m'affublait mon ex. Et il a accepté la transplantation cardiaque avec la première idiote qui passait. Donc, oublie tout de suite ce nom ridicule. »

Je retourne au salon.

« Alors, comment je peux t'appeler ?

- Ben ... Delphine. C'est le prénom qu'on m'a donné à la naissance. Il ne te plaît pas ?
- Si mais c'est pas très intime.
- Del, c'est mieux ...
- Non. Ma puce ?
- Ca fait un peu parasite. En plus, ce sont ma sœur et ma mère qui m'appellent ainsi. Ca me hérisse le poil.
- Mon chou ...

- Vert, blanc, fleur ou rave ? Oublie, ça me donne de l'aérophagie.
  - Ma chérie !
  - Très chocolat ! Gare à la crise de foie !
  - Ma poule ?
  - Ca, c'est celui de Didier. De sa part, c'est moqueur mais amical.
  - Ma caille, mon pigeon, mon minou, ma colombe, mon lapin ...
  - Laisse tomber les companimaux. J'en ai horreur, ça pue.
  - Tu veux dire les animaux de compagnie ?
  - Oui, tu as traduit tout seul.
  - C'était facile. Tu n'en as jamais eu, étant petite ?
  - Quoi ? Un surnom ou un animal ?
  - Un animal.
  - Non, j'y suis allergique.
  - Même pas un poisson rouge ?
  - Si. J'en ai eu trois. Je les avais tous gagnés à la pêche aux canards de la foire annuelle. Et ils se suicidaient en sautant hors du bocal. Ils ont chacun une petite tombe dans le jardin de Maman. Je leur ai fait une croix avec les bâtons de bois qu'il y a dans les glaces.
  - Si c'est pas mignon ! »
- Et il se met à glousser de façon assez moqueuse. Je ne peux m'empêcher de rire à mon tour tellement ce que je viens de raconter paraît idiot avec le recul.
- « C'est pour ça que je n'ai qu'une plante verte ici !
- Celle qui se meurt à côté de la porte de ta cour ?
  - C'est elle.
  - Il serait temps de l'arroser !
  - Non. Elle n'a besoin que d'un verre d'eau par mois et d'un peu de terreau que je pique au parc communal au printemps.
  - Pourquoi tu n'en achètes pas ? Ce n'est pas très cher.
  - Oui, mais par sac de 10 litres ! La plante sera morte avant d'avoir fini le paquet. Et toi, tu as eu un chat ou un chien ?
  - J'avais un chien quand j'étais gamin, un boxer.
  - Je parie que vous l'avez appelé Rocky !
  - Comment tu as deviné ?
  - C'est tellement original d'appeler son boxer Rocky.
  - Revenons à nos moutons ... j'aime bien « ma belle ».
  - Laquelle ? La Belle au bois dormant, La Belle et la Bête ou La Belle et le Clochard ? Dans les deux derniers cas, ce n'est pas très flatteur pour toi.
  - En effet.
  - Laisse tomber. De toute façon, c'est déjà pris par Corinne.
  - Comment t'appeler alors ?
  - Virginie !
  - Pourquoi ?
  - Tu n'as jamais lu le roman *Paul et Virginie* ?
  - Je ne veux pas changer ton prénom ... « mon ange », c'est doux.
  - Je suis loin d'en être un et de plus, c'est à toi d'être mon ange ... gardien.
  - Et « mon amour », qu'en penses-tu ?
  - C'est pas un peu trop fort ?
  - C'est ce que je ressens.
  - On ne se connaît que depuis deux semaines. Comment savoir si c'est de l'amour et pas de la pitié que tu ressens ? C'est ce que Maman me demandait samedi.
  - Qu'est-ce que tu lui as répondu ?

- Que le temps nous le dira.
- Moi, j'ai l'impression de te connaître depuis des années. Tu es celle que j'attendais.
- Et s'il n'y avait pas eu l'accident ? Tu m'aurais laissée traverser et je serais partie ...
- Quand je t'ai vue sur le trottoir dans ton survêtement de sport avec tes longs cheveux attachés dans le dos et qui volaient dans tous les sens, je n'ai pas pu m'empêcher de m'arrêter. Je n'ai pas vu le 4 X 4 arriver dans le rétro. Je ne pouvais détourner mes yeux de toi.
- Personnellement, je ne t'ai même pas jeté un regard. Si tu avais aussi pris la fuite, j'aurais été incapable de donner une description à la police. Après mon expérience malheureuse, je m'étais fait une carapace anti-mec : tous les hommes me paraissaient transparents. Ceci explique cela.
- Après l'impact, tu as heurté le capot. J'ai freiné et tu as roulé sur plusieurs mètres avant de t'immobiliser, inerte. J'ai hurlé et je me suis précipité. Tu ressemblais à une biche blessée par un chasseur.
- Plutôt parce qu'elle voulait traverser l'autoroute à l'heure de pointe. Arrête avec tes comparaisons animalières !
- Pour moi, tu étais morte et je t'avais perdue à jamais, sans avoir même pu te parler. Puis tu as ouvert les yeux au moment où les ambulanciers sont arrivés. Je voulais que tu me parles. Mais un policier m'a écarté pour les laisser te soigner. Hier, j'ai eu l'impression de revivre le même cauchemar. De l'extérieur, j'ai entendu des cris puis un coup de feu. Mon cœur s'est arrêté de battre. J'ai cru ... qu'il t'avait abattue.
- L'agresseur n'avait pas de flingue.
- Je ne le savais pas. Quand ils l'ont fait sortir de la maison et que les ambulanciers ont pu entrer, j'ai foncé. On m'a encore écarté. J'ai juste eu le temps de voir que tu étais consciente ... mais pleine de sang ! Ils ne me laissaient plus pénétrer à l'intérieur. Alors, j'ai demandé qu'on se renseigne sur ton état de santé. J'ai vite été rassuré ; ta vie n'était pas en danger. Et on m'a expliqué comment ça s'était déroulé.
- Pour en revenir au jour de l'accident, tu as flashé sur moi mais tu ne savais pas si j'étais libre.
- Je l'ai su rapidement car j'ai ramassé ton sac banane près de ma roue. Chez moi, je l'ai ouvert.
- C'est pas très beau de fouiller les affaires d'une femme !
- Je voulais en savoir le plus possible sur toi : ton nom, ton prénom, ton âge. J'ai trouvé ton abonnement de piscine. Avec ça et le survêtement, j'en ai conclu que tu étais sportive. Pas de photo de mec, donc célibataire. Il y avait juste une photo où tu poses à un anniversaire avec ta mère et ta sœur, ainsi qu'une vieille photo d'un homme de quarante ans environ. J'ai pensé que c'était ton père et que tu l'avais perdu jeune. Un agenda avec quelques numéros de téléphone, donc peu de relations. Une solitaire. Je constate maintenant que je ne m'étais pas trompé.
- Quel Sherlock Holmes tu fais ! Je suis bluffée.
- Le lendemain, avant d'entrer dans ta chambre d'hôpital, j'avais les mains moites et le cœur qui s'emballait. J'étais aussi nerveux que si je devais passer un examen oral ou un entretien d'embauche.
- Surtout que tu n'avais pas pris rendez-vous !
- Je ne savais pas trop comment t'expliquer l'accident. J'étais encore un peu choqué moi-même. J'avais peur de ta réaction.
- Quand je t'ai vu entrer avec tes fleurs, je ne savais rien de toi, alors je t'ai vanné.
- Tu m'as mis à l'aise avec ton humour. J'étais encore plus séduit. J'avais découvert ton physique le lundi et ton âme le mardi.
- J'avais un peu perdu au niveau physique le mardi.

- Si on en revenait à ton surnom. Choisis-le toi-même.
- D'accord : « ma muse ». C'est la femme qui insuffle l'inspiration aux artistes. De plus, comme je te fais rire, tu pourras déclarer : « Ma muse m'amuse ! ».
- C'est original, va pour « ma muse ». Tu m'inspires de plus en plus d'admiration.
- De mon côté, je continuerai à t'appeler par ton prénom. Il me plaît car il roule dans ma bouche comme ta langue quand tu m'embrasses !
- Ca signifie que tu es en manque de bisous ?
- Un peu.
- On va y remédier tout de suite. »

S'en suit un baiser langoureux et sensuel. Je reste ensuite dans ses bras jusqu'au coup de sonnette de l'infirmière.

« Bonjour, je suis venue hier trois fois entre 14 heures et 17 heures mais il n'y avait personne. Il faut prévenir quand vous n'êtes pas là.

- Désolée mais il n'était pas prévu que je me fasse séquestrer.
- Comment ça ? »

Et je lui raconte mes exploits de la veille pendant qu'elle œuvre. Elle termine en me soignant la plaie au cou.

« Quelle histoire ! Vous méritez une médaille. A demain. »

Paul s'attèle à la rédaction de son article. Je le regarde travailler : il est concentré, inspiré. Rien ne semble pouvoir le perturber. Lorsqu'il a terminé, je demande à lire son article.

« Euh ... tu sais. Je n'aime pas trop ...

- Mais je dois jouer mon rôle de muse. Ne fais pas ton gêné, je sais que tu as beaucoup de talent. »

Il me tend les quelques feuilles de papier. Son écriture est rectiligne, équilibrée, très ronde et facile à lire ; rien à voir avec mes pattes de mouche. Dommage que je n'ai aucune notion de graphologie. Je devrais m'acheter un livre sur le sujet ; j'ai le temps de bouquiner maintenant !

« Ton article est parfait : drôle, instructif. Ca donne envie d'aller visiter ce patelin.

- Pourtant, il est aussi inintéressant que le nôtre.
- Alors, ça confirme ton talent. »

Un peu avant midi, un autre coup de sonnette.

« Qui c'est encore ? Je suis toujours en robe de nuit.

- Je vais voir. »

Il revient avec l'agent Delahaye sur les talons.

« Bonjour, je viens prendre votre déposition pour les faits de vendredi et de lundi. Vous vous en sentez capable ?

- Oui, mais asseyez-vous, ce sera long. Paul ... donne-lui le rapport médical. Il se trouve sur l'armoire. »

Et s'en suit un long exposé des faits. Le policier note scrupuleusement mes paroles. Le pauvre ... il doit avoir des crampes à la main. Une heure plus tard, la double plainte est bouclée. Il me la relit et je signe.

« Je vais devoir témoigner ?

- Non, les preuves sont suffisantes et accablantes.
- De quoi écopera-t-il ?
- De quelques années de prison. Il était déjà recherché pour d'autres agressions.
- J'ai le temps de prendre des cours de karaté et de passer ma ceinture noire alors.
- Il devra aussi vous verser des dommages et intérêts. Mais comme il n'a aucun bien ...
- Je ne voudrais de toute façon pas de son argent. Je veux juste récupérer un sentiment de sécurité ... et ma clé aussi !

- Quelle clé ?
- Il m'a pris celle de ma porte arrière.
- Je vais vous la récupérer. A quoi ressemble-t-elle ?
- A une vieille clé en L avec comme porte-clé un décapsuleur métallique.
- Je m'en occupe.
- J'aurais juste une question par rapport à ce qui s'est passé hier.
- Allez-y.
- A un moment, vous alliez déposer les armes. Ca signifiait que vous perdiez la partie.
- Non. Ca devenait trop tendu et dangereux pour vous. J'allais commencer à négocier quand vous avez ... pris les choses en mains. Vous nous avez pris de court. Dès qu'il vous a lâchée, on pouvait tirer sans crainte de vous toucher.
- Vous avez aussi réquisitionné mon couteau de cuisine. Je pourrai le récupérer ?
- Je n'en suis pas sûr.
- Tant pis ... j'utiliserai ma hache pour couper mon rôti la prochaine fois.
- Je vais vous laisser maintenant. Passez une bonne journée et je vous souhaite un prompt rétablissement. »

Vers 13 heures, Paul doit m'abandonner à contrecœur.

« Tu veux que je t'aide à t'habiller avant de partir ?

- Pour quoi faire ?
- Je ne dois pas sortir et je n'attends plus personne à part toi. A quelle heure reviens-tu ?
- Pas avant 18 h 30. Ca ira toute seule ?
- Bien sûr.
- Ma mère peut venir te tenir compagnie.
- Je préfère rester seule. Je vais dormir une bonne partie de l'après-midi.
- A tout à l'heure, ma muse.
- A tantôt, mon Paul. »

Peu après qu'il ait refermé la porte, je m'endors dans les bras de mon canapé jusqu'à 16 heures. Avant le retour de Paul, j'ai le temps de scribouiller dans mon journal intime afin de relater les événements récents. J'aurais dû demander une copie du rapport de Delahaye. Je n'aurais eu qu'à ajouter mes états d'âme à son récit froid et effrayant. Je ne suis pas mécontente de retrouver les bras de Paul pour me rassurer. Mais je cache mon angoisse afin de ne pas l'inquiéter. Il me laisse, l'air serein vers 21 heures. Mais il ne se doute pas de la tempête intérieure qui fait rage dans ma tête et perturbe ma nuit. Au menu : cauchemars en tout genre. Comme dirait Maman, je purge mon esprit pour mieux reprendre une vie normale.

## Mercredi 21 mai : Le coca suicidaire

Il est 9 heures et j'entends sonner à la porte. C'est Paul.

« Tu es matinal. Tu as oublié de changer les piles de ta montre ? Tu ne devrais pas plutôt être au boulot ?

- Non, j'ai pris une journée de congé et j'ai décidé de t'emmener en balade pour te changer les idées. J'ai lu l'article d'un confrère qui expliquait qu'il fallait du calcium et de la vitamine D pour consolider les os. Notre corps produit cette vitamine sous l'action du soleil. Comme tu restes souvent enfermée, j'ai peur que tes réserves s'épuisent.
- Tout ce laïus pour me convaincre de t'accompagner ! C'est sympa mais je tente de suivre un régime dodo la semaine.
- Je sais. Attends ici, j'ai quelque chose pour toi. »

Il sort, j'entends qu'il referme son coffre et il entre à nouveau dans la pièce avec une chaise roulante qu'il déplie devant moi.

« Je l'ai louée pour la journée. Ainsi, on pourra se promener sans te fatiguer.

- Non, je ne veux pas m'asseoir là-dedans !
- Pourquoi ?
- C'est la honte !
- Mais, je pensais que tu te fichais toujours de ce que les autres pouvaient penser.
- C'est gentil mais j'ai la flegme et tu as vu la tête que j'ai !
- Bon, je ne te force pas. Mais je comptais aller à la mer et t'inviter au restaurant.
- C'est toi qui paie ?
- Bien sûr, je ne suis pas un rustre !
- Non, tu es juste un chauffard.
- Tu es d'accord maintenant, on y va ?
- Laisse-moi tout de même enfiler quelque chose d'autre que ma robe de nuit sinon ils refuseront de me laisser entrer au resto. Et il faut attendre que l'infirmière soit passée. Elle ne devrait plus tarder. »

Paul m'aide à me préparer. Je figole avec un foulard autour du cou pour cacher ma cicatrice et des lunettes pour le coquart. Marguerite fait son passage habituel. Elle remarque :

« Vous allez partir ?

- (Paul) On va prendre l'air du large.
- (Marguerite) Certains ont de la chance !
- (moi) Si on veut ... »

Ensuite, nous sortons. Paul est garé juste en face. Il ouvre le coffre pour remettre le fauteuil.

« Tu as fait réparer ta voiture. C'est nickel, on ne voit plus rien.

- J'ai un copain garagiste, il sait tout réparer.
- Et moi, il saurait me réparer aussi bien que ta bagnole ?
- Tu me feras toujours marrer ! »

Je m'installe à l'arrière. Les béquilles dans le coffre et Paul démarre.

A la sortie d'autoroute, nous arrivons à un barrage policier pour des contrôles de routine. Paul est invité à se mettre sur le côté. Le policier lui demande les papiers classiques. Il regarde alors dans ma direction :

« Vous savez que tous les passagers doivent porter la ceinture de sécurité.

- (moi) Mais je suis incapable de m'asseoir.
- Vous pouvez quand même attacher votre ceinture. »

Je fais ce qu'il me dit sur-le-champ.

« C'est passible d'une amende. Je dois faire le constat.

- (moi) Je vous en prie. Il y a deux semaines, j'ai été victime d'un accident. Et j'ai été agressée à mon domicile il y a deux jours. Regardez. »

Je retire lunettes et foulard en continuant mon plaidoyer :

« Mon ami m'a proposé d'aller me changer les idées à la côte. Vous gâchiez notre journée. Je vous promets de toujours porter ma ceinture à l'avenir. »

L'homme en uniforme réfléchit.

« C'est bon pour cette fois. Mais n'oubliez plus de vous attacher si vous ne voulez pas encore finir en victime. »

L'agent de police nous souhaite bonne route et on repart.

« Tu m'as fait faire l'économie d'un PV.

- Je me rattraperai au restaurant. »

La route me paraît interminable. Je commence à m'assoupir quand j'entends :

« On y est. Réveille-toi, la Belle au bois dormant !

- Non, c'est ma muse. Tu as oublié ? »

Paul trouve une place entre deux voitures. Mais il doit se résigner à chercher un parking ailleurs car je suis inextricable de la voiture. Enfin, une bonne place mais à deux kilomètres de la digue. Avec l'aide de Paul, je m'installe dans le fauteuil roulant de location.

« Je n'aurais jamais imaginé qu'un jour je devrais emprunter ce genre de véhicule pour me promener. J'ai pris cinquante ans d'un coup !

- Mais non, ma vieille !

- C'est le surnom dont j'affuble ma sœur. Et n'oublie pas que je suis ta cadette ! »

Nous nous baladons dans les rues animées. Je maintiens ma jupe sur mes fesses car un coup de vent pourrait dévoiler mes dessous inexistantes. Je suis triste de ne pas pouvoir tenir la main de mon chéri car il a besoin de ses deux bras pour nous faufiler entre les touristes qui s'agglutinent devant les vitrines de souvenirs, les enfants qui courent à gauche à droite et leurs parents qui cavalent derrière en beuglant. Les petits dans leur poussette me regardent d'un air amusé. Il y en a même un qui me tend son doudou pourri. Je refuse avec un grand sourire. Un autre veut m'imiter et tient ses jambes raides devant lui. Il est vrai que je ressemble un peu à un chevalier prêt à donner l'assaut avec ma jambe en guise de lance : Lord Delphine contre les chevaliers en short !

Vers 11 h 30, on s'installe à la terrasse d'un snack implantée dans le sable. Je commande un coca et Paul un jus de tomates (beurk). En attendant de nous désaltérer, Paul en profite pour sortir son appareil photo.

« J'ai une tête affreuse. Tu n'aurais pas pu choisir un autre jour ?

- Je veux pouvoir te mettre dans ma poche.

- Mais je suis déjà toute à toi.

- Je ne sais pas te plier pour te mettre dans mon portefeuille. Allez ... prends la pose.

- Attends. »

Je positionne une mèche au-dessus de la cicatrice encore apparente sur mon front et remonte mon foulard.

« C'est bon, J'ai caché toutes mes marques d'infortune. Sinon, ça risque de ressembler à des photos d'un reporter de guerre.

- Retire tes lunettes aussi.

- Tu es sûr ?

- Oui, je veux voir tes yeux. »

Paul me demande de modifier mes expressions. Il a pris une dizaine de photos quand le garçon arrive avec notre commande. Il dépose mon verre mais ne voit pas le petit caillou en dessous. Au moment où il le lâche, tout le contenu se déverse sur ... ma jambe. Paul attrape le verre mais le mal est fait.

« Il faut te retirer les bandes tout de suite sinon le coca va traverser. Mais pas ici, il y a trop de sable qui vole. »

Le serveur, rouge comme les écrevisses dans l'assiette de la dame d'à côté, nous escorte à l'intérieur aussi vite que si j'allais accoucher. Il souffle quelques mots à l'oreille du patron qui fait signe de le suivre dans la partie privée du bâtiment. Celle-ci se compose d'une salle à manger, d'une cuisine et d'un escalier menant à une cave. Comme la chaise est pleine de la boisson collante, on me transfère dans un vieux canapé à fleurs. Paul commence par me retirer l'attèle. Puis, avec l'aide de la mère du patron, il me retire les bandelettes. Mais le liquide brunâtre a réussi à pénétrer jusqu'au petit carré de coton blanc posé sur mon tibia. Ce dernier rempart de protection m'est délicatement retiré par la dame car Paul manque de tourner de l'œil. On m'en pose un autre provenant de l'armoire familiale. Paul sort de la pièce et revient cinq minutes plus tard.

« Le centre de la croix rouge est fermé hors saison et l'hôpital est assez loin. Ils ont appelé un médecin.

- Tu dramatises un peu. Il suffit de désinfecter et de remballer. C'est malheureux que le coca n'ait pas les mêmes vertus thérapeutiques que la tambouille de Maman.
- Ici, ils n'ont que de l'alcool à 90 degrés !
- Houla ! On peut retourner à la maison, j'ai tout le matériel.
- Non, je ne pourrais jamais me pardonner si tu développais une infection, la gangrène ou je ne sais quoi. »

Il me fait parfois peur avec ses idées alarmistes. Je suis la victime et pourtant je reste zen malgré la sensation de brûlure qui targue mon tibia.

Quinze minutes plus tard, le médecin arrive ou plutôt la doctoresse. Elle a la quarantaine, cheveux légèrement roux, une tenue des plus classiques et un visage avenant et respirant la santé. Un médecin qui se porte bien est signe d'efficacité ! Elle enfle des gants en plastique blanc et se penche illico sur mon cas(tastrophe). C'est Paul qui répond à toutes ses questions. Elle ouvre alors sa grosse sacoche noire et prépare son matériel. Avec une pince préalablement désinfectée, elle retire une gaze stérile de son emballage et l'inonde d'un liquide rose avant de tamponner sur la plaie. J'enfonce mes ongles dans les coussins du fauteuil. Ensuite, j'ai droit à une belle piqûre. Et elle remballer le tout précieusement, tant ses ustensiles que ma blessure, non sans entendre quelques uns de mes gémissements car c'est l'heure du cachet. Pour terminer, elle décide de vérifier ma tension. Sur ce, elle entame une séance de questions et conseils.

« Vous devriez manger et retourner vous reposer chez vous. C'est un peu tôt pour les sorties. Je vous trouve faible. Avez-vous perdu du poids depuis votre accident ?

- C'est possible.
- Avez-vous un traitement antidouleur ?
- Oui »

J'attrape mon sac et en sort mon ami « stop bobo » qui termine illico dans mon estomac.

« La prochaine fois, enrobez votre jambe dans une couverture. Cela la protégera du froid et des boissons.

- Je m'en souviendrai. »

Avant de partir, elle me repose l'attèle soigneusement nettoyée par la vieille dame. J'ai une envie pressante. La propriétaire me répond que les toilettes se trouvent au sous-sol. Je demande à Paul :

« Passe-moi mes jambes de secours. »

C'est alors que je remarque que mes cannes sont restées dans le coffre de la voiture qui cuit sur le parking si lointain. Paul me porte donc dans la cage d'escalier très étroite. Il avance en crabe, cherchant chaque marche du bout des pieds. J'ai peur qu'il en rate une. En bas, se trouvent deux portes avec des dessins explicites : hommes à gauche, femmes à droite.

« (Paul) Je ne peux pas entrer chez les dames !

- Et moi, je ne sais pas uriner debout ! »

Il pénètre donc dans l'espace réservé aux femmes et me dépose dans la première toilette vide. Il fait le guet devant ma porte en attendant mon appel.

En haut, je retrouve ma place dans la chaise à roulettes encore plus propre qu'avant. La maîtresse de maison nous propose de partager le repas familial. Nous refusons poliment mais mon estomac fait des siennes et émet un gargouillis très long ; ce qui incite la dame à insister. Nous acceptons, un peu confus. C'est très bon. Paul demande de payer. Mais elle refuse énergiquement. Après de longs remerciements, nous sortons.

« Tu m'as fait faire encore une économie aujourd'hui. Mais je regrette de t'avoir forcée à venir.

- Tu ne pouvais pas deviner qu'un coca déciderait de se suicider sur ma jambe.

- On va suivre les conseils de la doctoresse. Je te ramène dans tes pénates. »

On flâne un peu dans la rue commerçante avant de rejoindre la boîte de conserve qui s'est transformée en sauna pendant notre absence. Nous rentrons juste à l'heure pour ma sieste quotidienne. A mon réveil, nous soupçons du poisson grillé que nous avons acheté comme trophée de notre petit périple à la mer.

## Jeudi 22 mai : Les Robin des villes et les Carbon des champs

En pleine nuit, je suis réveillée par des petits bruits et des murmures. Ma radio affiche 2 h18. Deux faisceaux lumineux s'agitent dans la pièce et deux ombres se profilent. La peur au ventre, j'actionne l'interrupteur à côté de ma tête.

« Qu'est-ce que vous cherchez ? »

Deux personnes cagoulées se retournent surprises vers moi. J'entends l'un chuchoter à l'autre :

« Merde, on l'avait pas vue. »

Puis, le plus grand des deux intrus sort un revolver qu'il pointe maladroitement dans ma direction.

« Montre-nous où tu caches tes bijoux et ton argent. »

C'est une voix masculine et agressive.

« Tout ce que je possède de valeur se trouve dans le sac que vous avez trouvé. »

Evidemment, je ne leur parle pas de ma cachette secrète dans le livre de la réussite.

« Y'a que dalle là-dedans !

- C'est tout ce qui me reste pour finir le mois. Je suis serveuse, pas Crésus. »

L'autre prend la parole, un homme également :

« Arrête de nous mener en bateau. Lève-toi et montre-moi où tu planques ton pognon.

- Impossible !

- Lève-toi ou je te bute.

- Ecoutez, c'est la deuxième fois qu'on me menace cette semaine. J'en porte encore la marque au cou. Alors ... tirez, vous me rendrez peut-être service car je suis en pleine galère depuis ça ... (en retirant le drap qui me recouvre mes jambes.). Vous comprendrez donc que je ne puisse pas me lever. »

Je me redresse un peu pour remettre le drap ; ce qui m'envoie directement une décharge et une explosion douloureuse dans le mollet droit. Du regard, je cherche la tablette de médicaments qui ne se trouve plus sur la table. Je gémiss.

« Aidez-moi à retrouver mes cachets.

- C'est ça ? »

Le plus petit retire quelque chose de la poche intérieure de sa veste.

« C'est pas de l'XTC ?

- NON ! De l'ADC.

- De l'acide ?

- Non. Anti Douleur Carabinée. Vite ... rendez-les-moi. »

Il s'exécute sur-le-champ et me donne aussi le verre d'eau sur la table.

« C'est vrai que tu es dans la merde ?

- Jusqu'au cou ! Sans couverture sociale, je suis obligée d'aller bosser ainsi ... je ne sais même pas comment je vais payer mes frais médicaux. Si vous voulez faire une meilleure collecte, allez trois portes plus haut. C'est ma propriétaire. Elle possède de nombreux bâtiments et de beaux bijoux. De plus, elle reçoit tous les loyers en liquide. Je sais qu'elle cache l'argent dans l'horloge de la cuisine.

- Merci du tuyau. Tu ne vas pas nous cafter aux keufs ?

- A condition que vous ne lui fassiez aucun mal. C'est une vieille peau mais elle n'est pas mauvaise.

- C'est promis. Salut !

- Attendez, juste une question. Vous m'auriez tiré dessus ?

- Non, il n'est même pas chargé. On est voleurs, pas meurtriers.

- Alors, bonne collecte. Si vous voulez bien refermer à clé derrière vous. Je n'ai plus la mienne.

- Sans problème. »

Ils ressortent par l'arrière et ferment à clé ! Pendant que la douleur s'endort, je fais de même.

Au réveil, sous ma tablette de médocs, il y a un gros billet avec un morceau de papier déchiré sur lequel on peut lire : « *Pour l'au pitale* ». Ces voleurs sont nuls en orthographe mais ils sont sympas de me laisser plus riche après leur passage. C'est tout de même effrayant de savoir que n'importe quel fin serrurier puisse s'introduire chez vous aussi facilement. Paul ne me croira jamais. Elle va criser la proprio. Tiens, j'entends déjà les sirènes de la police. Ce n'est pas chez moi qu'ils viennent aujourd'hui.

Vers midi, Paul m'appelle de son bureau.

« Maman insiste pour t'avoir à souper ce soir. Tu te sentirais d'attaque ?

- Oui, ça me changera des petits plats de Maman Morel. Tu ne devineras jamais ce qui m'est arrivé cette nuit. Des cambrioleurs ont forcé ma porte arrière. Ils cherchaient des bijoux et de l'argent. Je les ai surpris en train de fouiller mes affaires.
- Tu attires les criminels en ce moment.
- Ils avaient une arme mais pas chargée. C'est moins dangereux qu'une voiture !
- Ou qu'un couteau ... et ensuite ?
- Je leur ai raconté mes galères et ils sont partis. Je les ai envoyés chez ma propriétaire.
- Tu ne l'aimes pas !
- Elle s'en remettra. Et quand je me suis réveillée, j'ai trouvé un gros billet et un petit mot. C'est sympa, hein ?
- C'est mieux qu'un petit billet et un gros mot mais je pense que Lesage devra te changer tes cachets ; tu es victime d'hallucinations.
- Si ce billet est une hallucination, je veux bien en avoir tous les jours. Je te montrerai tout à l'heure, Saint Thomas !
- D'accord. Moi aussi, j'aurai quelque chose à te montrer. Je t'embrasse fort, ma muse.
- A tout à l'heure. »

Il est 17 h 15 quand Paul revient de son boulot. Il me trouve en chemise de nuit en flanelle avec des petits oursons.

« J'adore ta tenue de soirée. Elle est très sexy.

- Tu crois que ça plaira à ta mère ? »

Paul reste silencieux quelques secondes, l'air pensif.

« Tu n'as pas envie de venir, c'est ça ? Pas de problème, je téléphone tout de suite.

- Non, c'est pas ça. Je suis restée en pyjama toute la journée. J'ai dormi quelques heures pour être en forme ce soir. Je ne veux pas piquer du nez au dessert.
- Ne t'en fais pas, je te ramènerai tôt. Montre-moi ce que les petites souris t'ont laissé cette nuit. »

Je lui sors le billet et le mot.

« Celui qui a écrit ça devrait investir dans un bon dictionnaire. C'est assez incroyable.

- Et toi, qu'est-ce que tu m'as rapporté ?
- L'article de presse paru aujourd'hui concernant ton agression.
- Comment sont-ils au courant ?
- C'est moi qui ai tout relaté à Jean-François des faits divers. Il est allé interviewer l'agent Delahaye et ses collègues présents samedi et lundi, ainsi que ton patron et ton collègue Didier. »

L'article fait toute la page et relate l'altercation de vendredi, l'arrestation de samedi et la séquestration suivie d'incarcération de lundi. En photo, on voit la devanture du *Grincheux*, la façade de ma maison et une photo de moi prise hier.

« Tu aurais pu me dire que tu comptais faire paraître une de tes photos. Quelle tête j'ai !

- J'ai choisi celle qui correspondait le mieux à ta situation : tu as un petit sourire, tes yeux sont cernés et tristes mais magnifiques de courage et de force.
- Tu vois tout ça toi ! Moi, je ne remarque que le cocard !
- Jean-François voulait venir t'interroger mais j'ai dit que tu avais besoin de te reposer.
- Ce n'est pas plutôt parce qu'il est mignon, ton collègue J-F ? »

Paul se met à rire.

« Explique-moi l'objet de ton fou rire.

- J-F, comme tu l'appelles, est un grand rouquin de 25 ans.
- Et alors, qui te dit que je n'aime pas les roux ?
- Mais tu ne risques pas de lui plaire beaucoup.
- Pourquoi ? Il n'aime que les grandes rousses ?
- Non, il préfère ... les hommes ! »

Nous éclatons de rire. Après ce petit moment de détente, je demande à Paul de m'aider à gravir l'escalier pour chercher des vêtements convenables dans ma chambre. Pour le bas, une jupe longue est obligatoire. J'en choisis une bleue, ma couleur fétiche, avec un chemisier en jean, un gilet sans manches, le petit foulard en touche finale pour faire oublier le cauchemar de lundi et mes lunettes de soleil, copies d'une grande marque, pour faire chic et masquer mon œil encore bleu. Je demande l'avis de Paul.

« Je ne ressemble pas trop à une cowgirl tombée de son cheval ?

- C'est parfait ! »

La maison familiale est une villa de plain pied dans un quartier résidentiel retiré et un peu perdu parmi les champs. En entrant, je rencontre d'abord le père de Paul. Un homme d'une cinquantaine d'années, chauve. Il me serre la main, sans se lever du sofa ni détourner les yeux de la télé. La mère de Paul sort de la cuisine, un tablier attaché à la taille. Une délicieuse odeur l'accompagne.

« Bonsoir, Madame.

- Appelez-moi Martha et vous avez fait connaissance avec mon mari Francis. Allez debout, toi (en parlant à son époux). Eteins cette télé et va chercher des oreillers pour installer cette petite.
- Une chaise et un tabouret m'iront très bien.
- Non, non, non.
- (Paul) Je vais chercher les coussins. »

Francis se lève et semble tout perdu d'être chassé de son empire de deux mètres carré. Un bras de Martha sous le mien, je m'installe dans le fauteuil paternel et Paul intercale de gros coussins sous mon genou et dans mon dos.

« (Martha) Retirez vos lunettes. Elles sont inutiles à l'intérieur.

- Elles masquent ce qui ne peut l'être suffisamment par le maquillage. »
- Je les retire alors.

« (Martha) Cet homme vous a vraiment frappée fort.

- (moi) Il n'avait aucune raison de se retenir. Dans quelques jours, ça ne se verra plus.
- (Paul) Et tu retrouveras ton magnifique regard bleu azur.
- (moi) Ce n'est qu'un changement de bleu.
- (Paul) Changeons de sujet. Ca doit être une soirée de détente. »

Martha repart dans sa cuisine. Francis reste scotché au poste de télé où une vieille série américaine comique passe, une de celles où les rires sont ajoutés. Pas besoin de réfléchir pour repérer le moment drôle, il suffit de pratiquer le mimétisme humoristique : rire en même temps que le faux public. J'ai le temps de détailler la maison. Elle est d'un ordre exemplaire. Il y a des photos de Paul à tous âges partout sur les murs, sur les armoires : du bébé dans son berceau, au jeune homme diplômé. Une grande peinture posée sur un chevalet le représente à sa petite communion, les mains jointes, les yeux levés vers le ciel comme s'il avait eu une

apparition mystique. La seule photo sur laquelle il ne figure pas, c'est celle en noir et blanc du mariage de Martha et Francis. Il ne manque qu'un cliché de Paul avec son épouse ... ce sera peut-être moi. Bref, cette maison est un vrai temple dédié au dieu vivant Paul Carbon !

Le générique de fin du sitcom défile et le poste est enfin réduit au silence. Je peux donc envisager d'entamer la conversation avec Francis :

« Vous travaillez dans quel domaine, Monsieur ? »

Martha arrive alors avec un plateau de chips et de toasts, et s'empresse de répondre à la place de l'intéressé.

« Mon mari est employé communal, à l'état civil depuis plus de vingt ans !

- Et vous, Martha ?

- Je m'occupe de la maison, c'est un boulot à temps plein aussi.

- Je sais maintenant de qui Paul tient son sens de l'ordre et du rangement.

- Oui, je l'ai bien appris !

- (Paul) Arrête !

- (Martha) Et vous ? Avoir un intérieur bien rangé, c'est important ?

- (Paul) Delphine était plutôt une sportive.

- Je le suis toujours ... dans l'âme. Quant au rangement, disons que j'ai une méthode très personnelle. Ca s'appelle le bordel organisé. Malgré le capharnaüm apparent, je suis capable de retrouver mes affaires sans chercher.

- (Paul) Une méthode à breveter, n'est-ce pas ma muse ?

- (Martha) Pourquoi tu l'appelles comme ça. C'est ridicule.

- (Paul) Toi, tu m'appelle encore « mon bébé » alors que tu sais que ça m'énerve.

- (Martha) Mais, aux yeux d'une mère, son enfant reste toujours un petit bébé.

- (moi) Ma mère me surnomme « ma puce ». C'est vrai que c'est un peu gênant mais c'est tendre.

- (Martha) Tu vois. Elle comprend, elle ! »

Je désire mettre un terme à cette petite discorde familiale.

« Excusez-moi. Auriez-vous quelque chose à boire ?

- Bien sûr. Je suis une mauvaise hôtesse. »

Elle me propose divers alcools, liqueurs et bières. Mais de tels breuvages en synergie avec le cachet avalé avant de partir m'assommeraient. J'opte donc pour un jus de fruits. Les chips et les toasts évitent à mon estomac de faire un trop grand tapage. Martha me pose plein de questions. Je reste très vague dans les réponses et tente de changer de sujet de conversation en posant des questions sur Paul. Elle commence alors un exposé de trois quarts d'heure depuis sa conception, en passant par sa naissance, ses premières dents, ses premiers mots, ses petites amies à l'école gardienne, ses matches de foot, ce qu'il aime manger, ses qualités (mais aucun défaut). Bref, elle aurait pu être engagée par une chaîne de téléachat avec un tel bagou.

Le coucou sonne 19 h 30. Martha se lève brusquement et commence un concert d'assiettes derrière moi. De délicieuses effluves me font saliver. Paul approche la table de salon du sofa.

« Non, je préfère manger avec vous. »

Je me lève et fais un passage au petit coin. La décoration y est très rustique. Tout est impeccable : le porte-savon brille, la serviette est posée, pliée en son milieu sur le porte-essuie, pas de trace de calcaire dans la cuvette ni sur le robinet étincelant. Cette toilette pourrait être exposée dans le stand d'un magasin de sanitaire tellement elle est parfaite. A part la lunette qui a une forme rectangulaire ! C'est la première fois que j'en vois de pareille. Pourtant, aucun membre de cette famille n'a les fesses carrées ! Un mystère de la mode sanitaire. Avant de sortir, je vérifie si tout est remis à sa place. Je repositionne le savon bien au milieu de la coupelle avant de prendre la direction de la salle à manger où les hommes sont attablés.

Je prends place de sorte à pouvoir déposer ma jambe sur les genoux de Paul, l'obligeant à manger d'une seule main. En contrepartie, je lui coupe sa viande ; ce qui semble déplaire à Martha :

« Vous seriez mieux avec votre jambe posée sur un tabouret.

- Non, ça me va ainsi. Et toi, Paul ?
- Aucun problème ! »

Nous échangeons un sourire complice avant de continuer notre repas. Deux assiettes sont nécessaires pour remplir ma panse. Je termine même celle de Paul qui n'apprécie pas autant que moi la cuisine de Martha. Ma part de gâteau glacé a juste un peu de place pour se loger dans mon œsophage. Avec la douce chaleur ambiante, je sens une torpeur m'envahir. Mes yeux clignent. Paul comprend qu'il est temps de me ramener. Je remercie chaleureusement ses parents et promets de les inviter dès que je serai capable de rester au moins deux heures derrière mes fourneaux.

## Vendredi 23 mai : La petite culotte rebelle et la rançon de la gloire

Au réveil, à mon mal de jambe habituel, s'ajoutent des courbatures et des tiraillements dans le bas ventre. Je reconnais ces signes et les attendais dans les prochains jours. Un passage aux toilettes me confirme mes craintes ; c'est le début de mes menstruations. Il est temps d'enfiler à nouveau une petite culotte. En effet, depuis l'accident, je n'en porte plus. Le défi consiste à parvenir à faire passer mon pied droit au travers de l'ouverture. J'essaie diverses techniques :

- assise, je me penche le plus possible pour essayer d'atteindre mon pied. Mais la douleur de la tension exercée est trop forte, je ne peux toucher que le milieu de mon tibia.
- toujours assise, je tente la technique du lasso : je lance mon sous vêtement en direction de mon pied es espérant qu'il se fasse « attraper » et par la bonne ouverture. Après trois tentatives infructueuses, j'abandonne.
- debout cette fois, la culotte à plat par terre, je positionne ma jambe droite à la verticale du trou adéquat. Je tente alors maladroitement de glisser mon pied à l'intérieur. Mais, ce dernier étant immobilisé par l'attèle, je n'arrive à aucun résultat.

Epuisée par la concentration nécessaire à tous ces exercices vains, je retourne me coucher, en emportant un essuie pour protéger mon sofa. Je me sers alors de celui-ci comme d'une grosse couche culotte que j'attache à la taille par une ceinture. Je ne peux pas rester ainsi jusqu'au passage de l'infirmière ce soir. Je décide d'appeler Paul à la rescousse ; il aura ainsi encore une occasion de se moquer de moi.

« Allô ?

- C'est moi. Est-ce que tu pourrais venir me mainfortiser lors de ta pause de midi ?
- Peut-être. Tout dépend de la définition de « mainfortiser ». Si c'est violent ou douloureux, ne compte pas sur moi.
- Non. C'est me prêter main forte, m'aider, si tu préfères.
- Bien sûr, pour quoi faire ?
- Je t'expliquerai. Bisous.
- Je t'aime, ma muse. »

Il est 12 h 05 quand Paul sonne.

« Que se passe-t-il ?

- Entre, je vais t'expliquer. »
- Dans le salon, je sens que je rougis au moment de prendre la parole.
- « Si je te dis que les anglais ont débarqué. Tu sais ce que ça signifie pour une femme ?
- Non je ne parle pas bien cette langue.
- Et l'armée rouge, ça te parle plus ?
- Encore des soldats !
- Bon ... tu sais .... tous les mois, les femmes sont de mauvais poil, irritables, susceptibles pendant trois ou quatre jours.
- Susceptible ! C'est plutôt permanent chez toi.
- Arrête de plaisanter. Je ne suis pas d'humeur.
- Tu vois que tu es susceptible ! Cesse de tourner autour du pot, tu as tes règles, c'est cela ?
- Oui. Ce sont les expressions qui t'ont mis sur la voie ou la référence au changement d'humeur ?
- Non, c'est la grosse tache que tu arbores à l'arrière de ta chemise de nuit.
- C'est vrai ? C'est affreux. Je suis totalement incapable d'enfiler une petite culotte. J'ai essayé pendant une demi-heure ce matin. Ils devraient inventer des slips avec un système de scratch sur les côtés pour les personnes dans ma situation.
- Je pense que ça existe. Ça s'appelle des couches.
- A propos, je suis en panne de serviettes hygiéniques. Tu pourrais aller au supermarché ?

- Bien sûr, lesquelles dois-je prendre ?
- Peu importe.
- Je me dépêche. »

Il revient avec un sac plastique rempli

« Il y avait plusieurs modèles alors j'ai pris une boîte de chaque !

- Tu ressembles à un représentant avec ses échantillons. »

On se met alors à rire tous les deux comme des baleines.

« Les meilleures sont les longues à ailettes. Passe-moi une culotte, je vais en fixer une. »

Cachée par la couverture, je retire mon lange modèle d'avant guerre. Je demande alors à Paul d'enfiler mes pieds dans le slip. Il me le remonte jusqu'aux genoux.

« STOP ! Ne va pas plus haut !

- Mmm. Je pourrais profiter de la situation. Tu es sans défense.
- Pervers. Tu abuserais d'une pauvre jeune fille grièvement blessée ? Et n'oublie pas que j'en ai maté un plus coriace que toi cette semaine ! »

Donc, masquant toujours mon intimité sous ma couverture, je termine l'installation.

« Je n'ai jamais eu aussi honte de ma vie !

- Tu t'en sors dignement. Il faudrait te changer aussi. Je t'apporte tes vêtements. »

Paul se retourne, le temps que je retire ma chemise de nuit pour enfiler un T-shirt. J'en profite pour cacher mon essuie souillé en boule dedans.

« Tiens, jette ça dans la machine, s'il te plaît. Ah, la galère mensuelle ! Ca a commencé le jour de mon treizième anniversaire. La féminité en cadeau. Maman a su tout de suite quoi m'offrir. Comment tu as appris l'existence de ces petits désagréments féminins ? Tu es tombé sur une boîte de serviettes de ta mère ?

- Non, elle a toujours été très discrète. Tu te sens mieux ?
- Beaucoup mieux. Tu as eu le temps de manger ?
- Non, je suis venu tout de suite. Il me reste une demi-heure.
- Tire deux plats du congélateur et réchauffe-les. C'est Maman qui les a préparés samedi dernier. Tu pourras ainsi goûter la cuisine de ma mère.

En dix minutes, nous avons chacun une délicieuse assiette à déguster.

« C'est succulent. Félicite ta Maman.

- C'est plus léger que ce que Martha cuisine.
- Oui, c'est pas facile de garder la ligne avec elle.
- Tu n'as qu'un bedon naissant. Rien de catastrophique. Un peu de sport le fera fondre.
- Je veux bien mais, en ta compagnie.
- Tu devras patienter encore au moins trois mois.
- J'ai tout mon temps ... (il regarde sa montre) à part maintenant ! Ne t'occupe pas de la vaisselle. Je la ferai tout à l'heure. Repose-toi, ma muse. »

Il m'embrasse et sort précipitamment.

Depuis hier, je suis un entraînement intensif pour être au top de ma forme pour ce soir au boulot :

- dormir entre 13 et 14 heures chaque jour
- limiter les sorties au strict minimum
- réduire le temps des stations debout
- surélever ma jambe
- manger sainement
- laisser Paul s'occuper des corvées ménagères

Dix minutes avant vingt heures, Paul me dépose et j'entre, rayonnante, dans le café. C'est Didier qui m'accueille.

« Salut, la vedette.

- Pourquoi tu me dis ça ? C'est le foulard autour du cou qui fait chic, n'est-ce pas ?

- Non, on t'a vue dans le journal. Et un reporter est venu poser des questions. Il nous a expliqué ce qui t'est arrivé lundi. Je te félicite pour ton sang froid
- (patron) Tu peux encore nous faire de la pub, ça attire les clients.
- Qu'est-ce que j'y gagne en retour ? Un œil au beurre noir, un genou comme un ballon de foot et une cicatrice (en baissant le foulard)
- (Didier) La vache ! S'il avait appuyé plus fort, on venait te voir au cimetière.
- Eh oui ! Mais je suis toujours là, fidèle au poste.
- (patron) Arrête de te pavaner et va servir ! »

En une semaine, j'ai un peu perdu la main (ou plutôt le pied) pour avancer avec une seule béquille. Dans mon programme, il faudra que je prévoie quelques séances d'entraînement. Mais ce soir, l'ambiance est détendue. Les gens ne me stressent pas en criant : « Et ma commande, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ? » ou encore : « Ils sont arrivés après nous et vous les avez servis avant, c'est inadmissible ! ». Non. Ce soir, quand j'arrive près d'une table, les gens me sourient. Quand je m'éloigne, j'entends chuchoter dans mon dos. J'ai même droit à de beaux pourboires. C'est sûrement l'effet de l'article de J.-F. Tout le monde semble au courant mais personne n'ose me poser de questions ; à part un homme d'une quarantaine d'années. Je ne l'ai jamais vu ici. Je m'avance à sa table.

« Qu'est-ce que je peux vous servir, Monsieur ?

- Excusez-moi, Mademoiselle. Je suis peut-être curieux mais ... est-ce vous qui avez été victime d'une agression cette semaine ?
- Oui, ça se voit tant que ça ?
- Et tout s'est déroulé comme décrit dans l'article ?
- Bien sûr.
- Je pensais qu'on ne voyait cela que dans les films !
- Ca m'a peut-être influencée inconsciemment ... et sauver la mise.
- Je vois que vous avez été blessée (en désignant ma jambe).
- Non, ça c'est un accident. L'agresseur m'a juste amoché le visage et le cou.
- Et vous n'avez pas pris un peu de repos ? Vous le méritez.
- Non, mon patron n'a pas jugé cela nécessaire.
- J'aimerais vous offrir un verre. Asseyez-vous, je vais chercher les consommations au bar. Que buvez-vous ?
- C'est impossible, merci. Nous ne sommes que deux pour le service.
- C'est dommage.
- Donc ... qu'est-ce que je peux vous servir ?
- Non, rien. Je vais partir. Je n'ai pas vraiment soif. Tenez ... pour le temps que je vous ai volé. »

Et il me dépose un gros billet sur le plateau avant de s'en aller. Waouw ! C'est plus que mon salaire du week-end. Je pourrais m'asseoir et payer quelqu'un pour assurer mon service avec cet argent. Ca me donne une idée : je vais demander l'aide d'Aurore demain soir et c'est moi qui la rémunérerai. J'éviterai ainsi de suer sang et eau samedi et d'hurler à la mort dimanche matin. Cette perspective m'enchanté et je continue à prendre mes commandes à mon rythme. Le boss essaie pourtant de me faire presser le pas : « Allez, vite ... dépêche-toi ... le client attend .... Ça va refroidir ». Mais je n'entre pas dans son jeu.

Vers 23 heures, un habitué vient s'installer dans ma salle. C'est lui qui me surnomme Bip Bip.

« Bonsoir, comme d'habitude ?

- Même si toi, tu ne l'es pas ... comme d'habitude. C'est soirée pirates ? Jambe de bois et œil poché ?
- Pas vraiment. Disons plutôt que je me suis faite rattrapée par le coyote et qu'il n'a pas été tendre avec moi.

- Je peux en savoir plus ?
- Vous devriez lire le journal à la rubrique « faits divers ».
- Pour m'éviter de longues recherches, tu pourrais me faire un résumé ?
- D'accord. 5 mai : accident de la circulation, un piéton, ou plutôt une piétonne, en l'occurrence moi, est renversé par une voiture. 16 mai : une serveuse agressée sur son lieu de travail par un client. 17 mai : arrestation de l'agresseur. 19 mai : séquestration de la serveuse dans sa propre maison par le même agresseur.
- Oh ! Et le coyote est en fuite ou en cage ?
- Celui de l'accident court toujours et l'autre est derrière les barreaux, du moins je l'espère.
- Quelle épopée ! Je devrais venir plus souvent.
- Comme d'hab' ?
- Oui, Bip Bip.
- Il faudra revoir temporairement le surnom.
- J'y travaille. »

Quand je lui apporte son verre, il me répond :

« Merci ... Capitaine Fracasse.

- Plutôt, la fracassée ! Non ? »

A minuit vient la délivrance. Je vais retrouver mon canapé qui m'appelle. Il se languit de ma présence et attend de me soutenir. Ma rue est toujours aussi difficile à monter. La pause à l'abribus est devenue une étape obligatoire. Il est évident que ma jambe me fait souffrir mais la douleur se limite au niveau 4 malgré les heures passées debout à courir de gauche et de droite. Mon régime repos a donc porté ses fruits.

Samedi 24 mai : Echange coup de pouce contre coup de main

Au réveil, je ne manque pas de me rappeler de contacter Aurore pour lui demander de me seconder ce soir. C'est son père qui décroche.

« Bonjour, Monsieur. Je suis une amie de votre fille. Pourrais-je lui parler ?

- Je vous la passe.
- Allô ?
- Salut, c'est Delphine. Comment vas-tu ?
- Bien, merci. Et toi ?
- Comme d'habitude. Je voulais te demander si, ce soir, tu pourrais venir m'aider au café.
- J'ai des examens lundi. Il faut que j'étudie. Surtout que je n'y comprends pas grand-chose.
- Dans quelle matière ?
- Maths.
- Ecoute. Je te propose un marché : je t'aide cet après-midi pour réviser et, en échange, tu viens ce soir me donner un coup de main. Ne t'en fais pas. Je ne te demande pas de travailler gratuitement. C'est moi qui te paierai. Ca n'a rien à voir avec le patron. Tu acceptes ?
- Oui, c'est d'accord. Je te remercie.
- C'est moi qui te remercie. Viens chez moi à 15 heures. Prends tes cours et un pyjama. Tu pourras dormir ici après le boulot. Je ne veux pas te laisser rentrer seule si tard. Ton père sera d'accord ?
- Sans problème.
- Alors, à tout à l'heure. »

A midi, Paul me téléphone. Il ne pourra pas venir aujourd'hui ; il est en déplacement pour un article et rentre demain.

« C'est pas grave. J'aurai de la compagnie après 15 heures.

- Qui est-ce ?
- Un beau jeune homme blond qui m'a abordée hier soir. Je l'ai invité à prendre un verre ... »

Après un silence de réflexion.

« Tu me mènes en bateau là ! ?

- Mais oui ! C'est Aurore. La petite qui m'avait remplacée la semaine dernière. Je vais l'aider à réviser ses maths.
- Tu ferais mieux de te reposer.
- En échange, elle vient me mainfortiser ce soir.
- Je sais maintenant ce que ça signifie. Mais, c'est pas très équitable : six heures fatigantes contre quelques conseils.
- Je vais lui donner un salaire. Je n'exploite pas les gens.
- Avec l'argent de tes gentlemen cambrioleurs ?
- Non. Hier, un client m'a donné un superbe pourboire.
- En quel honneur ?
- Il était curieux de tout savoir sur mon agression de lundi. Au fait, tu pourras dire à ton collègue J.-F. que son article n'est pas passé inaperçu.
- C'est ta période de chance en ce moment.
- Ca ne compense pas mes malheurs antérieurs mais ça améliore le quotidien.
- On se voit demain alors. Ne te fatigue pas trop, ma muse. Je t'aime.
- Bisous. »

Après un repas léger, j'entame mon indispensable sieste. J'y suis tellement habituée que je m'endors en moins de cinq minutes. C'est le coup de sonnette d'Aurore qui me tire de mes

songes. La remise en route étant laborieuse, je crie : « J'arrive ! » afin qu'elle ne reparte pas chez elle en me pensant absente. Un cachet ingéré, je me dirige enfin vers la porte.

« Bonjour, entre.

- Je t'ai réveillée ?

- C'est rien, j'ai assez dormi. Assieds-toi. J'arrive dans cinq minutes. »

Un passage aux toilettes pour me rafraîchir le visage me permet de retrouver mes esprits. Aurore a installé ses cours sur la table de la cuisine.

« Je te propose plutôt qu'on se mette au salon. Je dois laisser ma jambe surélevée. Vide la table basse et assieds-toi sur le pouf. »

Aurore retire les bouteilles, les journaux, les mouchoirs, etc. Je récupère ma précieuse plaquette de médicaments. Des biscuits et de l'eau nous serviront de carburant. Elle ouvre ses fardes et ses livres. Je me replonge dans mes souvenirs un peu lointains de cours d'algèbre, de trigonométrie et de géométrie spatiale. En révisant avec elle, je me sens à nouveau à l'aise dans cette matière qui fut ma préférée pendant mes cinq années dans le secondaire. Je parviens à simplifier les règles et à lui donner des moyens mnémotechniques. Le temps passe très rapidement. Nous attaquons tout mon stock de biscuits et de chips. Un peu avant 18 heures, on sonne à la porte.

« Veux-tu aller ouvrir ? C'est l'infirmière. Ce n'est pas que j'ai très envie de la voir ...

- Pourquoi ? Elle n'est pas sympa ?

- Non, ce n'est pas ça. C'est que c'est un peu douloureux.

La soigneuse entre et fait son office. Ce n'est malheureusement pas la plus douce. Aurore s'éclipse dans la cuisine. Je serre les dents.

« La cicatrice est quasi refermée. Quand avez-vous rendez-vous ?

- Mardi.

- Vous aurez droit à un beau plâtre.

- Je n'attends que ça.

- Ma collègue passera lundi.

Avant qu'elle parte, je lui demande de m'aider à changer de sous-vêtement car je ne peux pas compter sur Paul et Aurore n'a pas à s'occuper de cela. A sa sortie, je pousse un gros soupir de soulagement. Aurore propose de s'occuper du souper. Je ne refuse pas de rester allongée en attendant que l'analgésique fasse effet. Un quart d'heure plus tard, la jeune fille me pose un plateau sur les genoux avec une belle assiette de pâtes à la carbonara.

« Ca a l'air délicieux. Comment as-tu appris à cuisiner ?

- Aucun de mes parents ne sait préparer quelque chose de comestible alors j'ai commencé à bouquiner les livres de cuisine et à faire des essais culinaires. »

Le souper terminé, il faut penser à se préparer. Je suis toujours en robe de nuit. Ma jupe d'hier est encore propre mais ce n'est pas le cas de ma chemise. J'ai un autre chemisier mais il n'est pas passé. Je comptais sur Paul pour le faire.

« Les tissus froissés sont à la mode !

- Je vais le repasser. Ca ne prendra que cinq minutes.

- Je ne t'ai pas invitée pour devenir ma boniche. Laisse-le. »

Sans m'écouter, elle va chercher le fer à repasser ainsi que la table.

« Comment tu fais pour le ménage ?

- C'est mon ami qui s'en occupe. Il prend en charge tout ce qui nécessite l'utilisation des deux mains en même temps qu'une station debout. C'est affreux d'être aussi dépendante. »

Je propose à Aurore de la maquiller légèrement. Elle accepte. Quelques coups de blush, un peu de mascara sur les cils, de la couleur sur les paupières et elle devient magnifique.

« Tu es superbe. On dirait une femme et plus une jeune fille.

- Si mon père me voyait, il serait fâché !

- On ne lui dira rien. »

Nous entrons dans le café ensemble. Le boss nous regarde arriver près de lui.

« Je dois en conclure que tu ne travailleras pas ce soir ?

- C'est faux. On va travailler toutes les deux mais vous ne rémunérez que moi. Vous y gagnez en efficacité. »

La soirée se déroule sans encombre. Je ne stresse pas car je ne m'occupe que d'une dizaine de tables. J'ai juste un petit coup de pompe vers minuit. Je signale mon passage aux toilettes à Aurore par un petit signe convenu entre nous. Je souffle dix minutes. A la sortie de mon refuge, je vois trois hommes s'installer à une table dont Aurore s'occupe. J'interpelle cette dernière.

« Laisse-moi prendre la commande de la 25. C'est une connaissance. »

Je m'approche donc.

« Bonsoir, docteur. »

Lesage lève son nez de la carte.

« Vous êtes encore ici ! Vous ne serviez pas samedi dernier. J'en avais conclu que vous étiez enfin devenue raisonnable. Surtout après votre mésaventure ...

- Non, j'ai juste pris un peu de repos et demandé à ma collègue de m'assister ce soir. Je suis donc en partie raisonnable.

- C'est votre opinion.

- Que buvez-vous ? »

Ils passent commande et c'est Aurore qui leur apporte leurs breuvages. Lorsque le docteur Thierry s'en va. Je lui crie : « A mardi ! ». Il sort sans même se retourner.

Nous sommes toutes deux heureuses de retrouver notre pyjama. Aurore monte prendre place dans mon lit pendant que je perds volontairement conscience dans mon canapé.

Dimanche 25 mai : Dodo chez Maman Carbon

A ma reprise de connaissance, j'entends Aurore s'affairer dans la cuisine. J'ai oublié hier soir de préparer mon kit de secours : un cachet et un verre d'eau. J'appelle mon hôte. Elle ne m'entend pas. Je réitère l'opération avec plus de succès car elle vient au salon.

« J'ai préparé du café.

- C'est super. Tu pourrais me donner un cachet sur l'armoire et un peu d'eau, s'il-te-plaît ? »

Elle s'exécute rapidement et m'aide à me relever un peu pour ne pas renverser ma boisson.

« Je t'apporte un plateau.

- Non, ce n'est pas nécessaire. Je te rejoindrai à table dans une quinzaine de minutes. »

Ce laps de temps écoulé, Aurore m'aide comme elle peut pour que j'atteigne enfin la table du petit déjeuner. Une fois l'estomac calé, je retourne au salon et puise dans ma cachette secrète le salaire d'Aurore.

« Tiens, chose promise, chose due. Tu as bien travaillé.

- Merci. »

Elle prend les billets et les met dans sa poche sans y jeter un œil.

« Je vais rentrer à la maison. Ca ira ?

- Bien sûr. Je te remercie pour ton aide. Je te souhaite bonne chance pour tes examens. Tu me communiqueras tes résultats ?
- C'est promis. Au revoir. »

Elle prend son sac à dos et sort.

L'infirmière passe vers 13 h 30. Je somnolais. Je lui demande son avis.

« Pensez-vous que l'on va me plâtrer la jambe mardi ?

- La plaie est fermée et saine. Normalement, vous n'aurez plus besoin de nos services. Dans le cas contraire, il faudra recontacter le bureau. »

Sa tâche accomplie, elle me serre la main chaleureusement.

« Donc, si on ne se revoit plus, c'est que vous êtes passée à l'étape suivante. Je vous souhaite un prompt rétablissement et une remise sur pied rapide.

- Merci. Vous avez été très gentille mais je préférerais aussi ne plus vous revoir. Du moins, dans le cadre des soins. Au revoir. »

Me revoilà seule jusqu'à 16 heures. Je prépare à mon aise un repas équilibré que je déguste devant la télé, un antalgique comme dessert. Le plateau déposé sur la table basse, je me couche et la digestion me fait m'assoupir. Vers 15 h 30, je m'éveille. Paul ne devrait pas tarder. Quand on parle du loup ... le voici qui sonne deux fois comme à son habitude. Je lui crie :

« J'arrive. Laisse-moi le temps de me lever.

- Alors, je peux aller boire un verre et revenir. »

Il n'a pas tout à fait tort ! Lorsque j'ouvre la porte, Paul fait semblant de s'être endormi contre le mur.

« Rentre, moqueur. Si tu étais un cambrioleur, je n'aurais pas à t'ouvrir la porte. Tu en crochèterais la serrure.

- Et je pourrais aussi te laisser un billet sur la table.
- Je ne l'accepterais pas.
- Comment ça s'est passé hier ?
- Super bien. On a passé une après-midi entre copines à potasser. Ensuite, nous sommes allées bosser. Elle a passé la nuit ici. C'était trop dangereux de la laisser rentrer seule à deux heures du matin. Elle est partie tout à l'heure.
- Tu viens juste de te réveiller ?

- Comment tu le sais ?
- Tes yeux sont encore embués de sommeil.
- Je ne dois pas oublier demain mon rendez-vous à la radiographie. »

Je reste alitée pendant que Paul range, fait la vaisselle et repasse quelques vêtements. Vient l'heure du souper. Paul a ramené un plat que sa mère a préparé à midi. Il met le tout au micro-onde. C'est délicieux.

« Tu es prête pour retourner te coucher ? Tu veux changer de robe de nuit ?

- Non, tu oublies que je travaille ce soir.
- Tu ferais mieux de te reposer. Tu as une sale tête.
- Je n'ai pas forcé hier. Ça ira. Tu me donnes mes habits ?
- J'adore jouer à la poupée Barbie.
- Il y a quelques différences : je ne suis pas blonde et je ne mesure pas vingt centimètres. En plus, il ne lui arrive que des trucs bien à cette fille. Elle a une villa, une voiture décapotable, une caravane, un yacht, une piscine. Tu ne trouveras jamais l'hôpital Barbie ! Et si elle va au ski, elle ne se cassera jamais rien !
- Il faut dire qu'elle est en plastique ! »

Paul me dépose devant le *Grincheux*. J'assure mon service. Il y a plus de monde que d'habitude pour un dimanche. Je sens le stress qui monte avec le nombre de clients. Un coup d'œil à ma montre : 22 heures approchent. J'ai pris mon cachet à 18 heures. Il est temps d'avaloir son frère jumeau. La main dans la poche de ma jupe, je ne trouve plus ma petite plaquette. Par contre, je sens un gros trou par lequel je peux toucher le duvet de mes cuisses. Et ma patte qui grogne ! Je fais signe à Didier de s'approcher pour lui exposer mon problème. Je le supplie d'aller chercher chez moi mes pilules miracle.

« C'est impossible. Tu ne peux pas assurer seule les commandes de tout le café pendant ce temps. Appelle ton copain.

- Je ne connais pas son numéro de portable par cœur.
- Il est chez lui ?
- Oui.
- Téléphone aux renseignements. Tiens, prends mon GSM.

Je demande le numéro de Carbon Francis. On me passe directement la communication. C'est la mère de Paul qui décroche.

« Allô, Martha. Bonsoir, c'est Delphine. Je voudrais parler à Paul, s'il-vous-plaît.

- Je l'appelle. »

Je l'entends hurler ... des bruits de pas approchent du combiné ...

« Allô ?

- Paul, tu dois venir chercher ma clé au café pour me ramener mes cachets. Je les ai perdus. Je commence à dérouiller sévèrement. Fais vite !
- Je m'habille et j'arrive.
- Didier aura la clé. »

Je remets cette dernière, toujours attachée à mon cou, à mon collègue. Je continue d'aller de table en table, traînant ma jambe comme un boulet de plus en plus lourd. La sueur perle sur mon front et je commence à trembler. J'approche d'un couple qui semble attendre depuis longtemps mon passage.

« C'est pas trop tôt ! » me sort l'homme.

Il passe sa commande mais mes oreilles sifflent. Ensuite, tout s'assombrit devant mes yeux et ... plus rien.

J'entends du bruit tout autour et une main qui cherche mon poulx. C'est Paul qui est penché au-dessus de moi. Je ne suis pas par terre mais couchée sur la dernière banquette libre.

« Tiens, avale. »

Une pilule et de l'eau glissent dans mon gosier sec.

« Combien de temps je suis restée inconsciente ?

- Un bon cinq minutes.
- Il faut que je me remette au boulot. La salle est comble.
- Didier s'en occupe.
- Il ne peut pas tout faire seul. Il y a trop de monde.
- Alors, je vais prendre ta place.
- Tu ne tiendras jamais le rythme.
- Repose-toi. »

Il prend mon plateau et le porte-monnaie. Je le regarde faire de son mieux. Il se trompe parfois de commande ou bien il l'apporte à la mauvaise table. Avant de partir, le couple dont je n'ai entendu que le reproche s'approche de moi. L'homme prend la parole :

« Je suis désolé d'avoir été impoli. Je ne savais pas que vous étiez souffrante.

- Il est vrai que ma béquille est discrète.
- Je pensais que vous aviez une petite entorse. J'ai été surpris quand vous avez perdu connaissance. J'ai juste eu le temps de vous rattraper. Votre tête a failli heurter une chaise.
- Alors, merci pour le sauvetage et les excuses. Je vous souhaite une bonne nuit.
- Bon rétablissement. »

Minuit approche et le café s'est vidé. Paul va rendre le plateau et l'argent au patron

« Qu'est-ce qu'il a dit le grincheux en chef ?

- Quand il a su que tu étais par terre, il était contrarié. Et quand il a vu que je prenais le relais, il a eu l'air soulagé.
- Il n'a même pas pris de mes nouvelles ?
- Non.
- Ca ne m'étonne pas.
- Viens, je vais te porter jusqu'à l'auto. »

On traverse le café. Je ne vois même pas le boss car je lui tourne le dos. Couchée dans la voiture, je rappelle à Paul de récupérer mes précieuses cannes.

Devant chez moi, il sort du véhicule mais ne m'ouvre pas la portière. Je le vois entrer dans la maison car il a encore ma clé, et ressortir deux minutes plus tard. Il porte un petit sac et referme la porte. Il se rassied au volant, je lui demande de m'aider à sortir.

« Non. J'ai pris ta robe de nuit, tes cachets et ton sac. Tu vas passer la nuit chez mes parents.

- Je n'ai pas mon mot à dire ?
- Non.
- C'est un rapt !
- Je te promets de ne pas demander de rançon à ta famille. »

Il parque sa voiture dans un immense garage attenant à l'habitation. A l'intérieur, Martha nous accueille.

« Venez vous coucher, mon enfant. La chambre d'ami est prête.

- (Paul) Il vaut mieux qu'elle prenne la mienne ; c'est plus proche de la salle de bain.

Je me retrouve donc dans le lit de jeune homme de Paul. La décoration est sobre : beaucoup de livres sur les étagères, un bureau bien rangé, des posters de forêt amazonienne, d'îles paradisiaques et une photo de moi sur la table de nuit.

« Ca m'étonne qu'il n'y ait pas de photo de jeunes filles en maillot de bain.

- J'attends d'en avoir une de toi en petite tenue ! »

Il commence à m'aider à me déshabiller quand sa mère entre.

« Arrête et sors. Tu n'as pas à la voir nue. Vous n'êtes pas mariés ! »

Paul quitte la chambre en refermant la porte derrière lui. C'est donc sa mère qui s'occupe de me mettre en robe de nuit. Elle borde même mon lit. Mais les couvertures serrées ne sont pas du goût de ma jambe. Paul revient dans la pièce avec un matelas sous le bras qu'il dépose sur le sol. Me voyant grimacer, il s'approche.

« De quoi as-tu besoin ?

- Déserre les draps ! »

Face à la destruction de son travail, Martha proteste.

« Qu'est-ce que tu fais ?

- Tu ne vois pas qu'elle a mal ? Va chercher des coussins et un verre d'eau. »

Elle sort, sans rien dire.

« Tu n'es pas très poli avec ta mère.

- Elle m'énerve parfois

- Les mamans veulent toujours bien faire. »

Martha revient donc avec le matériel demandé. Les coussins servent à surélever ma patte folle et l'eau à faire glisser un cachet vers mon estomac. Paul termine ensuite son installation à mes côtés. Sa mère s'en mêle à nouveau.

« Tu ne vas pas dormir là ! Vous allez discuter toute la nuit. Tu ne vas pas la laisser se reposer.

- Maman, je n'ai plus douze ans. Bonne nuit. »

Et il ferme la porte presque sur son nez. Je ne peux m'empêcher de sourire.

« Elle est encore pire que la mienne !

- Ne m'en parle pas !

- Pourquoi tu ne vas pas habiter seul ?

- Je mets de l'argent de côté pour pouvoir acheter au lieu de louer.

- C'est stratégique.

- Oui. »

Il se penche vers moi et m'embrasse sur ...le front !

« J'ai l'impression d'avoir une petite sœur.

- Je plains ta mère : accoucher d'une fille de 22 ans, ça doit être douloureux ... surtout au passage de l'attèle ! »

Et on se met à rire assez bruyamment.

« Chut ! Ma mère va venir nous engueuler. Dormons.

- Je vais essayer. Avant, je dormais toujours sur le ventre mais c'est impossible depuis l'accident.

- On dit que ça dénote un manque affectif. Faute de prendre quelqu'un dans tes bras, tu enlaces ton matelas.

- C'est possible.

- Tu peux aller te coucher dans un bon lit. Je te promets de ne pas m'enfuir.

- Je préfère te surveiller.»

On se donne la main et je file au pays des rêves en pensant : « Un jour de plus vers la guérison. »

## Lundi 26 mai : Les belles-mères préfèrent les blondes

Je m'éveille dans un lieu qui ne m'est pas familier. Quelques secondes de flottement et le film de la veille défile dans mon esprit. Je suis dans la chambre de Paul, qui s'est éclipsé ; même le matelas a été retiré. Par contre, la porte est grande ouverte. Je vois passer Francis qui pénètre dans la salle de bain. Peu après, c'est Martha qui arrive au pas de charge. Un coup d'œil au travers de l'encadrement de la porte l'informe que je suis éveillée.

« Tu as bien dormi ? »

Tiens, elle ne me vouvoie plus.

« Oui, je vous remercie de votre hospitalité.

- Il faut me tutoyer maintenant. On sera amenées à se voir très souvent ... Ca m'étonne que tu lui aies plu ... »

J'attends une révélation de sa part.

« Paul aime plutôt les filles aux longs cheveux blonds.

- Je me souviens de sa tête quand il a vu que j'avais coupé les miens peu après l'accident.

- Tu les avais longs ?

- Oui, jusqu'aux fesses.

- Quel gâchis !

- Ca repoussera. Quant à la couleur, je peux me teindre.

- Non, reste naturelle. Tu es mignonne. Allez, tu vas faire ta toilette ?

- Euh ... il faut d'abord que je prenne mon médicament.

- Je vais te chercher à boire. »

Elle revient avec une tasse de lait. Ma drogue ingérée, je demande quinze minutes de répit avant de partir en expédition vers la salle de bain.

« N'oublie pas ton rendez-vous pour passer la radio !

- Ca m'était complètement sorti de l'esprit.

- C'est Paul qui me l'a dit avant de partir ce matin. Je vais te conduire. C'est à quelle heure ? »

Je fouille mon sac à la recherche du papier de Lesage.

« A 10 heures !

- Il est presque 9 heures ! »

C'est un peu la panique ! Je fais un passage express à la salle de bain. Je me débarbouille assise sur une chaise. Au niveau habillement, ma jupe est encore mettable mais le chemisier blanc est taché de restes des diverses boissons qui se trouvaient sur mon plateau avant que je tombe dans les pommes et les bras du client mécontent. Martha me lègue un de ses chemisiers en jeans dans lequel elle ne rentre plus. Moi, je flotte allègrement dedans mais, au moins, je suis propre. Un croissant emporté à déguster pendant le trajet et direction le garage où se trouve la seconde voiture de la maisonnée. Elle m'ouvre la portière arrière gauche.

« Je préfère entrer par l'autre côté sinon ma jambe risque de tomber de la banquette. »

Qu'à cela ne tienne, elle fait le tour de la voiture. Je suis à peine installée à l'intérieur qu'elle claque précipitamment la portière qui s'immobilise à deux centimètres de mon pied droit. J'aperçois l'hôpital. Martha fait une halte devant l'entrée et m'aide à sortir.

« Vas-y, je te rejoins. »

Je connais bien le couloir qui mène à la radiographie. Je l'ai pratiqué en civière, en fauteuil roulant et en béquilles. Je remets mon document à l'infirmière. Elle m'invite à patienter dans un petit salon. Il y a du monde. Chaque personne ou petit groupe est séparé par une chaise. Les gens aiment préserver leur bulle d'intimité et évitent la trop grande proximité avec les « étrangers ». Je dois donc choisir des voisins. J'évite la mère et ses enfants qui ne restent pas en place ainsi que le jeune homme qui tousse bruyamment. J'opte donc pour la jeune fille en tenue de gymnastique qui se tient le poignet et le vieux monsieur qui porte un

plâtre au bras. Impossible de poser ma patte sur quelque chose. Je glisse alors mon pied gauche en dessous de ma cheville droite pour lui servir de coussin. Martha revient du parking, je lui fais signe. Au même moment, un infirmier m'appelle. Je lui emboîte le pas jusqu'à une salle. Il m'aide à m'étendre sur une table métallique. Elle est glacée et je frissonne. Il me retire l'attèle et pose une plaque sous ma cheville.

« Vous voilà prête pour les photos !

- Il faut que je souris ?
- Non, restez juste immobile. »

Une machine actionnée par un bras mécanique prend des clichés. La plaque est changée plusieurs fois de position. Les négatifs sont ensuite emmenés et je suis priée d'attendre le radiologue. J'en profite pour me détendre après la folle course de la matinée. J'aperçois enfin un homme d'une quarantaine d'années arriver dans la pièce adjacente. Il semble scruter mes radios avec une mine peu réjouie. Il remplit un formulaire qui finit dans une grande enveloppe brune avec mes photos. Il s'approche. Je suis inquiète car il n'a pas un visage rassurant.

« Quand devez-vous voir le docteur Lesage ?

- Demain après-midi.
- Ne manquez surtout pas votre rendez-vous. Il est important qu'il vous voie. Bonne journée, Mademoiselle. »

L'infirmier rattache l'attèle et me raccompagne jusqu'à Martha à qui il remet l'enveloppe. Elle semble pressée de sortir et accélère le pas dans le couloir. Une fois à l'air libre, elle me dit :

« Je déteste les hôpitaux.

- Moi aussi mais je n'ai pas trop le choix. »

Je sollicite la mère de Paul de me déposer à la maison. Après mes remerciements, elle attend que je sois rentrée pour démarrer.

Je prépare un sandwich avec les restes dans le frigo et me couche. Je redoute maintenant le rendez-vous de demain. Trop curieuse, j'ouvre l'enveloppe kraft. J'observe les radios à la lumière de la fenêtre : je vois les os attachés avec des plaques métalliques. Rien de neuf. Sur le formulaire, ce ne sont que des termes médicaux complexes, incompréhensibles pour un non initié. D'après le radiologue, je souffre d'un truc au nom imprononçable. Espérons qu'au plus le mot est compliqué, au moins c'est grave ! Je remets tout en place.

Après ma sieste, je me sens en forme et j'ai envie de prendre l'air. Dans ma boîte aux lettres, je trouve un petit carton m'invitant à venir chercher un colis à la poste. C'est sûrement le petit ensemble bermuda, t-shirt que j'ai commandé il y a un mois. Le siège du journal de Paul se trouve non loin du bureau de poste. Je pourrai ainsi lui faire une surprise. J'enfile mon sac à dos et en route. Il me faut d'abord traverser la place et longer ensuite un petit parc dont les bancs sont les bienvenus pour mes pauses. J'atteins enfin la poste. Cinq personnes font déjà la queue. Pas facile de rester debout, immobile sur une jambe. Je n'ai pas l'expérience des flamands roses. Je prends mon mal en patience. Quelle chaleur ! Je comprends pourquoi les plantes tropicales qui ornent l'entrée sont si belles ! La dame devant moi se retourne et me dévisage de haut en bas. Elle commence alors à chuchoter avec le vieil homme avant elle qui est devenu le premier de la file. Il acquiesce. La dame s'adresse alors à moi et m'invite à avancer en première ligne avec la bénédiction de tous. Je remercie mes bons samaritains de leur geste gracieux. Un guichet se libère alors. C'est le dernier au bout de l'allée. Le guichetier ne voyant, comme la sœur Anne dans « *Barbe Bleue* » (le frère de Barbe rousse le motard), rien (ni personne) venir, appelle bruyamment :

« Personne suivante, s'il vous plaît !

- Je suis là ! »

Il me faut retrouver le carton dans mon sac à dos. Je pose une béquille contre le mur et retire les bretelles du sac. D'une main, je l'ouvre et fouille à l'intérieur. Lorsque je remets le

petit document au postier, ma béquille glisse et se retrouve par terre. Pendant que l'homme est parti chercher mon paquet, je m'appuie sur le guichet et me sers de ma béquille restante pour attraper l'autre. L'opération est fructueuse. Le colis m'est transmis via un petit sac. Je le fourre dans mon sac. Une signature pour confirmer la réception et je sors de cette étuve. Il est presque 16 heures. Rendons une petite visite à Monsieur Carbon à son travail. Je pénètre au siège du journal et me dirige vers la réceptionniste.

« Je cherche le bureau de Monsieur Paul Carbon, s'il vous plaît.

- Vous avez rendez-vous ?
- Non, je passe juste lui rendre visite.
- Il est déjà parti. Excusez-moi ... vous êtes ... la fille de l'accident ?
- Je m'appelle Delphine et c'est bien moi !
- Il est allé chez vous. Il avait hâte de vous voir.
- C'est embêtant. Je comptais sur lui pour me ramener. La rue des Lilas, c'est assez loin. Pourriez-vous lui téléphoner ?
- Bien sûr ! »

Elle compose le numéro mais sans réponse.

« Il est peut-être au volant. Je réessayerai dans cinq minutes. Je vais vous chercher une chaise.

- C'est pas de refus. »

La jeune femme entre dans un bureau un peu plus loin. J'entends chuchoter, je tends l'oreille :

« La copine de Paul attend dans l'entrée ... »

S'en suit un mélange de plusieurs voix chuchotantes. La standardiste revient donc avec un siège.

Je prends place et installe ma jambe comme dans la salle d'attente de l'hôpital ce matin.

Un homme sort du bureau d'où provient ma chaise et me dévisage pas très discrètement avant de s'éloigner. Trente secondes plus tard, c'est un autre homme plus âgé qui s'approche du bureau d'accueil. Il y a un échange de propos incompréhensibles puis il repart en me saluant poliment. Quelles horribles choses Paul a-t-il pu raconter sur mon dos ? Je vois la réceptionniste essayer de contacter Paul à plusieurs reprises, toujours sans succès.

« Vous voulez que j'appelle un taxi ?

- Non je pense que je vais y aller à mon aise. »

Je n'ose pas lui dire que je n'ai que quelques pièces en poche.

« Attendez ! »

Un homme rouquin passe et la femme l'interpelle :

« Jean-François ! On a besoin de tes services. Tu pourrais passer dans la rue des Lilas. Paul doit s'y trouver. Tu lui dis que sa copine l'attend ici. »

Le reporter se retourne alors et se dirige vers moi. Il me tend la main.

« Bonjour ... Delphine. C'est ça ?

- Oui, la fille de l'accident.
- C'est moi qui ai fait l'article sur votre agression. Vous l'avez lu ?
- Oui, Paul me l'a montré.
- J'aurais voulu vous rencontrer mais Paul est un vrai Cerbère. Il n'arrête pas de parler de vous. Venez, je vais vous conduire à lui. »

Dehors, je constate que la voiture de Jean-François est une Porsche à deux places.

« Je ne parviendrai jamais à entrer dans votre voiture. Je suis incapable de plier le genou.

- Rentrez et attendez dans le hall. Je vais aller vous le chercher.
- Il doit être inquiet de ne pas savoir où je suis. Merci. »

Il sort. Je fouille mon sac pour en sortir un cachet et une petite bouteille d'eau. Dix minutes plus tard, Paul entre en trombe dans le petit hall. Il court vers moi :

« Qu'est-ce que tu fais ici ? Cela fait près d'une heure que je poireaute devant chez toi.

- Je voulais juste te faire une petite visite surprise. C'est raté !
- Pourquoi es-tu venue aussi loin ?
- J'avais un colis à retirer à la poste.
- Je t'aurais conduite. »

Je vois derrière la réceptionniste qui ne perd pas une miette de notre conversation.

« Il faisait si beau. C'est toi qui m'as dit qu'il me fallait du soleil. Pourquoi tu n'as pas répondu au téléphone ?

- J'avais d'autres choses en tête. Je pensais que l'on me contactait pour le boulot car c'est le numéro du bureau qui s'est affiché. Je devais d'abord savoir où tu étais.
- Tu aurais décroché, tu l'aurais su !
- Allez viens ! »

Un bras autour de son cou, je me relève. Un signe à l'hôtesse d'accueil en guise d'au revoir et nous sortons. Sa voiture est sur le parking adjacent, parquée une place réservée avec son numéro de plaque.

« Ta poubelle est traitée comme une Roll Royce ! Pourquoi Jean-François a une Porsche ?

- Il a gagné un gros montant à une loterie et se l'est payée. »

Arrivés à la maison, il me rend ma chemise de nuit et mon chemisier lavés et repassés par Maman Carbon. Je fais part à Paul de mes angoisses suite à mon passage en radiographie ce matin.

« Je suis sûr que tu t'inquiètes pour rien.

- Changeons de sujet. Je pense que ta mère ne m'apprécie pas beaucoup.
- Elle ne te connaît pas encore suffisamment. Elle s'habitue.
- Je porte quel dossard dans ta course aux petites amies ?
- Euh ... laisse-moi compter. »

Il réfléchit longuement en marmonnant des prénoms féminins.

« Le 59, si je n'oublie personne !

- Quel Dom Juan tu fais ! Et en réalité ?
- Tu es la première.
- Heureuse de l'apprendre. On m'a dit que tu aimais les filles aux longs cheveux blonds.
- Où est-elle allée chercher ça ?
- C'est faux alors ?
- Bien sûr. Je n'ai pas d'idéal féminin, du moins au niveau physique.
- Si ... tu aimes les longs cheveux !
- Pourquoi ?
- Tu aurais vu ta tête quand j'ai coupé les miens. J'ai cru que tu allais t'enfuir !
- Ça m'a fait un choc.
- Qu'est-ce qu'elle pense de moi, ta mère ?
- Elle t'a qualifiée de gamine.
- Donc, je suis trop brune et trop jeune pour toi, selon elle. Et toi, qu'est-ce qui t'a plu en moi ?
- Ta belle âme (avec un sourire enjôleur). »

Je reste muette et je me sens rougir. Il m'enlace tendrement et nous restons ainsi lovés pendant de longues minutes.

« Bon. Et si j'ouvrais le colis que j'ai ramené à la sueur de mon front du fin fond de la jungle postière ! »

Je prends mon sac et tire les nombreux scellés qui ferment le carton. C'est bel et bien ce que j'attendais.

« C'est joli ! Tu seras magnifique là-dedans !

- Ça fait partie d'un déstockage d'une grande marque. Je l'ai eu pour une bouchée de pain. Mais il n'y avait plus toutes les tailles. J'ai pris S alors que je taille du M. Mais comme

j'ai perdu du poids, il m'ira impeccablement. Quant au bermuda, je devrais le reléguer dans mon armoire et le donner à une œuvre de charité.

- Pourquoi ? D'ici quelques semaines, tu parviendras à l'enfiler.
- C'est pas le problème de rentrer dedans, c'est qu'il ne cachera pas ces affreuses cicatrices !
- Elles disparaîtront avec le temps !
- Je l'espère ! »

Après un souper frites-hamburgers, Paul me laisse en disant qu'il finira très tard demain mais qu'il appellera. Je m'endors en essayant de ne pas trop cogiter sur mon rendez-vous avec Lesage.